This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

J. B. Bosanquet
Lincolns Inn

VR3.E.1762 (10)
Cupboard 7

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Tome II.

Hermès, *Liv. III.*

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.

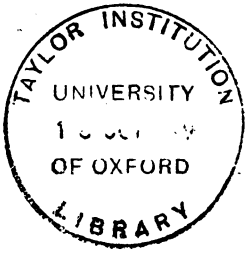
TOME SECOND.

A LA HAYE,

Chez JEAN NÉAULME, Libraire.

M. DCC. LXII.

Avec Privilège de Noſſeign. les Etats de Hollande & de Weſtfriſe.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE III.

QUOIQUE juſqu'à l'adoleſcence tout le cours de la vie ſoit un tems de foibleſſe, il eſt un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant paſſé celui des beſoins, l'animal croiſſant, encore abſolument foible, devient fort par relation. Ses beſoins n'étant pas tous développés, ſes forces

actuelles ſont plus que ſuffiſantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il ſeroit très-foible ; comme enfant il eſt très-fort.

D'où vient la foibleſſe de l'homme ? De l'inégalité qui ſe trouve entre ſa force & ſes deſirs. Ce ſont nos paſſions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit, pour les contenter, plus de forces que ne nous en donna la Nature. Diminuez donc les deſirs, c'eſt comme ſi vous augmentiez les forces ; celui qui peut plus qu'il ne deſire, en a de reſte : il eſt certainement un être très-fort. Voilà le troiſieme état de l'enfance & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adoleſcence, ſans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapi-

dement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui ; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble, pour en ſortir, attendre que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit ; ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement ; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge ; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort ; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire ; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien ſur lui ; ſes deſirs ne vont pas plus loin que ſes bras : non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'eſt le ſeul tems de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Je preſſens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de beſoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il

ait la force que je lui attribue : on ne ſongera pas que je parle de mon éleve, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caiſſe, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne ſe manifeſte qu'avec la virilité, que les eſprits vitaux élaborés dans les vaiſſeaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent ſeuls donner aux muſcles la conſiſtance, l'activité, le ton, le reſſort d'où réſulte une véritable force. Voilà la philoſophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur pere ; on les prendroit pour des hommes, ſi le ſon de leur voix ne les trahiſſoit pas. Dans nos villes mêmes de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, ma-

réchaux, ſont preſque auſſi robuſtes que les maîtres, & ne ſeroient guères moins adroits ſi on les eût exercés à tems. S'il y a de la difference, (& je conviens qu'il y en a), elle eſt beaucoup moindre, je le répete, que celle des deſirs fougueux d'un homme aux deſirs bornés d'un enfant. D'ailleurs, il n'eſt pas ici queſtion ſeulement des forces phyſiques, mais ſur-tout de la force & capacité de l'eſprit qui les ſupplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne deſire, bien qu'il ne ſoit pas le tems de ſa plus grande force abſolue, eſt, comme je l'ai dit, celui de ſa plus grande force relative. Il eſt le tems le plus précieux de la vie; tems qui ne vient qu'une ſeule fois; tems très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la ſuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent

de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent, & qui lui manquera dans un autre âge ? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel : l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible ; mais il n'établira ſes magaſins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangeres : pour s'approprier véritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux, des inſtructions, des études ; & remarquez que ce n'eſt pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'eſt la Nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ſes bornes, & non-ſeulement un homme ne peut pas tout ſavoir, il ne peut pas même ſavoir en entier le peu que ſa-

vent les autres hommes. Puiſque la contradictoire de chaque propoſition fauſſe eſt une vérité, le nombre des vérités eſt inépuiſable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choſes qu'on doit enſeigner, ainſi que dans le tems propre à les apprendre. Des connoiſſances qui ſont à notre portée, les unes ſont fauſſes, les autres ſont inutiles, les autres ſervent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être eſt ſeul digne des recherches d'un homme ſage, & par conſéquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de ſavoir ce qui eſt, mais ſeulement ce qui eſt utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent, pour être compriſes, un entendement déjà tout formé; celles qui ſuppoſent la connoiſſance des rapports de l'hom-

me, qu'un enfant ne peut acquérir; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, diſpoſent une ame inexpérimentée à penſer faux ſur d'autres ſujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'exiſtence des choſes; mais que ce cercle forme encore une ſphère immenſe pour la meſure de l'eſprit d'un enfant! Ténebres de l'entendement humain, quelle main téméraire oſa toucher à votre voile? Que d'abîmes je vois creuſer par nos vaines ſciences autour de ce jeune infortuné! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux ſentiers, & tirer devant ſes yeux le rideau ſacré de la Nature, tremble. Aſſûre-toi bien premierement de ſa tête & de la tienne; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait ſpécieux du menſonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil.

Souviens-toi, ſouviens-toi ſans ceſſe que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur ſeule eſt funeſte, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne ſait pas, mais par ce qu'on croit ſavoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient ſervir d'épreuve & de meſure certaine pour le développement de ſon intelligence ; mais ſi-tôt qu'il peut diſcerner ce qui eſt utile & ce qui ne l'eſt pas, il importe d'uſer de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études ſpéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes ? commencez par faire en ſorte qu'il ait beſoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné : s'il s'agiſſoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la duplication du cube intéreſſant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des no-

tions morales qui diſtinguent le bien & le mal ! Juſqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la néceſſité : maintenant nous avons égard à ce qui eſt utile ; nous arriverons bientôt à ce qui eſt convenable & bon.

Le même inſtinct anime les diverſes facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à ſe développer, ſuccède l'activité de l'eſprit qui cherche à s'inſtruire. D'abord les enfans ne ſont que remuans ; enſuite ils ſont curieux, & cette curioſité bien dirigée eſt le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Diſtinguons toujours les penchans qui viennent de la Nature, de ceux qui viennent de l'opinion. Il eſt une ardeur de ſavoir qui n'eſt fondée que ſur le deſir d'être eſtimé ſavant ; il en eſt une autre qui naît d'une curioſité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéreſſer de près ou de loin. Le deſir inné du bien-

être & l'impoſſibilité de contenter pleinement ce deſir, lui font rechercher ſans ceſſe de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel eſt le premier principe de la curioſité ; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne ſe fait qu'en proportion de nos paſſions & de nos lumieres. Suppoſez un Philoſophe relégué dans une Iſle déſerte avec des inſtrumens & des livres, ſûr d'y paſſer ſeul le reſte de ſes jours ; il ne s'embarraſſera plus guères du ſyſtême du Monde, des loix de l'attraction, du calcul différenciel : il n'ouvrira peut-être de ſa vie un ſeul livre ; mais jamais il ne s'abſtiendra de viſiter ſon Iſle juſqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puiſſe être. Rejettons donc encore de nos premieres études les connoiſſances dont le goût n'eſt point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'inſtinct nous porte à chercher.

L'Iſle du genre humain, c'eſt la terre; l'objet le plus frappant pour nos yeux, c'eſt le ſoleil. Si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres obſervations doivent tomber ſur l'une & ſur l'autre. Auſſi la philoſophie de preſque tous les peuples ſauvages roule-t-elle uniquement ſur d'imaginaires diviſions de la terre & ſur la divinité du ſoleil.

Quel écart! dira-t-on, peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement: tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, & ſautant aux extrémités de l'Univers! Cet écart eſt l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre eſprit. Dans l'état de foibleſſe & d'inſuffiſance, le ſoin de nous conſerver nous concentre au-dedans de nous; dans l'état de puiſſance & de force, le deſir d'étendre notre être nous porte au-de-

là, & nous fait élancer auſſi loin qu'il nous eſt poſſible : mais comme le Monde intellectuel nous eſt encore inconnu, notre penſée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'eſpace qu'il meſure.

Transformons nos ſenſations en idées, mais ne ſautons pas tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels. C'eſt par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres opérations de l'eſprit, que les ſens ſoient toujours ſes guides. Point d'autre livre que le Monde, point d'autre inſtruction que les faits. L'enfant qui lit ne penſe pas, il ne fait que lire ; il ne s'inſtruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre éleve attentif aux phénomenes de la Nature, bien-tôt vous le rendrez curieux ; mais pour nourrir ſa curioſité, ne vous preſſez jamais de la ſatisfaire. Mettez les

queſtions à ſa portée, & laiſſez-les lui réſoudre. Qu'il ne ſache rien, parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même : qu'il n'apprenne pas la ſcience, qu'il l'invente. Si jamais vous ſubſtituez dans ſon eſprit l'autorité à la raiſon, il ne raiſonnera plus ; il ne ſera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des ſphères, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces repréſentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il ſache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle ſoirée, on va ſe promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laiſſe voir à plein le ſoleil couchant, & l'on obſerve les objets qui rendent reconnoiſſable le lieu de ſon coucher. Le lendemain,

pour reſpirer le frais, on retourne au même lieu avant que le ſoleil ſe leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flâmes : à leur éclat on attend l'aſtre long-tems avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace : le voile des ténebres s'efface & tombe : L'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rézeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le pere de la vie ; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement, foible

encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée : il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux n'en laiſſe aucun de ſang-froid.

Plein de l'enthouſiaſme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant ; il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux ſenſations dont il eſt ému lui-même. Pure bétiſe ! C'eſt dans le cœur de l'homme qu'eſt la vue du ſpectacle de la Nature ; pour le voir, il faut le ſentir. L'enfant apperçoit les objets ; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquiſe, il faut des ſentimens

ſentimens qu'il n'a point éprouvés, pour ſentir l'impreſſion compoſée qui réſulte à la fois de toutes ces ſenſations. S'il n'a long-tems parcouru des plaines arides, ſi des ſables ardens n'ont brûlé ſes pieds, ſi la réverberation ſuffoquante des rochers frappés du ſoleil ne l'oppreſſa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la roſée, le marcher mol & doux ſur la pelouſe, enchanteront-ils ſes ſens ? Comment le chant des oiſeaux lui cauſera-t-il une émotion voluptueuſe, ſi les accens de l'amour & du plaiſir lui ſont encore inconnus ? Avec quels tranſports verra-t-il naître une ſi belle journée, ſi ſon imagination ne ſait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il ſur la beauté du ſpectacle de la Nature,

s'il ignore quelle main prit ſoin de l'orner ?

Ne tenez point à l'enfant des diſcours qu'il ne peut entendre. Point de deſcriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poëſie. Il n'eſt pas maintenant queſtion de ſentiment ni de goût. Continuez d'être clair, ſimple & froid ; le tems ne viendra que trop-tôt de prendre un autre langage.

Élevé dans l'eſprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ſes inſtrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu ſon inſuffiſance, à chaque nouvel objet qu'il voit, il l'examine long-tems ſans rien dire. Il eſt penſif & non queſtionneur. Contentez-vous donc de lui préſenter à propos les objets ; puis quand vous verrez ſa curioſité ſuffiſamment occupée, faites-lui quelque queſtion laconique qui le mette ſur la voie de la réſoudre.

Dans cette occasion, après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant ; après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voisins ; après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz : je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, & qu'il s'est levé là ce matin. Comment cela se peut-il faire ? N'ajoutez rien de plus ; s'il vous fait des questions, n'y répondez point ; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, & soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette manière, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore ; & ce moyen,

c'eſt de retourner la queſtion. S'il ne ſait pas comment le ſoleil parvient de ſon coucher à ſon lever, il ſait au moins comment il parvient de ſon lever à ſon coucher ; ſes yeux ſeuls le lui apprennent. Éclairciſſez donc la premiere queſtion par l'autre : ou votre éleve eſt abſolument ſtupide, ou l'analogie eſt trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà ſa premiere leçon de coſmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée ſenſible en idée ſenſible ; que nous nous familiariſons longtems avec la même avant de paſſer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre éleve d'être attentif, il y a loin de cette premiere leçon à la connoiſſance du cours du ſoleil & de la figure de la terre : mais comme tous les mouvemens apparens des corps céleſtes tiennent au même principe, & que la premiere obſervation mene à

toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de tems, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipſes, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puiſque le ſoleil tourne autour du Monde il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre : nous ſavons déjà cela. Ce centre ne ſauroit ſe voir, car il eſt au cœur de la terre ; mais on peut ſur la ſurface marquer deux points qui lui correſpondent. Une broche paſſant par les trois points & prolongée juſqu'au ciel de part & d'autre, ſera l'axe du Monde & du mouvement journalier du ſoleil. Un toton rond tournant ſur ſa pointe repréſente le ciel tournant ſur ſon axe ; les deux pointes du toton ſont les deux poles : l'enfant ſera fort aiſe d'en connoître un ; je le lui montre à la queue de la petite ourſe. Voilà de l'amuſement pour la nuit ; peu-à-peu l'on ſe fami-

liarise avec les étoiles, & de-là naît le premier goût de connoître les planettes, & d'observer les constellations.

Nous avons vu lever le soleil à la saint Jean ; nous l'allons voir aussi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver : car on sait que nous ne sommes pas paresseux, & que nous nous faisons un jeu de braver le froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu où nous avons fait la premiere, & moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier : Oh ! oh ! voilà qui est plaisant ! le soleil ne se leve plus à la même place ! Ici sont nos anciens renseignemens, & à présent il s'est levé là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c..... Jeune maître, vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très-clairement la sphère, en prenant le

Monde pour le Monde, & le ſoleil pour le ſoleil.

En général ne ſubſtituez jamais le ſigne à la choſe, que quand il vous eſt impoſſible de la montrer. Car le ſigne abſorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la choſe repréſentée.

La ſphere armillaire me paroît une machine mal compoſée, & exécutée dans de mauvaiſes proportions. Cette confuſion de cercles & les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'eſprit des enfans. La terre eſt trop petite; les cercles ſont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, ſont parfaitement inutiles; chaque cercle eſt plus large que la terre; l'épaiſſeur du carton leur donne un air de ſolidité qui les fait prendre pour des maſſes circulaires réellement exiſtantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles ſont imaginaires, il ne

ſait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne ſavons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres, & ſuivant toujours nos propres raiſonnemens, avec des chaînes de vérités, nous n'entaſſons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On diſpute ſur le choix de l'analyſe ou de la ſynthèſe pour étudier les ſciences. Il n'eſt pas toujours beſoin de choiſir. Quelquefois on peut réſoudre & compoſer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enſeignante, lorſqu'il croit ne faire qu'analyſer. Alors, en employant en même tems l'une & l'autre, elles ſe ſerviroient mutuellement de preuve. Partant à la fois des deux points oppoſés, ſans penſer faire la même route, il ſeroit tout ſurpris de ſe rencontrer, & cette ſurpriſe ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exem-

ple, prendre la géographie par ſes deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la meſure de ſes parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la ſphère & ſe tranſporte ainſi dans les cieux, ramenez-le à la diviſion de la terre & montrez-lui d'abord ſon propre ſéjour.

Ses deux premiers points de géographie ſeront la ville où il demeure & la maiſon de campagne de ſon pere; enſuite les lieux intermédiaires, enſuite les rivieres du voiſinage, enfin l'aſpect du ſoleil & la maniere de s'orienter. C'eſt ici le point de réunion. Qu'il faſſe lui-même la carte de tout cela; carte très-ſimple & d'abord formée de deux ſeuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à meſure qu'il ſait, ou qu'il eſtime, leur diſtance & leur poſition. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'a-

vance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, sans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, sans qu'il y paroisse. S'il se trompe, laissez-le faire, ne corrigez point ses erreurs. Attendez en silence qu'il soit en état de les voir & de les corriger lui-même; ou tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque opération qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompoit jamais, il n'apprendroit pas si bien. Au reste, il ne s'agit pas qu'il sache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déjà la différence qu'il y a du savoir de vos élèves à l'ignorance du mien! Ils savent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour sa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'eſprit de mon inſtitution n'eſt pas d'enſeigner à l'enfant beaucoup de choſes, mais de ne laiſſer jamais entrer dans ſon cerveau que des idées juſtes & claires. Quand il ne ſauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne ſe trompe pas, & je ne mets des vérités dans ſa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raiſon, le jugement viennent lentement : les préjugés accourent en foule, c'eſt d'eux qu'il le faut préſerver. Mais ſi vous regardez la ſcience en elle-même, vous entrez dans une mer ſans fond, ſans rives, toute pleine d'écueils ; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoiſſances, ſe laiſſer ſéduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre ſans ſavoir s'arrêter, je crois voir un enfant ſur le rivage amaſſant des coquilles, & commençant par s'en char-

ger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jetter & retourne à vuide.

Durant le premier âge le tems étoit long ; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'est tout le contraire, & nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui seroit utile. Songez que les passions approchent, & que si-tôt qu'elles frapperont à la porte, votre éleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, il a tant d'autres usages nécessaires, que c'est une folie de vouloir qu'il suffise à rendre un enfant savant. Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre,

quand ce goût ſera mieux développé. C'eſt-là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems auſſi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention ſuivie au même objet ; mais ce n'eſt jamais la contrainte, c'eſt toujours le plaiſir ou le deſir qui doit produire cette attention ; il faut avoir grand ſoin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas juſqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, &, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie ; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne faſſe rien malgré lui.

S'il vous queſtionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir ſa curioſité, non pour la raſſaſier : ſurtout, quand vous voyez qu'au lieu de queſtionner pour s'inſtruire, il ſe met à battre la campagne & à vous acca-

bler de ſottes queſtions, arrêtez-vous à l'inſtant ; ſûr qu'alors il ne ſe ſoucie plus de la choſe, mais ſeulement de vous aſſervir à ſes interrogations. Il faut avoir moins d'égards aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertiſſement, juſqu'ici moins néceſſaire, devient de la dernière importance auſſi-tôt que l'enfant commence à raiſonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les ſciences tiennent à des principes communs & ſe développent ſucceſſivement. Cette chaîne eſt la méthode des Philoſophes ; ce n'eſt point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le ſuit. Cet ordre, qui nourrit par une curioſité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, eſt celui que ſuivent la plupart des hommes,

& ſur-tout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des méridiennes. Deux points d'interſection entre les ombres égales du matin & du ſoir, donnent une méridienne excellente pour un Aſtronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent ; il faut du tems pour les tracer ; elles aſſujettiſſent à travailler toujours dans le même lieu ; tant de ſoins, tant de gêne l'ennuieroient à la fin. Nous l'avons prévu ; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minutieux détails. Lecteur, j'entends vos murmures & je les brave : je ne veux point ſacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti ſur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien ſur vos plaintes.

Depuis long-tems nous nous étions apperçus mon élève & moi, que l'am-

bre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus ſinguliere encore : c'eſt d'attirer à quelque diſtance, & ſans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuſe, ſans que nous puiſſions y rien voir de plus ! Enfin, nous trouvons qu'elle ſe communique au fer même aimanté dans un certain ſens. Un jour nous allons à la foire : un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant ſur un baſſin d'eau. Fort ſurpris, nous ne diſons pourtant pas : c'eſt un Sorcier ; car nous ne ſavons ce que c'eſt qu'un Sorcier. Sans ceſſe frappés d'effets dont nous ignorons les cauſes, nous ne nous preſſons de juger de rien, & nous reſtons en repos dans nôtre ignorance, juſqu'à ce que nous trouvions l'occaſion d'en ſortir. De

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos ; c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent, tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans

nos poches, & ſi-tôt que le Joueur de gobelets a fait ſon tour, mon petit docteur, qui ſe contenoit à peine, lui dit que ce tour n'eſt pas difficile, & que lui-même en fera bien autant : il eſt pris au mot. A l'inſtant il tire de ſa poche le pain où eſt caché le morceau de fer : en approchant de la table le cœur lui bat ; il préſente le pain preſque en tremblant ; le canard vient & le ſuit ; l'enfant s'écrie & treſſaillit d'aiſe. Aux battemens des mains, aux acclamations de l'aſſemblée, la tête lui tourne ; il eſt hors de lui. Le Bateleur, interdit, vient pourtant l'embraſſer, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de ſa préſence, ajoutant qu'il aura ſoin d'aſſembler plus de monde encore pour applaudir à ſon habileté. Mon petit naturaliſte enorgueilli veut babiller ; mais ſur le champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant, juſqu'au lendemain, compte les minutes avec une riſible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de ſa gloire : il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la ſalle eſt déjà pleine. En entrant ſon jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder ; le Joueur de gobelets ſe ſurpaſſe, & fait des choſes ſurprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite, il ſue, il reſpire à peine ; il paſſe ſon tems à manier dans ſa poche ſon morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin ſon tour vient ; le maître l'annonce au Public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire ſon pain.... nouvelle viciſſitude des choſes humaines ! le canard, ſi privé la veille, eſt devenu ſauvage aujourd'hui ; au lieu de préſenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit ;

il évite le pain & la main qui le préſente, avec autant de ſoin qu'il les ſuivoit auparavant. Après mille eſſais inutiles & toujours hués, l'enfant ſe plaint, dit qu'on le trompe, que c'eſt un autre canard qu'on a ſubſtitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets, ſans répondre, prend un morceau de pain, le préſente au canard : à l'inſtant le canard ſuit le pain & vient à la main qui le retire : l'enfant prend le même morceau de pain, mais loin de réuſſir mieux qu'auparavant, il voit le canard ſe moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du baſſin ; il s'éloigne enfin tout confus & n'oſe plus s'expoſer aux huées.

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en ſert avec autant de ſuccès que du ſien ; il en tire le fer

devant tout le monde : autre riſée à nos dépens ; puis, de ce pain ainſi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même choſe avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce ; il en fait autant avec ſon gant, avec le bout de ſon doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, &, du ton d'emphaſe propre à ces gens-là, déclarant que ſon canard n'obéira pas moins à ſa voix qu'à ſon geſte, il lui parle, & le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne ; le mouvement eſt auſſi prompt que l'ordre. Les applaudiſſemens redoublés ſont autant d'affronts pour nous ; nous nous évadons ſans être apperçus, & nous nous renfermons dans notre chambre ſans aller raconter nos ſuccès à tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à

notre porte, j'ouvre ; c'eſt l'homme aux gobelets. Il ſe plaint modeſtement de notre conduite ; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux & lui ôter ſon gagne-pain ? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme ? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois guères de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a paſſé ſa vie à s'exercer à cette chétive induſtrie, en ſait là-deſſus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'étaler étourdiment ce qu'on ſait ; j'ai toujours ſoin de conſerver mes meilleurs tours pour l'occaſion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeu-

nes indiſcrets. Au reſte, Meſſieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce ſecret qui vous a tant embarraſſés, vous priant de n'en pas abuſer pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre ſa machine, & nous voyons, avec la derniere ſurpriſe, qu'elle ne conſiſte qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché ſous la table faiſoit mouvoir ſans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie ſa machine, & après lui avoir fait nos remercîmens & nos excuſes, nous voulons lui faire un préſent; il le refuſe. » Non, Meſ-» ſieurs, je n'ai pas aſſez à me louer » de vous pour accepter vos dons; » je vous laiſſe obligés à moi malgré » vous; c'eſt ma ſeule vengeance. » Apprenez qu'il y a de la généroſité » dans tous les états; je fais payer mes » tours & non mes leçons.

En ſortant, il m'adreſſe à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuſe volontiers, me dit-il, cet enfant ; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monſieur, qui deviez connoître ſa faute, pourquoi la lui avoir laiſſé faire ? Puiſque vous vivez enſemble, comme le plus âgé, vous lui devez vos ſoins, vos conſeils : votre expérience eſt l'autorité qui doit le conduire. En ſe reprochant, étant grand, les torts de ſa jeuneſſe, il vous reprochera ſans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part & nous laiſſe tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité ; je promets à l'enfant de la ſacrifier une autre fois à ſon intérêt, & de l'avertir de ſes fautes avant qu'il en faſſe : car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la ſévérité du maître doit ſuccéder à la complaiſance du camarade : ce changement

doit s'amener par degrés ; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le ſecret. Nous abordons avec un profond reſpect notre Bateleur-Socrate ; à peine oſons-nous lever les yeux ſur lui. Il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une diſtinction qui nous humilie encore. Il fait ſes tours comme à l'ordinaire ; mais il s'amuſe & ſe complaît longtems à celui du canard, en nous regardant ſouvent d'un air aſſez fier. Nous ſavons tout & nous ne ſoufflons pas. Si mon éleve oſoit ſeulement ouvrir la bouche, ce ſeroit un enfant à écraſer.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne ſemble. Que de leçons dans une ſeule ! Que de ſuites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité ! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec ſoin. Si

vous ſavez en faire ſortir ainſi l'humiliation, les diſgraces, ſoyez ſûr qu'il n'en reviendra de long-tems un ſecond. Que d'apprêts, direz-vous ! j'en conviens ; & le tout pour nous faire une bouſſole qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus preſſé que de faire une machine ſemblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée, un baſſin très-plat ajuſté ſur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de ſoin, &c. Souvent attentifs autour du baſſin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à-peu-près la même direction. Nous ſuivons cette expérience ; nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle eſt du midi au nord ; il n'en faut pas davantage, notre bouſſole eſt

trouvée, ou autant vaut ; nous voilà dans la phyſique.

Il y a divers climats ſur la terre, & diverſes températures à ces climats. Les ſaiſons varient plus ſenſiblement à meſure qu'on approche du pole ; tous les corps ſe reſſerrent au froid & ſe dilatent à la chaleur ; cet effet eſt plus meſurable dans les liqueurs, & plus ſenſible dans les liqueurs ſpiritueuſes : de-là le thermometre. Le vent frappe le viſage ; l'air eſt donc un corps, un fluide ; on le ſent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renverſez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laiſſiez à l'air une iſſue ; l'air eſt donc capable de réſiſtance : enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'eſpace d'air, ſans pouvoir remplir tout-à-fait cet eſpace ; l'air eſt donc capable de compreſſion juſqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bon-

dit mieux que rempli de toute autre matiere ; l'air eſt donc un corps élaſtique. Étant étendu dans le bain, ſoulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le ſentirez chargé d'un poids terrible ; l'air eſt donc un corps peſant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut meſurer ſon poids : de-là le barometre, le ſyphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la ſtatique & de l'hydroſtatique ſe trouvent par des expériences tout auſſi groſſieres. Je ne veux pas qu'on entre, pour rien de tout cela, dans un cabinet de phyſique expérimentale. Tout cet appareil d'inſtrumens & de machines me déplaît. L'air ſcientifique tue la ſcience. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous faſſions nous-mê-

mes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'inſtrument avant l'expérience ; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par hazard, nous inventions peu-à-peu l'inſtrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos inſtrumens ne ſoient point ſi parfaits & ſi juſtes ; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des opérations qui doivent en réſulter. Pour ma premiere leçon de ſtatique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers ſur le dos d'une chaiſe, je meſure la longueur des deux parties du bâton en équilibre ; j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux ; & le tirant ou le pouſſant autant qu'il eſt néceſſaire, je trouve enfin que l'équilibre réſulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des leviers. Voilà déjà mon

petit phyſicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus ſûres des choſes qu'on apprend ainſi de ſoi-même, que de celles qu'on tient des enſeignemens d'autrui ; & outre qu'on n'accoutume point ſa raiſon à ſe ſoumettre ſervilement à l'autorité, l'on ſe rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des inſtrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laiſſons affaiſſer notre eſprit dans la nonchalance ; comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chauſſé, ſervi par ſes gens, & traîné par ſes chevaux, perd à la fin la force & l'uſage de ſes membres. Boileau ſe vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement : parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des ſciences, nous aurions

grand beſoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus ſenſible de ces lentes & laborieuſes recherches, eſt de maintenir, au milieu des études ſpéculatives, le corps dans ſon activité, les membres dans leur ſouplesſe, & de former ſans ceſſe les mains au travail & aux uſages utiles à l'homme. Tant d'inſtrumens inventés pour nous guider dans nos expériences & ſuppléer à la juſteſſe des ſens, en font négliger l'exercice. Le graphometre diſpenſe d'eſtimer la grandeur des angles; l'œil qui meſuroit avec préciſion les diſtances, s'en fie à la chaîne qui les meſure pour lui : la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits : à force de raſſembler des machines autour de

nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adreſſe qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la ſagacité qu'il falloit pour nous en paſſer, nous gagnons ſans rien perdre, nous ajoutons l'art à la Nature, & nous devenons plus ingénieux ſans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant ſur des livres, ſi je l'occupe dans un attelier, ſes mains travaillent au profit de ſon eſprit : il devient philoſophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres uſages dont je parlerai ci-après, & l'on verra comment, des jeux de la Philoſophie, on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoiſſances purement ſpéculatives ne convenoient guère aux enfans, même approchans de l'adoleſcence ; mais ſans les faire entrer

trer bien avant dans la phyſique ſyſtématique, faites pourtant que toutes leurs expériences ſe lient l'une à l'autre par quelque ſorte de déduction; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puiſſent les placer par ordre dans leur eſprit, & ſe les rappeller au beſoin; car il eſt bien difficile que des faits, & même des raiſonnemens iſolés, tiennent long-tems dans la mémoire, quand on manque de priſe pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs & les plus ſenſibles; & accoutumez votre éleve à ne pas prendre ces phénomenes pour des raiſons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poſer en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Émile attentif à ce que je fais, & je lui dis: pourquoi cette pierre eſt-elle tombée?

Quel enfant reſtera court à cette queſtion ? Aucun, pas même Émile, ſi je n'ai pris grand ſoin de le préparer à n'y ſavoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe, parce qu'elle eſt peſante. Et qu'eſt-ce qui eſt peſant ? c'eſt ce qui tombe. La pierre tombe donc, parce qu'elle tombe ? Ici mon petit philoſophe eſt arrêté tout de bon. Voilà ſa premiere leçon de phyſique ſyſtématique, &, ſoit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce ſera toujours une leçon de bon ſens.

A meſure que l'enfant avance en intelligence, d'autres conſidérations importantes nous obligent à plus de choix dans ſes occupations. Si-tôt qu'il parvient à ſe connoître aſſez lui-même pour concevoir en quoi conſiſte ſon bien-être, ſi-tôt qu'il peut ſaiſir des rapports aſſez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, dès-lors il eſt en état de

ſentir la différence du travail à l'amuſement, & de ne regarder celui-ci que comme le délaſſement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ſes études, & l'engager à y donner une application plus conſtante qu'il n'en donnoit à de ſimples amuſemens. La loi de la néceſſité toujours renaiſſante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel eſt l'uſage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien ou mal reglée, naît toute la ſageſſe ou toute la miſere humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par ſavoir ce que c'eſt que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel eſt auſſi ſimple que ſa vie; il conſiſte à ne pas ſouffrir: la ſanté, la liberté, le néceſſaire le conſ-

tituent. Le bonheur de l'homme moral eſt autre choſe ; mais ce n'eſt pas de celui-là qu'il eſt ici queſtion. Je ne ſaurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement phyſiques qui puiſſent intéreſſer les enfans, ſur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poiſon de l'opinion.

Lorſqu'avant de ſentir leurs beſoins ils les prévoyent, leur intelligence eſt déjà fort avancée, ils commencent à connoître le prix du tems. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi ſur des objets utiles, mais d'une utilité ſenſible à leur âge & à la portée de leurs lumieres. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'uſage de la ſociété ne doit point ſi tôt leur être préſenté, parce qu'ils ne ſont pas en état de l'entendre. C'eſt une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choſes qu'on leur dit vaguement être pour

leur bien, ſans qu'ils ſachent quel eſt ce bien, & dont on les aſſûre qu'ils tireront du profit étant grands, ſans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit qu'ils ne ſauroient comprendre.

Que l'enfant ne faſſe rien ſur parole; rien n'eſt bien pour lui, que ce qu'il ſent être tel. En le jettant toujours en avant de ſes lumieres, vous croyez uſer de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains inſtrumens dont il ne fera peut-être jamais d'uſage, vous lui ôtez l'inſtrument le plus univerſel de l'homme, qui eſt le bon ſens; vous l'accoutumez à ſe laiſſer toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il ſoit docile étant petit; c'eſt vouloir qu'il ſoit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites ſans ceſſe: *tout ce que je vous demande eſt pour votre avantage; mais*

vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous faſſiez ou non ce que j'exige ? C'eſt pour vous ſeul que vous travaillez. Avec tous ces beaux diſcours que vous lui tenez maintenant pour le rendre ſage, vous préparez le ſuccès de ceux que lui tiendra quelque jour un viſionnaire, un ſouffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute eſpece pour le prendre à ſon piége, ou pour lui faire adopter ſa folie.

Il importe qu'un homme ſache bien des choſes dont un enfant ne ſauroit comprendre l'utilité ; mais faut-il, & ſe peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de ſavoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui eſt utile à ſon âge, & vous verrez que tout ſon tems ſera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un

âge auquel il eſt ſi peu ſûr qu'il parvienne ? Mais, direz-vous, ſera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit ſavoir quand le moment ſera venu d'en faire uſage ? Je l'ignore ; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt impoſſible de l'apprendre plutôt ; car nos vrais maîtres ſont l'expérience & le ſentiment, & jamais l'homme ne ſent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'eſt trouvé. Un enfant ſait qu'il eſt fait pour devenir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, ſont des occaſions d'inſtruction pour lui ; mais ſur les idées de cet état qui ne ſont pas à ſa portée, il doit reſter dans une ignorance abſolue. Tout mon livre n'eſt qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Si-tôt que nous ſommes parvenus à donner à notre éleve une idée du mot *utile*, nous avons une grande priſe de

plus pour le gouverner ; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un ſens relatif à ſon âge, & qu'il en voit clairement le rapport à ſon bien-être actuel. Vos enfans ne ſont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu ſoin de leur en donner une idée qui ſoit à leur portée, & que d'autres ſe chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur eſt utile, ils n'ont jamais beſoin d'y ſonger eux-mêmes & ne ſavent ce que c'eſt qu'utilité.

A quoi cela eſt-il bon ? Voilà déſormais le mot ſacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie : voilà la queſtion qui de ma part ſuit infailliblement toutes ſes queſtions, & qui ſert de frein à ces multitudes d'interrogations ſottes & faſtidieuſes, dont les enfans fatiguent ſans relâche & ſans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer ſur eux quelque eſpece d'em-

pire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour ſa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien ſavoir que d'utile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une queſtion ſans s'en rendre à lui-même la raiſon qu'il ſait qu'on lui en va demander avant que de la reſoudre.

Voyez quel puiſſant inſtrument je vous mets entre les mains pour agir ſur votre éleve! Ne ſachant les raiſons de rien, le voilà preſque réduit au ſilence quand il vous plaît; & vous, au contraire, quel avantage vos connoiſſances & votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui propoſez? car, ne vous y trompez pas, lui faire cette queſtion, c'eſt lui apprendre à vous la faire à ſon tour, & vous devez compter ſur tout ce que vous lui propoſerez dans la ſuite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire: *à quoi cela eſt-il bon?*

C'eſt ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si ſur la queſtion de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une ſeule raiſon qu'il ne ſoit pas en état d'entendre, voyant que vous raiſonnez ſur vos idées & non ſur les ſiennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le ſien ; il ne ſe fiera plus à vous, & tout eſt perdu : mais où eſt le maître qui veuille bien reſter court, & convenir de ſes torts avec ſon éleve ? Tous ſe font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raiſons à ſa portée : ainſi ma conduite, toujours nette dans ſon eſprit, ne lui ſeroit jamais ſuſpecte, & je me conſerverois plus de crédit en me ſuppoſant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premierement, ſongez bien que c'eſt rarement à vous de lui propoſer ce qu'il doit apprendre : c'eſt à lui de le déſirer, de le chercher, de le trouver ; à vous de le mettre à ſa portée, de faire naître adroitement ce deſir, & de lui fournir les moyens de le ſatisfaire. Il ſuit de-là que vos queſtions doivent être peu fréquentes, mais bien choiſies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous ferez toujours moins à découvert & plus ſouvent dans le cas de lui dire : *en quoi ce que vous me demandez eſt-il utile à ſavoir ?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'uſage de ce qu'il apprend, ſi-tôt que vous n'avez pas à lui donner ſur ce que vous lui dites un éclairciſſement qui ſoit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui ſans

ſcrupule : je n'ai pas de bonne réponſe à vous faire ; j'avois tort, laiſſons cela. Si votre inſtruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait ; ſi elle ne l'étoit pas, avec un peu de ſoin vous trouverez bien-tôt l'occaſion de lui en rendre l'utilité ſenſible.

Je n'aime point les explications en diſcours ; les jeunes gens y ſont peu d'attention & ne les retiennent guères. Les choſes, les choſes ! Je ne répéterai jamais aſſez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faiſons que des babillards.

Suppoſons que, tandis que j'étudie avec mon éleve le cours du ſoleil & la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi ſert tout cela. Quel beau diſcours je vais lui faire ! De combien de choſes je ſaiſis l'occaſion de l'inſtruire en ré-

pondant à ſa queſtion, ſur-tout ſi nous avons des témoins de notre entretien !

* Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat, des mœurs des differens peuples, de l'uſage du calendrier, de la ſupputation du retour des ſaiſons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la maniere de ſe conduire ſur mer & de ſuivre exactement ſa route ſans ſavoir où l'on eſt. La politique, l'hiſtoire naturelle, l'aſtronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon éleve une grande idée de toutes ces ſciences, & un grand deſir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pé-

* J'ai ſouvent remarqué que dans les doctes inſtructions qu'on donne aux enfans, on ſonge moins à ſe faire écouter d'eux que des grandes perſonnes qui ſont préſentes. Je ſuis très-ſûr de ce que je dis-là, car j'en ai fait l'obſervation ſur moi-même.

dant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande envie de me demander, comme auparavant, à quoi sert de s'orienter ; mais il n'ose, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Émile plus rustiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laisser perorer tout seul. Cherchons une solution plus grossiere ; mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par son importune question, *à quoi sert cela* ? Vous avez raison, lui dis-je, il y faut penser à

loiſir, & ſi nous trouvons que ce travail n'eſt bon à rien, nous ne le reprendrons plus ; car nous ne manquons pas d'amuſemens utiles. On s'occupe d'autre choſe, & il n'eſt plus queſtion de géographie du reſte de la journée.

Le lendemain matin je lui propoſe un tour de promenade avant le déjeûner : il ne demande pas mieux ; pour courir les enfans ſont toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne ſavons plus où nous ſommes, & quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems ſe paſſe, la chaleur vient ; nous avons faim, nous nous preſſons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrieres, des plaines, nul renſeignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien re-

crus, bien affamés, nous ne faiſons avec nos courſes que nous égarer davantage. Nous nous aſſeyons enfin pour nous repoſer, pour déliberer. Émile, que je ſuppoſe élevé comme un autre enfant, ne délibere point, il pleure; il ne ſait pas que nous ſommes à la porte de Montmorenci, & qu'un ſimple taillis nous le cache; mais ce taillis eſt une forêt pour lui, un homme de ſa ſtature eſt enterré dans des buiſſons.

Après quelques momens de ſilence, je lui dis d'un air inquiet: mon cher Émile, comment ferons-nous pour ſortir d'ici?

Émile, en nage, & pleurant à chaudes larmes.

Je n'en ſais rien: je ſuis las; j'ai faim; j'ai ſoif; je n'en puis plus.

Jean-Jaques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & penſez-vous que je me fiſſe faute de pleurer, ſi je pouvois déjeûner

jeûner de mes larmes ? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de ſe reconnoître. Voyons votre montre ; quelle heure eſt-il ?

Émile.

Il eſt midi, & je ſuis à jeun.

Jean-Jaques.

Cela eſt vrai ; il eſt midi, & je ſuis à jeun.

Émile.

Oh ! que vous devez avoir faim !

Jean-Jaques.

Le malheur eſt que mon dîner ne viendra pas me chercher ici. Il eſt midi ? c'eſt juſtement l'heure où nous obſervions hier, de Montmorenci, la poſition de la forêt ; ſi nous pouvions de même obſerver de la forêt la poſition de Montmorenci ?...

Émile.

Oui ; mais hier nous voyions la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-Jaques.

Voilà le mal..... Si nous pouvions nous paſſer de la voir pour trouver ſa poſition.....

Émile.

Oh ! mon bon ami !

Jean-Jaques.

Ne diſions-nous pas que la forêt étoit....

Émile.

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jaques.

Par conſéquent Montmorenci doit être....

Émile.

Au ſud de la forêt.

Jean-Jaques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Émile.

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jaques.

Mais le ſud ?

Émile.

Comment faire ?

Jean-Jaques.

Le ſud eſt l'oppoſé du nord.

Émile.

Cela eſt vrai ; il n'y a qu'à chercher l'oppoſé de l'ombre. Oh ! voilà le ſud, voilà le ſud ! ſûrement Montmorenci eſt de ce côté ; cherchons de ce côté.

Jean-Jaques.

Vous pouvez avoir raiſon ; prenons ce ſentier à travers le bois.

Émile frappant des mains, & pouſſant un cri de joie,

Ah ! je vois Montmorenci ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner ; courons vîte : l'aſtronomie eſt bonne à quelque choſe.

Prenez garde que, s'il ne dit pas cette derniere phraſe, il la penſera : peu importe, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui la diſe. Or ſoyez ſûr qu'il n'oubliera

de ſa vie la leçon de cette journée ; au lieu que, ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne ſauroit faire.

Le Lecteur ne s'attend pas que je le mépriſe aſſez, pour lui donner un exemple ſur chaque eſpece d'étude : mais de quoi qu'il ſoit queſtion, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien meſurer ſa preuve ſur la capacité de l'éleve ; car encore une fois, le mal n'eſt pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me ſouviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré pluſieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment ſe faiſoit l'encre. Je lui diſois que ſa noirceur ne venoit que d'un fer très-diviſé, détaché du

vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma queſtion que je lui avois appriſe : me voilà fort embarraſſé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maiſon, & d'autre vin à huit ſols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la diſſolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi, dans deux verres, de ces deux differens vins *, je lui parlai ainſi.

On falſifie pluſieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne ſont. Ces falſifications trompent l'œil & le goût ; mais elles ſont nuiſibles, & rendent la choſe falſifiée pire, avec ſa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

* A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précede ſert beaucoup à le rendre attentif.

On falsifie sur-tout les boissons & sur-tout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verds ou aigres se fait avec de la litarge : la litarge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est litargiré ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire ; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux substances

métalliques & s'unit avec elles par diſſolution pour former un ſel compoſé, tel, par exemple, que la rouille qui n'eſt qu'un fer diſſout par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel auſſi que le verd-de-gris qui n'eſt qu'un cuivre diſſout par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux ſubſtances alcalines qu'aux ſubſtances métalliques, en ſorte que par l'intervention des premieres, dans les ſels compoſés dont je viens de vous parler, l'acide eſt forcé de lâcher le métal auquel il eſt uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la ſubſtance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit diſſoute, ſe précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins eſt litargiré, ſon acide tient la litarge en diſſolution. Que j'y verſe de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter priſe pour s'unir à elle; le plomb n'é-

TAYLOR INST. OXFORD

tant plus tenu en dissolution reparoîtra, troublera la liqueur & se précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb * ni d'aucun métal dans le vin, l'alcali s'unira paisiblement ** avec l'acide, le tout restera dissout, & il ne se fera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alcaline successivement dans les deux verres : celui du vin de la maison resta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une

*Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne soient pas tous litargirés, sont rarement exempts de plomb; parce que les comptoirs de ces marchands sont garnis de ce métal, & que le vin qui se répand dans la mesure en passant & séjournant sur ce plomb en dissout toujours quelque partie. Il est étrange qu'un abus si manifeste & si dangereux soit souffert par la police. Mais il est vrai que les gens aisés ne bûvant guères de ces vins-là sont peu sujets à en être empoisonnés.

** L'acide végétal est fort doux. Si c'étoit un acide minéral & qu'il fût moins étendu, l'union ne se feroit pas sans effervescence.

heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connoissances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui sait bien comment se fait l'encre, sait connoître aussi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de tems pour sentir que je n'avois fait qu'une sotise. Car sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliqué; ces

autres mots *mal-ſain*, *poiſon*, n'avoient même aucun ſens pour lui : il étoit là-deſſus dans le cas de l'hiſtorien du Médecin Philippe ; c'eſt le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux cauſes dont nous n'appercevons pas la liaiſon, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les beſoins que nous n'avons jamais ſentis ſont nuls pour nous ; il eſt impoſſible de nous intéreſſer par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme ſage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de choſe pour les acquérir, & quand même on les concevroit, on fera peu de choſe encore ſi on ne les deſire, ſi on ne les ſent convenables à ſoi. Il eſt aiſé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enſeigner eſt utile ; mais ce n'eſt rien de le convaincre ſi l'on ne fait le

perſuader. En vain la tranquille raiſon nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la paſſion qui nous faſſe agir, & comment ſe paſſionner pour des intérêts qu'on n'a point encore ?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puiſſe voir. Tandis que l'Humanité lui eſt preſque étrangere, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaiſſez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En ſongeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès-à-préſent l'utilité. Du reſte jamais de comparaiſons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la courſe, auſſi-tôt qu'il commence à raiſonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalouſie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'an-

née ſuivante ; je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le foſſé que vous ſautiez, le fardeau que vous portiez ; voici la diſtance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainſi ſans le rendre jaloux de perſonne ; il voudra ſe ſurpaſſer, il le doit ; je ne vois nul inconvénient qu'il ſoit émule de lui-même.

Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſait pas. On dit qu'Hermès grava ſur des colonnes les élémens des ſciences, pour mettre ſes découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y ſeroient conſervées par tradition. Des cerveaux bien préparés ſont les monumens où ſe gravent le plus ſûrement les connoiſſances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rap-

procher tant de leçons éparſes dans tant de livres ? de les réunir ſous un objet commun qui pût être facile à voir, intéreſſant à ſuivre, & qui pût ſervir de ſtimulant, même à cet âge ? Si l'on peut inventer une ſituation où tous les beſoins naturels de l'homme ſe montrent d'une maniere ſenſible à l'eſprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes beſoins ſe développent ſucceſſivement avec la même facilité, c'eſt par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à ſon imagination.

Philoſophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en fraix ; cette ſituation eſt trouvée, elle eſt décrite, &, ſans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même ; du moins avec plus de vérité & de ſimplicité. Puiſqu'il nous faut abſolument des livres, il en exiſte un qui fournit, à mon gré, le plus

heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre ſera le premier que lira mon Émile : ſeul il compoſera durant long-tems toute ſa bibliotheque, & il y tiendra toujours une place diſtinguée. Il ſera le texte auquel tous nos entretiens ſur les ſciences naturelles ne ſerviront que de commentaire. Il ſervira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne ſera pas gâté, ſa lecture nous plaira toujours. Quel eſt donc ce merveilleux livre ? Eſt-ce Ariſtote, eſt-ce Pline, eſt-ce Buffon ? Non ; c'eſt Robinſon Cruſoé.

Robinſon Cruſoé dans ſon iſle, ſeul, dépourvu de l'aſſiſtance de ſes ſemblables & des inſtrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à ſa ſubſiſtance, à ſa conſervation, & ſe procurant même une ſorte de bien-être ; voilà un objet intéreſſant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréa-

ble aux enfans. Voilà comment nous réaliſons l'iſle déſerte qui me ſervoit d'abord de comparaiſon. Cet état n'eſt pas, j'en conviens, celui de l'homme ſocial ; vraiſemblablement il ne doit pas être celui d'Émile ; mais c'eſt ſur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus ſûr moyen de s'élever au-deſſus des préjugés, & d'ordonner ſes jugemens ſur les vrais rapports des choſes, eſt de ſe mettre à la place d'un homme iſolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à ſa propre utilité.

Ce roman, débarraſſé de tout ſon fatras, commençant au naufrage de Robinſon près de ſon iſle, & finiſſant à l'arrivée du vaiſſeau qui vient l'en tirer, ſera tout à la fois l'amuſement & l'inſtruction d'Émile durant l'époque dont il eſt ici queſtion. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe ſans

ceſſe de ſon château, de ſes chevres; de ſes plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais ſur les choſes, tout ce qu'il faut ſavoir en pareil cas; qu'il penſe être Robinſon lui-même; qu'il ſe voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand ſabre, tout le groteſque équipage de la figure, au paraſol près dont il n'aura pas beſoin. Je veux qu'il s'inquiette des meſures à prendre, ſi ceci ou cela venoit à lui manquer; qu'il examine la conduite de ſon héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ſes fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas: car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établiſſement ſemblable; c'eſt le vrai château en Eſpagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le néceſſaire & la liberté.

Quelle

Quelle reſſource que cette folie pour un homme habile, qui n'a ſu la faire naître qu'afin de la mettre à profit! L'enfant preſſé de ſe faire un magaſin pour ſon iſle, ſera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enſeigner. Il voudra ſavoir tout ce qui eſt utile, & ne voudra ſavoir que cela; vous n'aurez plus beſoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reſte, dépêchons-nous de l'établir dans cette iſle, tandis qu'il y borne ſa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre ſeul; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guère, ne lui ſuffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, auxquels peut ſuffire un ſeul homme, mene à la recherche des arts d'induſtrie, & qui ont beſoin du concours de pluſieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des ſolitaires, par

des ſauvages ; mais les autres ne peuvent naître que dans la ſociété, & la rendent néceſſaire. Tant qu'on ne connoît que le beſoin phyſique, chaque homme ſe ſuffit à lui-même ; l'introduction du ſuperflu rend indiſpenſable le partage & la diſtribution du travail ; car bien qu'un homme travaillant ſeul ne gagne que la ſubſiſtance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire ſubſiſter deux cents. Si-tôt donc qu'une partie des hommes ſe repoſe, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent ſupplée au travail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand ſoin doit être d'écarter de l'eſprit de votre éleve toutes les notions des relations ſociales, qui ne ſont pas à ſa portée ; mais quand l'enchaînement des connoiſſances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la

lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute ſon attention vers l'induſtrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne ſouffrez jamais qu'il voye aucun travail ſans mettre lui-même la main à l'œuvre ; ni qu'il en ſorte ſans ſavoir parfaitement la raiſon de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a obſervé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple ; pour le rendre maître, ſoyez par-tout apprentif ; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choſes, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une eſtime publique attachée aux différens arts, en raiſon inverſe de leur utilité réelle. Cette eſtime ſe meſure directement ſur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles ſont ceux qui gagnent le

moins, parce que le nombre des ouvriers ſe proportionne au beſoin des hommes, & que le travail néceſſaire à tout le monde reſte forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artiſans, mais artiſtes, travaillant uniquement pour les oiſifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; & comme le mérite de ces vains travaux n'eſt que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les eſtime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur uſage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona niſi quibus populus inviderit* *.

Que deviendront vos éleves, ſi vous leur laiſſez adopter ce ſot préjugé, ſi vous le favoriſez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec

* Petron.

plus d'égards dans la boutique d'un orfévre que dans celle d'un ferrurier ? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la véritable valeur des choſes, quand ils verront partout le prix de fantaiſie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que, plus la choſe coûte, moins elle vaut ? Au premier moment que vous laiſſerez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reſte de leur éducation ; malgré vous ils ſeront élevés comme tout le monde ; vous avez perdu quatorze ans de ſoins.

Émile ſongeant à meubler ſon iſle, aura d'autres manieres de voir. Robinſon eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-reſpectable, & l'autre un petit charlatan.

» Mon fils eſt fait pour vivre dans » le monde ; il ne vivra pas avec des

» ſages, mais avec des foux ; il faut » donc qu'il connoiſſe leurs folies, » puiſque c'eſt par elles qu'ils veulent » être conduits. La connoiſſance réel- » le des choſes peut être bonne, mais » celle des hommes & de leurs juge- » mens vaut encore mieux ; car dans » la ſociété humaine le plus grand inſ- » trument de l'homme eſt l'homme, » & le plus ſage eſt celui qui ſe ſert » le mieux de cet inſtrument. A quoi » bon donner aux enfans l'idée d'un » ordre imaginaire tout contraire à » celui qu'ils trouveront établi, & ſur » lequel il faudra qu'ils ſe reglent ? » Donnez-leur premierement des le- » çons pour être ſages, & puis vous » leur en donnerez pour juger en » quoi les autres ſont foux.

Voilà les ſpécieuſes maximes ſur leſquelles la fauſſe prudence des peres travaille à rendre leurs enfans eſclaves des préjugés dont ils les nourriſſent,

& jouets eux-mêmes de la tourbe inſenſée dont ils penſent faire l'inſtrument de leurs paſſions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choſes il faut connoître avant lui ! l'homme eſt la derniere étude du ſage & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant ! Avant de l'inſtruire de nos ſentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier : eſt-ce connoître une folie que de la prendre pour la raiſon ? Pour être ſage, il faut diſcerner ce qui ne l'eſt pas : comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne ſait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs ? C'eſt un mal de ſavoir ce qu'ils penſent, quand on ignore ſi ce qu'ils penſent eſt vrai ou faux. Apprenez-lui donc premierement ce que ſont les choſes en elles-mêmes ; & vous lui apprendrez après ce qu'elles ſont à nos yeux : c'eſt ainſi qu'il ſaura comparer l'opinion à

la vérité, & s'élever au-deſſus du vulgaire : car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui reſſemble. Mais ſi vous commencez par l'inſtruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, aſſurez-vous que, quoi que vous puiſſiez faire, elle deviendra la ſienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ſes jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que juſqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon éleve, il auroit eu trop de bon ſens pour m'entendre ; ſes relations avec ſon eſpece ne lui ſont pas encore aſſez ſenſibles pour qu'il puiſſe juger des autres par lui. Il ne connoît d'être humain que lui ſeul, & même il eſt bien éloigné de ſe connoître ; mais s'il porte peu de juge-

mens ſur ſa perſonne, au moins il n'en porte que de juſtes. Il ignore quelle eſt la place des autres ; mais il ſent la ſienne & s'y tient. Au lieu des loix ſociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la néceſſité. Il n'eſt preſque encore qu'un être phyſique ; continuons de le traiter comme tel.

C'eſt par leur rapport ſenſible avec ſon utilité, ſa ſûreté, ſa conſervation, ſon bien-être, qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature & tous les travaux des hommes. Ainſi le fer doit être à ſes yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les jouailliers de l'Europe ; un pâtiſſier eſt ſur-tout, à ſes yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Académie des Sciences pour le moin-

dre confiſeur de la rue des Lombards. Les orfévres, les graveurs, les doreurs ne ſont, à ſon avis, que des fainéans qui s'amuſent à des jeux parfaitement inutiles; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du tems ſans en être eſclave; il en profite & n'en connoît pas le prix. Le calme des paſſions, qui rend pour lui ſa ſucceſſion toujours égale, lui tient lieu d'inſtrument pour le meſurer au beſoin *. En lui ſuppoſant une montre, auſſi-bien qu'en le faiſant pleurer, je me donnois un Émile vulgaire, pour être utile & me faire entendre; car quant au véritable, un enfant ſi différent des autres ne ſerviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on

* Le tems perd pour nous ſa meſure, quand nos paſſions veulent regler ſon cours à leur gré. La montre du ſage eſt l'égalité d'humeur & la paix de l'ame; il eſt toujours à ſon heure, & il la connoît toujours.

conſidere les arts ſelon les rapports de néceſſité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes conſidérations ſur celui de la ſociété générale, eſt ſemblable au précédent & ſoumis au même renverſement dans l'eſtime des hommes ; en ſorte que l'emploi des matieres premieres ſe fait dans des métiers ſans honneur, preſque ſans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il eſt vrai que l'induſtrie ſoit plus grande & mérite plus de récompenſe dans les arts minucieux qui donnent la derniere forme à ces matieres, que dans le premier travail qui les convertit à l'uſage des hommes ; mais je dis qu'en chaque choſe l'art dont l'uſage eſt le plus général & le plus indiſpenſable,

eſt inconteſtablement celui qui mérite le plus d'eſtime, & que celui à qui moins d'autres arts ſont néceſſaires la mérite encore par-deſſus les plus ſubordonnés, parce qu'il eſt plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables regles de l'appréciation des arts & de l'induſtrie; tout le reſte eſt arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus reſpectable de tous les arts eſt l'agriculture : je mettrois la forge au ſecond rang, la charpente au troiſieme, & ainſi de ſuite. L'enfant qui n'aura point été ſéduit par les préjugés vulgaires en jugera préciſément ainſi. Que de réflexions importantes notre Émile ne tirera-t-il point là-deſſus de ſon Robinſon? Que penſera-t-il en voyant que les arts ne ſe perfectionnent qu'en ſe ſubdiviſant, en multipliant à l'infini les inſtrumens des uns & des autres? Il ſe dira : tous ces gens-là ſont ſottement

ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur ſervent à quelque choſe, tant ils inventent d'inſtrumens pour s'en paſſer. Pour exercer un ſeul art ils ſont aſſervis à mille autres, il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi nous mettons notre génie dans notre adreſſe ; nous nous faiſons des outils que nous puiſſions porter partout avec nous. Tous ces gens ſi fiers de leurs talens dans Paris ne ſauroient rien dans notre iſle, & ſeroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adreſſe des mains de notre éleve ; mais conſiderez quelle direction nous donnons à ſes curioſités enfantines ; conſiderez le ſens, l'eſprit inventif, la prévoyance ; conſiderez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout

connoître, il voudra ſçavoir la raiſon de tout: d'inſtrument en inſtrument il voudra toujours remonter au premier; il n'admettra rien par ſuppoſition; il refuſeroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoiſſance antérieure qu'il n'auroit pas: s'il voit faire un reſſort, il voudra ſavoir comment l'acier a été tiré de la mine; s'il voit aſſembler les pieces d'un coffre, il voudra ſavoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il ſe ſert il ne manquera pas de ſe dire: ſi je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un ſemblable ou pour m'en paſſer?

Au reſte une erreur difficile à éviter dans les occupations pour leſquelles le maître ſe paſſionne, eſt de ſuppoſer toujours le même goût à l'enfant. Gardez, quand l'amuſement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne

s'ennuye ſans vous l'oſer témoigner. L'enfant doit être tout à la choſe, mais vous devez être tout à l'enfant, l'obſerver, l'épier ſans relâche & ſans qu'il y paroiſſe, preſſentir tous ſes ſentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir ; l'occuper enfin de maniere que non-ſeulement il ſe ſente utile à la choſe, mais qu'il s'y plaiſe à force de bien comprendre à quoi ſert ce qu'il fait.

La ſociété des arts conſiſte en échange d'induſtrie, celle du commerce en échange des choſes, celle des banques en échange de ſignes & d'argent ; toutes ces idées ſe tiennent, & les notions élémentaires ſont déjà priſes ; nous avons jetté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reſte maintenant qu'à généraliſer ces mêmes idées, & les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu

du trafic pris en lui-même, & rendu ſenſible par les détails d'hiſtoire naturelle qui regardent les productions particulieres à chaque pays, par les détails d'arts & de ſciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du tranſport ſelon l'éloignement des lieux, ſelon la ſituation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle ſociété ne peut exiſter ſans échange, nul échange ſans meſure commune, & nulle meſure commune ſans égalité. Ainſi toute ſociété a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, ſoit dans les hommes, ſoit dans les choſes.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend néceſſaire le droit poſitif, c'eſt-à-dire le gouvernement & les loix. Les connoiſſances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées

nées : il ne doit connoître du gouvernement en général que ce qui ſe rapporte au droit de propriété dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choſes, a fait inventer la monnoie ; car la monnoie n'eſt qu'un terme de comparaiſon pour la valeur des choſes de différentes eſpeces, & en ce ſens la monnoie eſt le vrai lien de la ſociété : mais tout peut être monnoie ; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le ſont encore chez pluſieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suède, l'or & l'argent le ſont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à tranſporter, ont été généralement choiſis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la meſure ou le poids à chaque échange : car la marque de la monnoie n'eſt

du trafic pris en lui-même, & rendu ſenſible par les détails d'hiſtoire naturelle qui regardent les productions particulieres à chaque pays, par les détails d'arts & de ſciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du tranſport ſelon l'éloignement des lieux, ſelon la ſituation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle ſociété ne peut exiſter ſans échange, nul échange ſans meſure commune, & nulle meſure commune ſans égalité. Ainſi toute ſociété a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, ſoit dans les hommes, ſoit dans les choſes.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend néceſſaire le droit poſitif, c'eſt-à-dire le gouvernement & les loix. Les connoiſſances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées

s'éleve dans ſon eſprit une ſeule idée qu'il ne puiſſe pas concevoir ? L'art du maître eſt de ne laiſſer jamais appeſantir ſes obſervations ſur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher ſans ceſſe des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la ſociété civile. Il faut ſavoir aſſortir les entretiens dont on l'amuſe au tour d'eſprit qu'on lui a donné. Telle queſtion qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Émile durant ſix mois.

Nous allons dîner dans une maiſon opulente ; nous trouvons les apprêts d'un feſtin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un ſervice élégant & fin. Tout cet appareil de plaiſir & de fête a quelque choſe d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y eſt pas accoutumé. Je preſſens l'effet de tout cela

ſur mon jeune éleve. Tandis que le repas ſe prolonge, tandis que les ſervices ſe ſuccedent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de ſon oreille, & je lui dis : par combien de mains eſtimeriez-vous bien qu'ait paſſé tout ce que vous voyez ſur cette table, avant que d'y arriver ? Quelle foule d'idées j'éveille dans ſon cerveau par ce peu de mots ! A l'inſtant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il réve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiette. Tandis que les Philoſophes égayés par le vin, peut-être par leurs voiſines, radotent & font les enfans, le voilà lui philoſophant tout ſeul dans ſon coin ; il m'interroge, je refuſe de répondre, je le renvoie à un autre tems ; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à ſon aiſe. Quel objet pour ſa curioſité ! quel texte pour

ſon inſtruction ! Avec un jugement ſain que rien n'a pu corrompre, que penſera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du Monde ont été miſes à contribution ; que vingt-millions de mains, peut-être, ont long-tems travaillé ; qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes : & tout cela pour lui préſenter en pompe à midi ce qu'il va dépoſer le ſoir dans ſa garde-robe ?

Épiez avec ſoin les concluſions ſecrettes qu'il tire en ſon cœur de toutes ſes obſervations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le ſuppoſe, il peut être tenté de tourner ſes réflexions dans un autre ſens, & de ſe regarder comme un perſonnage important au monde, en voyant tant de ſoins concourir pour apprêter ſon dîner. Si vous preſſentez ce raiſonnement, vous pouvez aiſément le prévenir avant qu'il le faſſe, ou du moins en effacer

auſſi-tôt l'impreſſion. Ne ſachant encore s'approprier les choſes que par une jouiſſance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou diſconvenance avec lui que par des rapports ſenſibles. La comparaiſon d'un dîner ſimple & ruſtique préparé par l'exercice, aſſaiſonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec ſon feſtin ſi magnifique & ſi compaſſé, ſuffira pour lui faire ſentir que tout l'appareil du feſtin, ne lui ayant donné aucun profit réel, & ſon eſtomac ſortant tout auſſi content de la table du payſan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller véritablement ſien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire. Rappellez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaiſir. Auquel avez-vous remarqué le plus de

joie ? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bû plus gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus long-tems ſans ennui, & ſans avoir beſoin d'être renouvellé par d'autres ſervices ? Cependant voyez la différence : ce pain bis que vous trouvez ſi bon, vient du bled recueilli par ce payſan ; ſon vin noir & groſſier, mais déſaltérant & ſain, eſt du crû de ſa vigne ; le linge vient de ſon chanvre, filé l'hiver par ſa femme, par ſes filles, par ſa ſervante : nulles autres mains que celles de ſa famille n'ont fait les apprêts de ſa table ; le moulin le plus proche & le marché voiſin ſont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes ſur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance ?

qu'y avoit-il-là qui fût fait pour vous ? Si vous euſſiez été le maître de la maiſon, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût reſté plus étranger encore ; car le ſoin d'étaler aux yeux des autres votre jouiſſance eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine, & eux le plaiſir.

Ce diſcours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour Émile dont il paſſe la portée, & à qui l'on ne dicte point ſes réflexions. Parlez-lui donc plus ſimplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin : où dînerons-nous aujourd'hui ? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papier qu'on ſert au deſſert ſur des miroirs ? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne ſavez pas ? ou bien dans ce village à deux

lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent ſi joyeuſement, & nous donnent de ſi bonne crême ? Le choix d'Émile n'eſt pas douteux ; car il n'eſt ni babillard ni vain ; il ne peut ſouffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaiſent point : mais il eſt toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, & les bonnes gens *. Chemin faiſant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs

* Le goût que je ſuppoſe à mon éleve pour la campagne eſt un fruit naturel de ſon éducation. D'ailleurs, n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plaît tant aux femmes, il en eſt moins fêté que d'autres enfans ; par conſéquent il ſe plaît moins avec elles & ſe gâte moins dans leur ſociété dont il n'eſt pas encore en état de ſentir le charme. Je me ſuis gardé de lui apprendre à leur baiſer la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur ſont dus : je me ſuis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raiſon ne fût à ſa portée, & il n'y a point de bonne raiſon pour un enfant de traiter un ſexe autrement que l'autre.

peines, ou qu'ils ne ſongent guère à nos plaiſirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un ſujet, ſeront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'eſprit, on ſaura bien les varier au beſoin, le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occaſions qu'on leur offre de ſe montrer. On n'imaginera pas que, dans l'eſpace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puiſſions donner à l'enfant le plus heureuſement né, une idee de tous les arts & de toutes les ſciences naturelles, ſuffiſante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faiſant ainſi paſſer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer ſon goût, ſon talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte ſon génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour ſeconder la Nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoiſſances bornées, mais juſtes, eſt de les lui montrer par leurs liaiſons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans ſon eſtime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie ; celui qui voit bien une partie, & qui la connoît à fond, peut être un ſavant homme : l'autre eſt un homme judicieux ; & vous vous ſouvenez que ce que nous nous propoſons d'acquérir, eſt moins la ſcience que le jugement.

Quoi qu'il en ſoit, ma méthode eſt indépendante de mes exemples ; elle eſt fondée ſur la meſure des facultés de l'homme à ſes differens âges, & ſur le choix des occupations qui conviennent à ces facultés Je crois qu'on

trouveroit aiſément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux ; mais ſi elle étoit moins appropriée à l'eſpece, à l'âge, au ſexe, je doute qu'elle eût le même ſuccès.

En commençant cette ſeconde période, nous avons profité de la ſurabondance de nos forces ſur nos beſoins, pour nous porter hors de nous : nous nous ſommes élancés dans les cieux : nous avons meſuré la terre ; nous avons recueilli les loix de la Nature ; en un mot, nous avons parcouru l'iſle entiere : maintenant nous revenons à nous ; nous nous rapprochons inſenſiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en poſſeſſion l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer !

Que nous reſte-t-il à faire après avoir obſervé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre uſage tout ce que nous pouvons nous appro-

prier, & de tirer partie de notre curioſité pour l'avantage de notre bien-être. Juſqu'ici nous avons fait proviſion d'inſtrumens de toute eſpece, ſans ſavoir deſquels nous aurions beſoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils ſervir à d'autres; & peut-être, à notre tour, aurons-nous beſoin des leurs. Ainſi nous trouverions tous notre compte à ces échanges; mais pour les faire il faut connoître nos beſoins mutuels, il faut que chacun ſache ce que d'autres ont à ſon uſage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Suppoſons dix hommes, dont chacun a dix ſortes de beſoins. Il faut que chacun, pour ſon néceſſaire, s'applique à dix ſortes de travaux; mais vu la différence de génie & de talent, l'un réuſſira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverſes choſes, feront les mêmes & ſeront mal ſervis. Formons

une ſociété de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui ſeul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux; chacun profitera des talens des autres comme ſi lui ſeul les avoit tous; chacun perfectionnera le ſien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du ſurabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos inſtitutions. Il n'eſt pas de mon ſujet d'en examiner ici les conſéquences; c'eſt ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit ſe regarder comme un être iſolé, ne tenant du tout à rien & ſe ſuffiſant à lui-même, ne pourroit être que miſérable. Il lui ſeroit même impoſſible de ſubſiſter; car trouvant la Terre entiere couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que ſon

corps, d'où tireroit-il ſon néceſſaire ? En ſortant de l'état de Nature, nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce ſeroit réellement en ſortir, que d'y vouloir reſter dans l'impoſſibilité d'y vivre : car la premiere loi de la Nature eſt le ſoin de ſe conſerver,

Ainſi ſe forment peu-à-peu, dans l'eſprit d'un enfant, les idées des relations ſociales, même avant qu'il puiſſe être réellement membre actif de la ſociété. Émile voit que pour avoir des inſtrumens à ſon uſage, il lui en faut encore à l'uſage des autres, par leſquels il puiſſe obtenir en échange les choſes qui lui ſont néceſſaires, & qui ſont en leur pouvoir. Je l'amene aiſément à ſentir le beſoin de ces échanges, & à ſe mettre en état d'en profiter.

Monſeigneur, il faut que je vive, diſoit un malheureux auteur ſatyrique au Miniſtre, qui lui reprochoit l'infamie

famie de ce métier. *Je n'en vois pas la néceſſité*, lui répartit froidement l'homme en place. Cette réponſe, excellente pour un Miniſtre, eût été barbare & fauſſe en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroit ſans réplique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puiſque de toutes les averſions que nous donne la Nature, la plus forte eſt celle de mourir, il s'enſuit que tout eſt permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen poſſible pour vivre. Les principes ſur leſquels l'homme vertueux apprend à mépriſer la vie & à l'immoler à ſon devoir, ſont bien loin de cette ſimplicité primitive. Heureux les peuples chez leſquels on peut être bon ſans effort & juſte ſans vertu! S'il eſt quelque miſérable État au monde, où cha-

cun ne puiſſe pas vivre ſans mal faire, & où les citoyens ſoient fripons par néceſſité, ſi ce n'eſt pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'eſt celui qui le force à le devenir.

Si-tôt qu'Émile ſaura ce que c'eſt que la vie, mon premier ſoin ſera de lui apprendre à la conſerver. Juſqu'ici je n'ai point diſtingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les diſtinguerai gueres plus dans la ſuite, parce que l'homme eſt le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'eſtomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de ſon eſclave; qu'un Grand n'eſt pas plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin les beſoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce

qui n'eſt point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former excluſivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre ; & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte, dans ſa miſere, les préjugés de ſa naiſſance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, ſe ſouvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, ſe ſent devenu le dernier des hommes ? L'un a pour toute reſſource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot : *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la ſociété, ſans ſonger que cet ordre eſt ſujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous eſt impoſſible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le Monarque

devient Sujet : les coups du ſort ſont-ils ſi rares que vous puiſſiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de l'état de criſe & du ſiecle des révolutions *. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire. Il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la baſſeſſe, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne ſait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce

* Je tiens pour impoſſible, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-tems à durer; toutes ont brillé, & tout État qui brille eſt ſur ſon déclin. J'ai de mon opinion des raiſons plus particulieres que cette maxime : mais il n'eſt pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

qui eſt étranger à lui ? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône ; moi je le mépriſe, je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout s'il n'eſt Roi : mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul ; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul ; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir s'il ne regne pas ; que l'héritier & le fils d'un Roi des

Rois *, jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſere, errant de Cour en Cour, cherchant partout des ſecours, & trouvant partout des affronts, faute de ſavoir faire autre choſe qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

L'homme & le Citoyen, quel qu'il ſoit, n'a d'autre bien à mettre dans la ſociété que ſui-même, tous ſes autres biens y ſont malgré lui; & quand un homme eſt riche, ou il ne jouït pas de ſa richeſſe, ou le Public en jouït auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive; & dans le ſecond, il ne leur donne rien. Ainſi la dette ſociale lui reſte toute entiere, tant qu'il ne paye que de ſon bien. Mais mon pere, en le gagnant, a ſervi la ſociété.... Soit; il a payé ſa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que ſi vous fuſſiez né ſans bien; puiſque vous êtes né favoriſé. Il n'eſt

* Vonone, fils de Phraate, Roi des Parthes.

point juſte que ce qu'un homme a fait pour la ſociété, en décharge un autre de ce qu'il lui doit : car chacun ſe devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut tranſmettre à ſon fils le droit d'être inutile à ſes ſemblables ; or c'eſt pourtant ce qu'il fait, ſelon vous, en lui tranſmettant ſes richeſſes, qui ſont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire, ne differe guere, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des paſſans. Hors de la ſociété, l'homme iſolé ne devant rien à perſonne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la ſociété, où il vit néceſſairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de ſon entretien ; cela eſt ſans exception. Travailler eſt donc un devoir indiſpenſable à l'homme ſocial. Riche ou

pauvre, puiſſant ou foible, tout citoyen oiſif eſt un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la ſubſiſtance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de Nature eſt le travail des mains: de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes eſt celle de l'artiſan. L'artiſan ne dépend que de ſon travail; il eſt auſſi libre que le laboureur eſt eſclave: car celui-ci tient à ſon champ, dont la récolte eſt à la diſcrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voiſin puiſſant, un procès lui peut enlever ce champ; par ce champ on peut le vexer en mille manieres: mais partout où l'on veut vexer l'artiſan, ſon bagage eſt bientôt fait; il emporte ſes bras & s'en va. Toutefois l'agriculture eſt le premier métier de l'homme; c'eſt le plus honnête, le plus utile, & par conſéquent le plus noble qu'il puiſſe exercer. Je

ne dis pas à Émile : apprends l'agriculture ; il la ſait. Tous les travaux ruſtiques lui ſont familiers ; c'eſt par eux qu'il a commencé ; c'eſt à eux qu'il revient ſans ceſſe. Je lui dis donc : cultive l'héritage de tes peres ; mais ſi tu perds cet héritage, ou ſi tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artiſan ! Monſieur, y penſez-vous ? J'y penſe mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien ; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puiſſe perdre, un rang qui l'honore dans tous les tems, & quoi que vous en puiſſiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'eſprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier

pour ſavoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le mépriſent. Vous ne ſerez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh! tant-pis, tant-pis pour vous. Mais n'importe, ne travaillez point par néceſſité, travaillez par gloire. Abbaiſſez-vous à l'état d'artiſan pour être au-deſſus du vôtre. Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour regner par l'opinion, commencez par regner ſur elle.

Souvenez-vous que ce n'eſt point un talent que je vous demande; c'eſt un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mene point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en paſſer. Dans des maiſons fort au-deſſus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pouſſer la prévoyance juſqu'à joindre au ſoin d'inſtruire leurs enfans celui de

les pourvoir de connoiſſances, dont, à tout évenement, ils puſſent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croïent beaucoup faire : ils ne font rien ; parce que les reſſources qu'ils penſent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-deſſus de laquelle ils les veulent mettre. En ſorte qu'avec tous ces beaux talens, ſi celui qui les a, ne ſe trouve dans des circonſtances favorables pour en faire uſage, il périra de miſere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il eſt queſtion de manége & d'intrigues, autant vaut les employer à ſe maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du ſein de la miſere, de quoi remonter à ſon premier état. Si vous cultivez des arts dont le ſuccès tient à la réputation de l'artiſte ; ſi vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous ſervira tout cela, quand, juſtement

dégoûté du monde, vous dédaignerez les moyens, ſans leſquels on n'y peut réuſſir ? Vous avez étudié la Politique & les intérêts des Princes : voilà qui va fort bien ; mais que ferez-vous de ces connoiſſances, ſi vous ne ſavez parvenir aux miniſtres, aux femmes de la Cour, aux chefs des bureaux ; ſi vous n'avez le ſecret de leur plaire ; ſi tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient ? Vous êtes architecte ou peintre : ſoit ; mais il faut faire connoître votre talent. Penſez-vous aller de but en blanc expoſer un ouvrage au ſallon ? Oh ! qu'il n'en va pas ainſi ! Il faut être de l'Académie ; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obſcure. Quittez-moi la regle & le pinceau ; prenez un fiacre, & courez de porte en porte ; c'eſt ainſi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez ſavoir que toutes ces illuſtres portes ont des Suiſ-

ſes ou des portiers qui n'entendent que par geſte, & dont les oreilles ſont dans leurs mains. Voulez-vous enſeigner ce que vous avez appris, & devenir maître de Géographie, ou de Mathématique, ou de Langues, ou de Muſique, ou de Deſſein ? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conſéquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que ſi vous ne ſavez de métier que le vôtre, jamais vous ne ſerez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes reſſources ſont peu ſolides, & combien d'autres reſſources vous ſont néceſſaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abbaiſſement ? Les revers, ſans vous inſtruire, vous aviliſſent ; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-deſſus des préjugés, arbitres de votre

ſort ? Comment mépriſerez-vous la baſſeſſe & les vices dont vous avez beſoin pour ſubſiſter ? Vous ne dépendiez que des richeſſes, & maintenant vous dépendez des riches ; vous n'avez fait qu'empirer votre eſclavage, & le ſurcharger de votre miſere. Vous voilà pauvre ſans être libre ; c'eſt le pire état où l'homme puiſſe tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoiſſances qui ſont faites pour nourrir l'ame & non le corps, ſi vous recourez, au beſoin, à vos mains & à l'uſage que vous en ſavez faire, toutes les difficultés diſparoiſſent, tous les manéges deviennent inutiles ; la reſſource eſt toujours prête au moment d'en uſer ; la probité, l'honneur ne ſont plus un obſtacle à la vie ; vous n'avez plus beſoin d'être lâche & menteur devant les grands, ſouple & rampant devant les fripons, vil complaiſant de tout le monde, emprunteur

ou voleur, ce qui eſt à peu près la même choſe quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à perſonne, point de ſot à flatter, point de Suiſſe à fléchir, point de courtiſanne à payer, &, qui pis eſt, à encenſer. Que des coquins mènent les grandes affaires, peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obſcure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la premiere boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai beſoin d'ouvrage... compagnon, mettez-vous-là, travaillez. Avant que l'heure du dîner ſoit venue, vous avez gagné votre dîner : ſi vous êtes diligent & ſobre, avant que huit jours ſe paſſent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, ſain, vrai, laborieux, juſte : ce n'eſt pas perdre ſon tems que d'en gagner ainſi.

Je veux abſolument qu'Émile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que ſignifie ce mot ? Tout métier utile au Public n'eſt-il pas honnête ? Je ne veux point qu'il ſoit brodeur, ni doreur, ni verniſſeur, comme le gentilhomme de Locke ; je ne veux qu'il ſoit ni muſicien, ni comédien, ni faiſeur de livres. A ces profeſſions près, & celles qui leur reſſemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il ſoit cordonnier que poëte : j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les eſpions, les bourreaux ſont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le ſoient point : mais paſſons, j'avois tort ; il ne ſuffit pas de choiſir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités

lités d'ame odieuſes, & incompatibles avec l'humanité. Ainſi revenant au premier mot, prenons un métier honnête; mais ſouvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté ſans l'utilité.

Un célèbre Auteur de ce ſiècle, dont les livres ſont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les prêtres de ſa communion, de n'avoir point de femme en propre; mais ſe trouvant plus ſcrupuleux que les autres ſur l'adultere, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies ſervantes, avec leſquelles il réparoit de ſon mieux l'outrage qu'il avoit fait à ſon eſpece, par ce témeraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit, en ce genre, il peuploit la claſſe des artiſans. Si-tôt que ces enfans étoient en âge, il leur faiſoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que

les profeſſions oiſeuſes, futiles ou ſujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'eſt jamais néceſſaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la Nature ne ſe rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'eſprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Émile ; ou plutôt ce n'eſt pas à nous de faire ce choix, c'eſt à lui ; car les maximes dont il eſt imbu, conſervant en lui le mépris naturel des choſes inutiles, jamais il ne voudra conſumer ſon tems en travaux de nulle valeur, & il ne connoît de valeur aux choſes, que celle de leur utilité réelle ; il lui faut un métier qui pût ſervir à Robinſon dans ſon iſle.

En faiſant paſſer en revue devant un enfant les productions de la Nature & de l'art ; en irritant ſa curioſité, en le ſuivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ſes goûts, ſes inclina-

tions, ſes penchans, & de voir briller la premiere étincelle de ſon génie, s'il en a quelqu'un qui ſoit bien décidé. Mais une erreur commune & dont il faut vous préſerver, c'eſt d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occaſion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'eſprit imitatif commun à l'homme & au ſinge, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, ſans trop ſavoir à quoi cela eſt bon. Le monde eſt plein d'artiſans, & ſur-tout d'artiſtes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a pouſſés dès leur bas âge, ſoit déterminé par d'autres convenances, ſoit trompé par un zèle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer auſſitôt. Tel entend un tambour & ſe croit Général; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun

eſt tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit eſtimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & deſſiner ſon maître, ſe mit dans la tête d'être peintre & deſſinateur. Dès l'inſtant qu'il eut formé cette réſolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de ſa vie. Sans leçons & ſans regles il ſe mit à deſſiner tout ce qui lui tomboit ſous la main. Il paſſa trois ans entiers collé ſur ſes barbouillages, ſans que jamais rien pût l'en arracher que ſon ſervice; & ſans jamais ſe rebuter du peu de progrès que de médiocres diſpoſitions lui laiſſoient faire. Je l'ai vu durant ſix mois d'un été très-ardent, dans une petite antichambre au midi, où l'on ſuffoquoit au paſſage, aſſis, ou plutôt cloué tout le jour ſur ſa chaiſe, devant un globe, deſſiner ce globe, le redeſſiner, commencer & recommencer

ſans ceſſe avec une invincible obſtination, juſqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-boſſe aſſez bien pour être content de ſon travail. Enfin, favoriſé de ſon maître & guidé par un artiſte, il eſt parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de ſon pinceau. Juſqu'à certain terme la perſéverance ſupplée au talent ; il a atteint ce terme, & ne le paſſera jamais. La conſtance & l'émulation de cet honnête garçon ſont louables. Il ſe fera toujours eſtimer par ſon aſſiduité, par ſa fidélité, par ſes mœurs ; mais il ne peindra jamais que des deſſus de porte. Qui eſt-ce qui n'eût pas été trompé par ſon zèle, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent ? Il y a bien de la différence entre ſe plaire à un travail, & y être propre. Il faut des obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes deſirs que ſes

TAYLOR INST. OXFORD

diſpoſitions, & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfans. Cet art ſeroit très-important à connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puiſqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'eſt rien pour Émile ; & ſon apprentiſſage eſt déjà plus d'à-moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé juſqu'à préſent. Que voulez-vous qu'il faſſe ? Il eſt prêt à tout : il ſait déjà manier la bêche & la houe ; il ſait ſe ſervir du tour, du marteau, du rabot, de la lime ; les outils de tous les métiers lui ſont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un uſage aſſez prompt, aſſez facile pour égaler

en diligence les bons ouvriers qui s'en ſervent, & il a ſur ce point un grand avantage par-deſſus tous, c'eſt d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, ſans peine, toutes ſortes d'attitudes, & prolonger, ſans effort, toutes ſortes de mouvemens. De plus, il a les organes juſtes & bien exercés; toute la méchanique des arts lui eſt déjà connue. Pour ſavoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude; & l'habitude ne ſe gagne qu'avec le tems. Auquel des métiers, dont le choix nous reſte à faire, donnera-t-il donc aſſez de tems pour s'y rendre diligent? Ce n'eſt plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à ſon ſexe, & au jeune homme un métier qui convienne à ſon âge. Toute profeſſion ſédentaire & caſaniere, qui efféminе & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient.

Jamais jeune garçon n'aſpira de lui-même à être tailleur ; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le ſexe pour lequel il n'eſt pas fait *. L'aiguille & l'épée ne ſauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture, & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes, & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En ſuppoſant les eunuques néceſſaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne ſe contentent-ils de ceux qu'a fait la Nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur ? ils en auroient de reſte pour le beſoin. Tout homme foible, délicat, craintif, eſt condamné par elle à la vie ſédentaire ; il eſt fait pour vivre avec les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quel-

* Il n'y avoit point de tailleurs parmi les Anciens: les habits des hommes ſe faiſoient dans la maiſon par les femmes.

qu'un des métiers qui leur ſont propres, à la bonne heure ; & s'il faut abſolument de vrais eunuques, qu'on réduiſe à cet état les hommes qui deshonorent leur ſexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature : corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon éleve les métiers mal-ſains, mais non pas les métiers pénibles, ni méme les métiers périlleux. Ils exercent à la fois la force & le courage ; ils ſont propres aux hommes ſeuls, les femmes n'y prétendent point ; comment n'ont-ils pas honte d'empiéter ſur ceux qu'elles font ?

Luctantur paucæ, comedunt colliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathiſque peracta refertis
*Vellera . . . . . **

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques ; & l'on ne peut

* Juven. Sat. II.

rien imaginer de plus triſte que le coup-d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui ſont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rezeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de groſſes mains, faites pour ſouffler la forge & frapper ſur l'enclume. Je me diſois ; dans ce pays les femmes devroient, par repréſailles, lever des boutiques de fourbiſſeurs & d'armuriers. Eh ! que chacun faſſe & vende les armes de ſon ſexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la ſcie, à équarrir une poutre, à monter ſur un comble, à poſer le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits ; puis crie à ta ſœur de venir

t'aider à ton ouvrage, comme elle te disoit de travailler à son point-croisé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le sens; mais je me laisse quelquefois entraîner à la force des conséquences. Si quelque homme que ce soit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, si-tôt qu'on se rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'est pas nécessaire d'exercer toutes les professions utiles pour les honorer toutes; il suffit de n'en estimer aucune au-dessous de soi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne consulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les professions de même rang? Les travaux des métaux sont

utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raiſon particuliere ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ſerrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans ſa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers ſe faſſent; mais qui peut choiſir, doit avoir égard à la propreté; car il n'y a point-là d'opinion: ſur ce point les ſens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces ſtupides profeſſions, dont les ouvriers, ſans induſtrie & preſque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tiſſerands, les faiſeurs de bas, les ſcieurs de pierre; à quoi ſert d'employer à ces métiers des hommes de ſens? c'eſt une machine qui en mene une autre.

Tout bien conſideré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de

mon éleve, eſt celui de menuiſier. Il eſt propre, il eſt utile, il peut s'exercer dans la maiſon ; il tient ſuffiſamment le corps en haleine ; il exige, dans l'ouvrier de l'adreſſe & de l'induſtrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne ſont pas exclus.

Que ſi par hazard le génie de votre éleve étoit décidément tourné vers les ſciences ſpéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ſes inclinations ; qu'il apprît, par exemple, à faire des inſtrumens de Mathématiques, des lunettes, des téleſcopes, &c.

Quand Émile apprendra ſon métier, je veux l'apprendre avec lui ; car je ſuis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons enſemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentiſſage, & nous ne prétendrons point être traités

en Meſſieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le ſont pas pour rire : pourquoi ne le ferions-nous pas tout de bon ? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & Tambour dans ſes propres troupes : penſez-vous que ce Prince ne vous valût pas par la naiſſance ou par le mérite ? Vous comprenez que ce n'eſt point à Émile que je dis cela ; c'eſt à vous, qui que vous puiſſiez être.

Malheureuſement nous ne pouvons paſſer tout notre tems à l'établi. Nous ne ſommes pas ſeulement apprentifs ouvriers, nous ſommes apprentifs hommes ; & l'apprentiſſage de ce dernier métier eſt plus pénible & plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc ? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danſer ? Non, nous ne ſerions pas des apprentifs, mais des diſciples ; & notre ambition n'eſt pas tant d'apprendre la menuiſerie,

que de nous élever à l'état de menuiſier. Je ſuis donc d'avis que nous allions toutes les ſemaines une ou deux fois, au moins, paſſer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à ſon heure, que nous ſoyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à ſa table, que nous travaillions ſous ſes ordres; & qu'après avoir eu l'honneur de ſouper avec ſa famille, nous retournions, ſi nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend pluſieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, ſans négliger l'autre apprentiſſage.

Soyons ſimples en faiſant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos ſoins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'eſt s'y ſoumettre. On dit que, par un ancien uſage de la Maiſon Ottomane, le Grand Seigneur eſt obligé de travail-

ler de ſes mains, & chacun ſait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chef-d'œuvres. Il diſtribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvres aux Grands de la Porte; & l'ouvrage eſt payé ſelon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'eſt pas cette prétendue vexation; car, au contraire, elle eſt un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince eſt d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'eſt un ſoulagement néceſſaire au deſpotiſme, & ſans lequel cet horrible Gouvernement ne ſauroit ſubſiſter.

Le vrai mal d'un pareil uſage, eſt l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de ſon mérite. Comme le Roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche; mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pouſſer. Pour en conſerver de courtes à notre Émile, préſervons

ſervons ſes mains de ce riche talent ; que ce qu'il fait ne tire pas ſon prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne ſouffrons jamais qu'on juge du ſien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que ſon travail ſoit priſé par le travail même, & non parce qu'il eſt de lui. Dites de ce qui eſt bien fait, *voilà qui eſt bien fait ;* mais n'ajoutez point, *qui eſt-ce qui a fait cela ?* S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *c'eſt moi qui l'ai fait ;* ajoutez froidement ; *vous ou un autre, il n'importe ; c'eſt toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préſerve-toi ſur-tout des menſonges qu'on te prépare. Si ton fils ſait beaucoup de choſes, défie-toi de tout ce qu'il ſait : s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il eſt perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artiſtes, il aura tous leurs talens ; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche ſait tout ;

il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale eſt pleine d'amateurs & ſurtout d'amatrices, qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ſes couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage ; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe ; on devient artiſte & juge des artiſtes comme on devient Docteur en droit & Magiſtrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il eſt beau de ſavoir un métier, vos enfans le ſauroient bientôt ſans l'apprendre : ils paſſeroient maîtres comme les Conſeillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Émile ; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne diſe pas qu'il ſait ; mais qu'il apprenne en ſilence. Qu'il faſſe toujours ſon chef-d'œuvre, & que jamais il ne

paſſe maître ; qu'il ne ſe montre pas ouvrier par ſon titre, mais par ſon travail.

Si juſqu'ici je me ſuis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne inſenſiblement à mon éleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la pareſſe qui réſulteroit de ſon indifférence pour les jugemens des hommes, & du calme de ſes paſſions. Il faut qu'il travaille en payſan, & qu'il penſe en philoſophe, pour n'être pas auſſi fainéant qu'un ſauvage. Le grand ſecret de l'éducation eſt de faire que les exercices du corps & ceux de l'eſprit ſervent toujours de délaſſement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper ſur les inſtructions qui demandent un eſprit plus mûr. Émile ne ſera pas longtems ouvrier, ſans reſſentir par lui-

même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui ſont à ſa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi ſeul, en ſe voyant ſi près de l'état des pauvres, il voudra ſavoir pourquoi j'en ſuis ſi loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des queſtions ſcabreuſes. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit auſſi ſon travail à la ſociété, puiſqu'il eſt homme. Mais vous, que faites-vous donc pour elle?* Que diroit à cela un beau gouverneur? Je l'ignore. Il ſeroit peut-être aſſez ſot pour parler à l'enfant des ſoins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Émile, une excellente queſtion. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-même une réponſe dont vous ſoyez content. En attendant j'aurai ſoin de rendre à vous & aux*

pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par ſemaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tout.

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à ceſſer de l'être, rentré dans ſon individu. Le voilà ſentant plus que jamais la néceſſité qui l'attache aux choſes. Après avoir commencé par exercer ſon corps & ſes ſens, nous avons exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin nous avons réuni l'uſage de ſes membres à celui de ſes facultés. Nous avons fait un être agiſſant & penſant ; il ne nous reſte plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & ſenſible ; c'eſt-à-dire de perfectionner la raiſon par le ſentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choſes, jettons les yeux ſur celui d'où nous ſortons, & voyons le plus exactement qu'il eſt poſſible juſqu'où nous ſommes parvenus.

Notre éleve n'avoit d'abord que des ſenſations, maintenant il a des idées; il ne faiſoit que ſentir, maintenant il juge. Car de la comparaiſon de pluſieurs ſenſations ſucceſſives ou ſimultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une ſorte de ſenſation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide; celui qui ſe contente des rapports apparens, eſt un eſprit ſuperficiel: celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux: celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, eſt un fou; celui qui ne compare point, eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt

ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit, &c.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans les simples sensations aussi bien que dans les sensations complexes que j'appelle idées simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif, il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou idée, le jugement est actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle est grande. Jamais la Nature ne nous trompe; c'est toujours nous qui nous trompons.

Je vois servir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuillier à sa bouche, sans savoir ce que c'est, & saisi du froid, s'écrie: *Ah! cela me brûle!* Il éprouve une sensation très-vive; il n'en connoît point

de plus vive que la chaleur du feu, & il croit ſentir celle-là. Cependant il s'abuſe ; le ſaiſiſſement du froid le bleſſe, mais il ne le brûle pas, & ces deux ſenſations ne ſont pas ſemblables, puiſque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'eſt donc pas la ſenſation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en eſt de même de celui qui voit, pour la premiere fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiède une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croiſés une petite boule, &c. s'il ſe contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il ſent, ſon jugement étant purement paſſif, il eſt impoſſible qu'il le trompe ; mais quand il juge de la choſe par l'apparence, il eſt

actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'apperçoit pas; alors il se trompe ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre éleve des nuages passant entre la lune & lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire, & que les nuages sont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préférablement aux grands, & que les nuages lui semblent plus grands que la lune, dont il ne peut estimer l'éloignement. Lorsque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne se sentant point en mouvement il regarde le bateau, la mer ou la riviere, & tout son horizon, com-

me un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui ſemble qu'une partie.

La premiere fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton briſé, la ſenſation eſt vraie; & elle ne laiſſeroit pas de l'être, quand même nous ne ſaurions point la raiſon de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit: un bâton briſé; & il dit vrai: car il eſt très-ſûr qu'il a la ſenſation d'un bâton briſé. Mais quand trompé par ſon jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton briſé, il affirmé encore que ce qu'il voit eſt en effet un bâton briſé, alors il dit faux: pourquoi cela? Parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inſpection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne ſent pas, ſavoir que le jugement qu'il reçoit par un ſens ſeroit confirmé par un autre.

Puiſque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il eſt clair que ſi nous n'avions jamais beſoin de juger, nous n'aurions nul beſoin d'apprendre; nous ne ſerions jamais dans le cas de nous tromper; nous ſerions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre ſavoir. Qui eſt-ce qui nie que les ſavans ne ſachent mille choſes vraies que les ignorans ne ſauront jamais? Les ſavans ſont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire; ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faiſant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il eſt de la derniere évidence que les compagnies ſavantes de l'Europe ne ſont que des écoles publiques de menſonges; & très-ſûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puiſque plus les hommes ſavent, plus ils ſe trompent ; le ſeul moyen d'éviter l'erreur eſt l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuſerez jamais. C'eſt la leçon de la Nature auſſi-bien que de la raiſon. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre & très-ſenſibles que les choſes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reſte. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe ?* eſt le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au ſage.

Mais malheureuſement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous ſommes dépendans de tout ; & notre curioſité s'étend néceſſairement avec nos beſoins. Voilà pourquoi j'en donne une très-grande au Philoſophe & n'en donne point au Sauva-

ge. Celui-ci n'a beſoin de perſonne ; l'autre a beſoin de tout le monde, & ſur-tout d'admirateurs.

On me dira que je ſors de la Nature; je n'en crois rien. Elle choiſit ſes inſtrumens & les regle, non ſur l'opinion, mais ſur le beſoin. Or les beſoins changent ſelon la ſituation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de Nature, & l'homme naturel vivant dans l'état de ſociété. Émile n'eſt pas un ſauvage à reléguer dans les déſerts ; c'eſt un ſauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il ſache y trouver ſon néceſſaire, tirer parti de leurs habitans ; & vivre, ſinon comme eux, du moins avec eux.

Puiſqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à juger.

La meilleure maniere d'apprendre

mens ſur les apparences ſont ſujets à l'illuſion, ne fût-ce que dans la perſpective.

D'ailleurs, comme il ſait par expérience que mes queſtions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand ſoin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponſe qu'il n'en ſoit content lui-même; & il eſt difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de ſavoir la vérité des choſes, mais ſeulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous ſerions bien plus confus de nous payer d'une raiſon qui n'eſt pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne ſais*, eſt un mot qui nous va ſi bien à tous deux, & que nous répétons ſi ſouvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais ſoit

que

que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne ſais*, ma réplique eſt la même ; voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau, eſt fixé dans une ſituation perpendiculaire. Pour ſavoir s'il eſt briſé, comme il le paroît, que de choſes n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main ?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la briſure tourne comme nous. C'eſt donc notre œil ſeul qui la change, & les regards ne remuent pas le corps.

2°. Nous regardons bien à plomb ſur le bout du bâton qui eſt hors de l'eau, alors le bâton n'eſt plus courbe, le bout voiſin de notre œil nous cache exactement l'autre bout. Notre œil a-t-il redreſſé le bâton ?

3°. Nous agitons la ſurface de l'eau,

nous voyons le bâton ſe plier en pluſieurs pièces, ſe mouvoir en zigzag, & ſuivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau ſuffit-il pour briſer, amollir & fondre ainſi le bâton ?

4°. Nous faiſons écouler l'eau, & nous voyons le bâton ſe redreſſer peu-à-peu, à meſure que l'eau baiſſe. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction ? Il n'eſt donc pas vrai que la vue nous trompe, puiſque nous n'avons beſoin que d'elle ſeule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Suppoſons l'enfant aſſez ſtupide pour ne pas ſentir le réſultat de ces expériences ; c'eſt alors qu'il faut appeller le toucher au ſecours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laiſſez-le dans ſa ſituation ; & que l'enfant y paſſe la main d'un bout à l'autre,

il ne ſentira point d'angle : le bâton n'eſt donc pas briſé.

Vous me direz qu'il n'y a pas ſeulement ici des jugemens ; mais des raiſonnemens en forme. Il eſt vrai ; mais ne voyez-vous pas que, ſi-tôt que l'eſprit eſt parvenu juſqu'aux idées, tout jugement eſt un raiſonnement. La conſcience de toute ſenſation eſt une propoſition, un jugement. Donc ſi-tôt que l'on compare une ſenſation à une autre, on raiſonne. L'art de juger & l'art de raiſonner, ſont exactement le même.

Émile ne ſaura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point diſſéqué d'inſectes ; il n'aura point compté les taches du ſoleil ; il ne ſaura ce que c'eſt qu'un microſcope & un téleſcope. Vos doctes éleves ſe moqueront de ſon ignorance. Ils n'auront pas tort ; car avant de ſe ſervir de ces

inſtrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas ſi-tôt.

Voilà l'eſprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croiſés, & qu'il croye ſentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder qu'auparavant il ne ſoit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclairciſſemens ſuffiront, je penſe, pour marquer nettement le progrès qu'a fait juſqu'ici l'eſprit de mon éleve, & la route par laquelle il a ſuivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité de choſes que j'ai fait paſſer devant lui. Vous craignez que je n'accable ſon eſprit ſous ces multitudes de connoiſſances. C'eſt tout le contraire; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les ſavoir. Je lui montre la route de la ſcience aiſée, à la vérité; mais

longue, immenſe, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoiſſe l'entrée; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il uſe de ſa raiſon & non de celle d'autrui; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit réſulter une vigueur d'eſprit, ſemblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage, eſt qu'on n'avance qu'à proportion de ſes forces. L'eſprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choſes avant de les dépoſer dans la mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt à lui. Au lieu qu'en ſurchargeant la mémoire à ſon inſçu, on s'expoſe à n'en jamais rien tirer qui lui ſoit propre.

Émile a peu de connoiſſances, mais celles qu'il a ſont véritablement ſiennes; il ne ſait rien à demi. Dans le petit nombre des choſes qu'il ſait, & qu'il ſait bien, la plus importante eſt, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut ſavoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes ſavent & qu'il ne ſaura de ſa vie, & une infinité d'autres qu'aucun homme ne ſaura jamais. Il a un eſprit univerſel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir; un eſprit ouvert, intelligent, prêt à tout, & , comme dit Montagne, ſi non inſtruit, du moins inſtruiſable. Il me ſuffit qu'il ſache trouver l'*à quoi bon*, ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, ſur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'eſt point de lui donner la ſcience, mais de lui apprendre à l'acquérir au beſoin, de la lui faire eſtimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire

aimer la vérité par-deſſus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'eſt point forcé de rétrograder.

Émile n'a que ces connoiſſances naturelles & purement phyſiques. Il ne ſait pas même le nom de l'Hiſtoire, ni ce que c'eſt que Métaphyſique & Morale. Il connoit les rapports eſſentiels de l'homme aux choſes, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il ſait peu généraliſer d'idées, peu faire d'abſtractions. Il voit des qualités communes à certains corps ſans raiſonner ſur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abſtraite à l'aide des figures de la géométrie, il connoît la quantité abſtraite à l'aide des ſignes de l'algèbre. Ces figures & ces ſignes ſont les ſupports de ces abſtractions, ſur leſquels ſes ſens ſe repoſent. Il ne cherche point à connoître les choſes par leur nature, mais ſeu-

lement par les relations qui l'intéreſſent. Il n'eſtime ce qui lui eſt étranger que par rapport à lui ; mais cette eſtimation eſt exacte & ſûre. La fantaiſie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui eſt plus utile, & ne ſe départant jamais de cette maniere d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Émile eſt laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui groſſit jamais les dangers : il eſt ſenſible à peu de maux, & il ſait ſouffrir avec conſtance, parce qu'il n'a point appris à diſputer contre la deſtinée. A l'égard de la mort, il ne ſait pas encore bien ce que c'eſt ; mais accoutumé à ſubir ſans réſiſtance la loi de la néceſſité, quand il faudra mourir, il mourra ſans gémir & ſans ſe débattre ; c'eſt tout ce que la Nature permet dans ce moment abhorré de

tous. Vivre libre & peu tenir aux choſes humaines, eſt le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Émile a, de la vertu, tout ce qui ſe rapporte à lui-même. Pour avoir auſſi les vertus ſociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumieres que ſon eſprit eſt tout prêt à recevoir.

Il ſe conſidere ſans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne penſent point à lui. Il n'exige rien de perſonne, & ne croit rien devoir à perſonne. Il eſt ſeul dans la ſociété humaine, il ne compte que ſur lui ſeul. Il a droit auſſi plus qu'un autre de compter ſur lui-même; car il eſt tout ce qu'on peut être à ſon âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous ſont inévitables; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut ſe garantir. Il a le corps ſain, les mem-

bres agiles, l'eſprit juſte & ſans préjugés, le cœur libre & ſans paſſions. L'amour-propre, la premiere & la plus naturelle de toutes, y eſt encore à peine exalté. Sans troubler le repos de perſonne, il a vécu content, heureux & libre autant que la Nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainſi parvenu à ſa quinzième année ait perdu les précédentes?

Fin du Livre troiſième.

LIVRE IV.

QUE nous paſſons rapidement ſur cette terre ! le premier quart de la vie eſt écoulé, avant qu'on en connoiſſe l'uſage ; le dernier quart s'écoule encore, après qu'on a ceſſé d'en jouir. D'abord nous ne ſavons point vivre : bientôt nous ne le pouvons plus ; &, dans l'intervalle qui ſépare ces deux extrémités inutiles, les trois quarts du tems qui nous reſte ſont conſumés par le ſommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute eſpece. La vie eſt courte, moins par le peu de tems qu'elle dure, que parce que, de ce peu de tems, nous n'en avons preſque point pour la goûter. L'inſtant de la mort a beau être éloigné de celui de la naiſſance, la vie eſt toujours trop courte, quand cet eſpace eſt mal rempli.

Nous naiſſons, pour ainſi dire, en deux fois : l'une pour exiſter, & l'autre pour vivre ; l'une pour l'eſpece, & l'autre pour le ſexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, ſans doute ; mais l'analogie extérieure eſt pour eux. Juſqu'à l'âge nubile, les enfans des deux ſexes n'ont rien d'apparent qui les diſtingue : même viſage, même figure, même teint, même voix, tout eſt égal ; les filles ſont des enfans, les garçons ſont des enfans ; le même nom ſuffit à des êtres ſi ſemblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du ſexe gardent cette conformité toute leur vie ; ils ſont toujours de grands enfans : & les femmes ne perdant point cette même conformité, ſemblent, à bien des égards, ne jamais être autre choſe.

Mais l'homme en général n'eſt pas fait pour reſter toujours dans l'enfance.

Il en ſort au tems preſcrit par la Nature, & ce moment de criſe bien qu'aſſez court, a de longues influnces.

Comme le mugiſſement de la mer précede de loin la tempête, cette orageuſe révolution s'annonce par le murmure des paſſions naiſſantes : une fermentation ſourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'eſprit, rendent l'enfant preſque indiſciplinable. Il devient ſourd à la voix qui le rendoit docile : c'eſt un lion dans la fièvre ; il méconnoît ſon guide, il ne veut plus être gouverné.

Aux ſignes moraux d'une humeur qui s'altere, ſe joignent des changemens ſenſibles dans la figure. Sa phyſionomie ſe développe & s'emreint d'un caractere : le coton rare & doux qui croît au bas de ſes joues brunit & prend de la conſiſtance. Sa voix mue,

ou plutôt il la perd : il n'eſt ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit juſqu'ici trouvent un langage & de l'expreſſion ; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſaine innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité : il ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à voir les baiſſer, & rougir ; il devient ſenſible, avant de ſavoir ce qu'il ſent ; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du tems encore ; mais ſi ſa vivacité le rend trop impatiente, ſi ſon empreſſement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre, s'il verſe des pleurs ſans ſujet, ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflamme, ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne le

fait friſſonner, s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle ; Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de ſoin ſont ouvertes ; les vents ſont déjà déchaînés ; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

C'eſt ici la ſeconde naiſſance dont j'ai parlé ; c'eſt ici que l'homme naît véritablement à la vie, & que rien d'humain n'eſt étranger à lui. Juſqu'ici nos ſoins n'ont été que des jeux d'enfant, ils ne prennent qu'à préſent une véritable importance. Cette époque, où finiſſent les éducations ordinaires, eſt proprement celle où la nôtre doit commencer : mais pour bien expoſer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choſes qui s'y rapportent.

Nos paſſions ſont les principaux inſtrumens de notre conſervation ; c'eſt donc une entrepriſe auſſi vaine que ridicule de vouloir les détruire ; c'eſt

controller la Nature, c'eſt réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu diſoit à l'homme d'anéantir les paſſions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il ſe contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre inſenſé, rien de pareil n'eſt écrit dans le cœur humain; & ce que Dieu veut qu'un homme faſſe, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les paſſions de naître, preſqu'auſſi fou que celui qui voudroit les anéantir; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet juſqu'ici, m'auroient ſûrement fort mal entendu.

Mais raiſonneroit-on bien, ſi, de ce qu'il eſt dans la nature de l'homme d'avoir des paſſions, on alloit conclure que toutes les paſſions que nous ſentons en nous, & que nous voyons dans les autres, ſont naturelles? Leur ſource

eſt

eſt naturelle, il eſt vrai ; mais mille ruiſſeaux étrangers l'ont groſſie ; c'eſt un grand fleuve qui s'accroît ſans ceſſe, & dans lequel on retrouveroit à peine quelques gouttes de ſes premieres eaux. Nos paſſions naturelles ſont très-bornées ; elles ſont les inſtrumens de notre liberté, elles tendent à nous conſerver. Toutes celles qui nous ſubjuguent & nous détruiſent, nous viennent d'ailleurs ; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à ſon préjudice.

La ſource de nos paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme & ne le quitte jamais, tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi : paſſion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications. En ce ſens toutes, ſi l'on veut, ſont naturelles. Mais la plûpart de ces modifications ont des cau-

ſes étrangeres, ſans leſquelles elles n'auroient jamais lieu ; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuſes, nous ſont nuiſibles ; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe : c'eſt alors que l'homme ſe trouve hors de la Nature, & ſe met en contradiction avec ſoi.

L'amour de ſoi-même eſt toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé ſpécialement de ſa propre conſervation, le premier & le plus important de ſes ſoins, eſt, & doit être, d'y veiller ſans ceſſe ; & comment y veilleroit-il ainſi, s'il n'y prenoit le plus grand intérêt ?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conſerver ; & par une ſuite immédiate du même ſentiment, nous aimons ce qui nous conſerve. Tout enfant s'attache à ſa nourrice : Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement eſt

purement machinal. Ce qui favoriſe le bien-être d'un individu, l'attire ; ce qui lui nuit le repouſſe ; ce n'eſt-là qu'un inſtinct aveugle. Ce qui tranſforme cet inſtinct en ſentiment, l'attachement en amour, l'averſion en haine, c'eſt l'intention manifeſtée de nous nuire ou de nous être utile. On ne ſe paſſionne pas pour les êtres inſenſibles qui ne ſuivent que l'impulſion qu'on leur donne ; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur diſpoſition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inſpirent des ſentimens ſemblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous ſert, on le cherche ; mais ce qui nous veut ſervir, on l'aime : ce qui nous nuit, on le fuit ; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier ſentiment d'un enfant eſt de s'aimer lui-même ; & le ſecond, qui dérive du premier, eſt d'aimer

ceux qui l'approchent; car dans l'état de foibleſſe où il eſt, il ne connoît perſonne que par l'aſſiſtance & les ſoins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour ſa nourrice & ſa gouvernante n'eſt qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a beſoin d'elles, & qu'il ſe trouve bien de les avoir; c'eſt plutôt connoiſſance que bienveuillance. Il lui faut beaucoup de tems pour comprendre que non-ſeulement elles lui ſont utiles, mais qu'elles veulent l'être; & c'eſt alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant eſt donc naturellement enclin à la bienveuillance, parce qu'il voit que tout ce qui l'approche eſt porté à l'aſſiſter, & qu'il prend de cette obſervation l'habitude d'un ſentiment favorable à ſon eſpece; mais à meſure qu'il étend ſes relations, ſes beſoins, ſes dépendances actives ou paſſives, le ſentiment de ſes rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs

& des préférences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéiſſance, ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il ſe mutine. Si on lui obéit à lui-même, auſſi-tôt que quelque choſe lui réſiſte, il y voit une rébellion, une intention de lui réſiſter, il bat la chaiſe ou la table pour avoir déſobéi. L'amour de ſoi, qui ne regarde qu'à nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits; mais l'amour-propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſauroit l'être; parce que ce ſentiment, en nous préférant aux autres, exige auſſi que les autres nous préferent à eux; ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'amour-propre.

Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins & de peu ſe comparer aux autres; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il eſt aiſé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les paſſions des enfans & des hommes. Il eſt vrai que, ne pouvant vivre toujours ſeuls, ils vivront difficilement toujours bons: cette difficulté même augmentera néceſſairement avec leurs relations; & c'eſt en ceci, ſur-tout, que les dangers de la ſociété nous rendent l'art & les ſoins plus indiſpenſables, pour prévenir, dans le cœur humain, la dépravation qui naît de ſes nouveaux beſoins.

L'étude convenable à l'homme eſt celle de ſes rapports. Tant qu'il ne ſe connoît que par ſon être phyſique, il doit s'étudier par ſes rapports avec les

choſes ; c'eſt l'emploi de ſon enfance : quand il commence à ſentir ſon être moral, il doit s'étudier par ſes rapports avec les hommes ; c'eſt l'emploi de ſa vie entiere, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Si-tôt que l'homme a beſoin d'une compagne, il n'eſt plus un être iſolé, ſon cœur n'eſt plus ſeul. Toutes ſes relations avec ſon eſpece, toutes les affections de ſon ame naiſſent avec celle-là. Sa premiere paſſion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'inſtinct eſt indéterminé. Un ſexe eſt attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préférences, l'attachement perſonnel ſont l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude : il faut du tems & des connoiſſances pour nous rendre capables d'amour ; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces

jugemens ſe font ſans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en ſont pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en diſe, ſera toujours honoré des hommes : car, bien que ſes emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le ſent des qualités odieuſes & même qu'il en produiſe, il en ſuppoſe pourtant toujours d'eſtimables ſans leſquelles on ſeroit hors d'état de le ſentir. Ce choix qu'on met en oppoſition avec la raiſon nous vient d'elle; on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme ſeroit également bonne, & la premiere venue ſeroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il eſt la regle & le frein de ſes penchans : c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir ; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut ſe rendre aimable ; pour être préféré, il faut ſe rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins aux yeux de l'objet aimé. De-là les premiers regards ſur ſes ſemblables ; de-là les premieres comparaiſons avec eux ; de-là l'émulation, les rivalités, la jalouſie. Un cœur plein d'un ſentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du beſoin d'une maitreſſe naît bientôt celui d'un ami ; celui qui ſent combien il eſt doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde, & tous ne ſauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontens. Avec l'amour & l'amitié naiſſent les diſſenſions, l'inimitié, la haine. Du ſein de tant de paſſions diverſes je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les ſtupides mortels aſſervis à ſon empire, ne

fonder leur propre exiſtence que ſur les jugemens d'autrui.

Étendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui croyons naturelle ; & comment l'amour de ſoi, ceſſant d'être un ſentiment abſolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites ; &, dans toutes, ſe nourrit ſans ceſſe aux dépens du prochain. L'eſpece de ces paſſions, n'ayant point ſon germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même ; c'eſt nous ſeuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute ; mais il n'en eſt plus ainſi du cœur du jeune homme ; quoi que nous puiſſions faire, elles y naîtront malgré nous. Il eſt donc tems de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes ſur l'état critique dont il s'agit ici. Le paſſage de l'enfance à la

puberté n'eſt pas tellement déterminé par la Nature qu'il ne varie dans les individus ſelon les tempéramens, & dans les peuples ſelon les climats. Tout le monde ſait les diſtinctions obſervées ſur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les tempéramens ardens ſont formés plutôt que les autres ; mais on peut ſe tromper ſur les cauſes, & ſouvent attribuer au phyſique ce qu'il faut imputer au moral ; c'eſt un des abus les plus fréquens de la Philoſophie de notre ſiécle. Les inſtructions de la Nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination ; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens ; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpece même à la longue. Une obſervation plus géné-

le & plus ſûre que celle de l'effet des climats, eſt que la puberté & la puiſſance du ſexe eſt toujours plus hâtive chez les peuples inſtruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares *. Les enfans ont une ſagacité

* *Dans les Villes*, dit M. de Buffon, *& chez les gens aiſés, les enfans accoutumés à des nourritures abondantes & ſucculentes arrivent plutôt à cet état; à la campagne & dans le pauvre peuple, les enfans ſont plus tardifs, parce qu'ils ſont mal & trop peu nourris; il leur faut deux ou trois années de plus.* Hiſt. Nat. T. IV. p. 238. J'admets l'obſervation, mais non l'explication, puiſque dans les pays où le villageois ſe nourrit très-bien & mange beaucoup, comme dans le Valais, & même en certains cantons montueux de l'Italie comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux ſexes eſt également plus tardif qu'au ſein des Villes, où pour ſatisfaire la vanité, l'on met ſouvent dans le manger une extrême parcimonie, & où la plûpart font, comme dit le proverbe, *habit de velours & ventre de ſon.* On eſt étonné dans ces montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aigüe & le menton ſans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun ſigne periodique de leur ſexe. Différence qui me paroît venir uniquement de ce que, dans la ſimplicité de leurs mœurs, leur imagination, plus long-tems paiſible & calme, fait plus tard fermenter leur ſang, & rend leur temperament moins précoce.

ſinguliere pour démêler, à travers toutes les ſingeries de la décence, les mauvaiſes mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du myſtere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, ſont autant d'aiguillons à leur curioſité. A la maniere dont on s'y prend, il eſt clair que ce qu'on feint de leur cacher n'eſt que pour le leur apprendre, & c'eſt, de toutes les inſtructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Conſultez l'expérience, vous comprendrez à quel point cette méthode inſenſée accélere l'ouvrage de la Nature & ruine le temperament. C'eſt ici l'une des principales cauſes qui font dégénérer les races dans les Villes. Les jeunes gens, épuiſés de bonne heure, reſtent petits, foibles, malfaits, vieilliſſent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait porter

du fruit au printems, languit & meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples groſſiers & ſimples pour connoître juſqu'à quel âge une heureuſe ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'eſt un ſpectacle à la fois touchant & riſible d'y voir les deux ſexes livrés à la ſécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge & de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaiſirs. Quand enfin cette aimable Jeuneſſe vient à ſe marier, les deux époux ſe donnant mutuellement les prémices de leurs perſonnes, en ſont plus chers l'un à l'autre; des multitudes d'enfans ſains & robuſtes deviennent le gage d'une union que rien n'altere, & le fruit de la ſageſſe de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conſcience de ſon ſexe, differe autant

par l'effet de l'éducation que par l'action de la Nature, il ſuit de-là qu'on peut accélerer & retarder cet âge ſelon la maniere dont on élevera les enfans ; & ſi le corps gagne ou perd de la conſiſtance à meſure qu'on retarde ou qu'on accélere ce progrès, il ſuit encore que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement phyſiques ; on verra bientôt qu'ils ne ſe bornent pas là.

De ces réflexions je tire la ſolution de cette queſtion ſi ſouvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure ſur les objets de leur curioſité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modeſtes erreurs ? Je penſe qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premierement, cette curioſité ne leur vient point ſans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en ſorte

qu'ils ne l'aient pas. En ſecond lieu, des queſtions qu'on n'eſt pas forcé de réſoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui impoſer ſilence que de lui répondre en mentant. Il ſera peu ſurpris de cette loi, ſi l'on a pris ſoin de l'y aſſervir dans les choſes indifferentes. Enfin, ſi l'on prend le parti de répondre, que ce ſoit avec la plus grande ſimplicité, ſans myſtere, ſans embarras, ſans ſourire. Il y a beaucoup moins de danger à ſatisfaire la curioſité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponſes ſoient toujours graves, courtes, décidées, & ſans jamais paroître héſiter. Je n'ai pas beſoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, ſans ſentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans. Un ſeul menſonge averé

du

du maître à l'éleve, ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance abſolue ſur certaines matieres, eſt, peut-être, ce qui conviendroit le mieux aux enfans : mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il eſt impoſſible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curioſité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle ſoit ſatisfaite avant l'âge où elle n'eſt plus ſans danger. Votre conduite avec votre éleve dépend beaucoup, en ceci, de ſa ſituation particuliere, des ſociétés qui l'environnent, des circonſtances où l'on prévoit qu'il pourra ſe trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hazard, & ſi vous n'êtes pas ſûr de lui faire ignorer juſqu'à ſeize ans la difference des ſexes, ayez ſoin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on faſſe de longs détours, dont ils

s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choſes leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matieres, ont toujours beaucoup de ſimplicité; mais des imaginations ſouillées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de rafiner ſans ceſſe ſur les expreſſions. Les termes groſſiers ſont ſans conſéquence; ce ſont les idées laſcives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur ſoit naturelle à l'eſpece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoiſſance du mal: & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoiſſance, auroient-ils le ſentiment qui en eſt l'effet? Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'eſt leur apprendre qu'il y a des choſes honteuſes & deshonnêtes; c'eſt leur donner un deſir ſecret de connoître ces choſes-là. Tôt ou tard ils en viennent à

bout, & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélere à coup sûr l'embrasement des sens. Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes desirs que les hommes ; mais sujets, comme eux, à la malpropreté qui blesse les sens, ils peuvent de ce seul assujettissement recevoir les mêmes leçons de bienséance. Suivez l'esprit de la Nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaisirs secrets, & ceux des besoins dégoûtans, nous inspire les mêmes soins à différens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre ; à l'homme par la modestie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conserver aux enfans leur innocence ; c'est que tous ceux qui les entourent la respectent & l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'user

avec eux ſe dément tôt ou tard ; un ſourire, un clin d'œil, un geſte échappé, leur diſent tout ce qu'on cherche à leur taire : il leur ſuffit pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicateſſe de tours & d'expreſſions dont ſe ſervent entre eux les gens polis, ſuppoſant des lumieres que les enfans ne doivent point avoir, eſt tout-à-fait déplacée avec eux ; mais quand on honore vraiment leur ſimplicité, l'on prend aiſément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui ſied & qui plaît à l'innocence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuſe curioſité. En lui parlant ſimplement de tout, on ne lui laiſſe pas ſoupçonner qu'il reſte rien de plus à lui dire. En joignant aux mots groſſiers les idées déplaiſantes qui leur conviennent, on étouffe le premier

feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots & d'avoir ces idées ; mais on lui donne, ſans qu'il y ſonge, de la répugnance à les rappeller ; & combien d'embarras cette liberté naïve ne ſauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, diſent toujours ce qu'il faut dire, & le diſent toujours comme ils l'ont ſenti !

Comment ſe font les enfans ? Queſtion embarraſſante qui vient aſſez naturellement aux enfans, & dont la réponſe indiſcrette ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur ſanté pour toute leur vie. La maniere la plus courte qu'une mere imagine pour s'en débarraſſer ſans tromper ſon fils, eſt de lui impoſer ſilence : cela ſeroit bon, ſi on l'y eût accoutumé de longue main dans des queſtions indifférentes ; & qu'il ne ſoupçonnât pas du myſtere à ce nou-

veau ton. Mais rarement elle s'en tient-là. *C'eſt le ſecret des gens mariés*, lui dira-t-elle ; *de petits garçons ne doivent point être ſi curieux.* Voilà qui eſt fort bien pour tirer d'embarras la mere ; mais qu'elle ſache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le ſecret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponſe bien différente que j'ai entendu faire à la même queſtion, & qui me frappa d'autant plus, qu'elle partoit d'une femme auſſi modeſte dans ſes diſcours que dans ſes manieres, mais qui ſavoit au beſoin fouler aux pieds, pour le bien de ſon fils & pour la vertu, la fauſſe crainte du blâme & les vains propos des plaiſans. Il n'y avoit pas long-tems que l'enfant avoit jetté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré

l'uretre ; mais le mal passé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment se font les enfans ? Mon fils*, répond la mere sans hésiter, *les femmes les pissent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie.* Que les foux rient, que les sots soient scandalisés ; mais que les sages cherchent si jamais ils trouveront une réponse plus judicieuse, & qui aille mieux à ses fins.

D'abord l'idée d'un besoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une opération mystérieuse. Les idées accessoires de la douleur & de la mort couvrent celle-là d'un voile de tristesse, qui amortit l'imagination & réprime la curiosité : tout porte l'esprit sur les suites de l'accouchement, & non pas sur ses causes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de souffrance, voilà les éclaircissemens où

mene cette réponſe, ſi la répugnance qu'elle inſpire permet à l'enfant de les demander. Par où l'inquiétude des deſirs aura-t-elle occaſion de naître dans des entretiens ainſi dirigés ? & cependant vous voyez que la vérité n'a point été alterée, & qu'on n'a point eu beſoin d'abuſer ſon éleve au lieu de l'inſtruire.

Vos enfans liſent ; ils prennent dans leurs lectures des connoiſſances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lû. S'ils étudient, l'imagination s'allume & s'aiguiſe dans le ſilence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voient des exemples dont ils ſont frappés ; on leur a ſi bien perſuadé qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que font les hommes en leur préſence, ils cherchent auſſi-tôt comment cela peut leur convenir ; il faut bien que les actions d'autrui leur ſervent de modèle, quand les

jugemens d'autrui leur ſervent de loi. Des domeſtiques qu'on fait dépendre d'eux, par conſéquent intéreſſés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs ; des gouvernantes rieuſes leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oſeroit leur tenir à quinze. Bien-tôt elles oublient ce qu'elles ont dit ; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens poliſſons préparent les mœurs libertines ; le laquais fripon rend l'enfant débauché, & le ſecret de l'un ſert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé ſelon ſon âge eſt ſeul. Il ne connoît d'attachemens que ceux de l'habitude ; il aime ſa ſœur comme ſa montre, & ſon ami comme ſon chien. Il ne ſe ſent d'aucun ſexe, d'aucune eſpece ; l'homme & la femme lui ſont également étrangers ; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils diſent ; il ne le

voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention ; leurs diſcours ne l'intéreſſent pas plus que leurs exemples : tout cela n'eſt point fait pour lui. Ce n'eſt pas une erreur artificieuſe qu'on lui donne par cette méthode, c'eſt l'ignorance de la Nature. Le tems vient où la même Nature prend ſoin d'éclairer ſon éleve ; & c'eſt alors ſeulement qu'elle l'a mis en état de profiter ſans riſque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe : le détail des regles n'eſt pas de mon ſujet ; & les moyens que je propoſe en vue d'autres objets, ſervent encore d'exemple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la regle dans les paſſions naiſſantes ? étendez l'eſpace durant lequel elles ſe développent, afin qu'elles aient le tems de s'arranger à meſure qu'elles naiſſent. Alors ce n'eſt pas l'homme qui les ordonne, c'eſt la Nature elle-même ;

votre ſoin n'eſt que de la laiſſer arranger ſon travail. Si votre élevé étoit ſeul, vous n'auriez rien à faire ; mais tout ce qui l'environne, enflamme ſon imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne ; pour le retenir il faut le pouſſer en ſens contraire. Il faut que le ſentiment entraîne l'imagination, & que la raiſon faſſe taire l'opinion des hommes. La ſource de toutes les paſſions eſt la ſenſibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui ſent ſes rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à ſa nature. Ce ſont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les paſſions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connuſſent la nature de tous les êtres, pour ſavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le ſommaire de toute la ſageſſe humaine dans l'uſage des paſſions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'eſpece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame ſelon ces rapports.

Mais l'homme eſt-il maître d'ordonner ſes affections ſelon tels ou tels rapport ? Sans doute, s'il eſt maître de diriger ſon imagination ſur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs, il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire ſur lui-même, que de ce que nous pouvons faire ſur notre éleve par le choix des circonſtances où nous le plaçons. Expoſer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la Nature, c'eſt dire aſſez comment il en peut ſortir.

Tant que ſa ſenſibilité reſte bornée à ſon individu, il n'y a rien de moral dans ſes actions ; ce n'eſt que quand elle commence à s'étendre hors de lui,

qu'il prend d'abord les ſentimens, & enſuite les notions du bien & du mal, qui le conſtituent véritablement homme & partie intégrante de ſon eſpece. C'eſt donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos obſervations.

Elles ſont difficiles, en ce que, pour les faire, il faut rejetter les exemples qui ſont ſous nos yeux, & chercher ceux où les développemens ſucceſſifs ſe font ſelon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civiliſé, qui n'attend que la puiſſance de mettre en œuvre les inſtructions prématurées qu'il a reçues, ne ſe trompe jamais ſur le moment où cette puiſſance lui ſurvient. Loin de l'attendre, il l'accélere; il donne à ſon ſang une fermentation précoce; il ſait quel doit être l'objet de ſes deſirs long-tems même avant qu'il les éprouve. Ce n'eſt pas la Nature qui l'excite, c'eſt lui qui la force: elle n'a plus rien à lui apprendre en

le faiſant homme. Il l'étoit par la penſée long-tems avant de l'être en effet.

La véritable marche de la Nature eſt plus graduelle & plus lente. Peu-à-peu le ſang s'enflamme, les eſprits s'élaborent, le tempérament ſe forme. Le ſage ouvrier qui dirige la fabrique, a ſoin de perfectionner tous ſes inſtrumens avant de les mettre en œuvre; une longue inquiétude précede les premiers deſirs, une longue ignorance leur donne le change; on déſire ſans ſavoir quoi: le ſang fermente & s'agite; une ſurabondance de vie cherche à s'étendre au-dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres; on commence à prendre interêt à ceux qui nous environnent; on commence à ſentir qu'on n'eſt pas fait pour vivre ſeul; c'eſt ainſi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier ſentiment dont un jeune

homme élevé ſoigneuſement eſt ſuſceptible n'eſt pas l'amour, c'eſt l'amitié. Le premier acte de ſon imagination naiſſante eſt de lui apprendre qu'il a des ſemblables, & l'eſpece l'affecte avant le ſexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée, c'eſt de profiter de la ſenſibilité naiſſante, pour jetter dans le cœur du jeune adoleſcent les premieres ſemences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'eſt le ſeul tems de la vie où les mêmes ſoins puiſſent avoir un vrai ſuccès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination, pleine d'un ſeul objet, ſe refuſoit à tout le reſte; ils ne connoiſſoient ni pitié ni miſericorde; ils auroient ſa-

crifié pere & mere & l'univers entier au moindre de leurs plaiſirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuſe ſimplicité, eſt porté par les premiers mouvemens de la Nature vers les paſſions tendres & affectueuſes : ſon cœur compatiſſant s'émeut ſur les peines de ſes ſemblables, il treſſaillit d'aiſe quand il revoit ſon camarade, ſes bras ſavent trouver des étreintes careſſantes, ſes yeux ſavent verſer des larmes d'attendriſſement ; il eſt ſenſible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offenſé. Si l'ardeur d'un ſang qui s'enflamme, le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de ſon cœur dans l'effuſion de ſon repentir ; il pleure, il gémit ſur la bleſſure qu'il a faite, il voudroit au prix de ſon ſang racheter celui qu'il a verſé ; tout ſon emportement s'éteint, toute ſa fierté s'humilie devant le ſentiment de ſa faute. Eſt-il offenſé lui-

même

même: au fort de ſa fureur une excuſe, un mot le déſarme; il pardonne les torts d'autrui d'auſſi bon cœur qu'il répare les ſiens. L'adoleſcence n'eſt l'âge ni de la vengeance ni de la haine; elle eſt celui de la commiſeration, de la clémence, de la généroſité. Oui, je le ſoutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt ans ſon innocence, eſt, à cet âge, le plus génereux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de ſemblable; je le crois bien: vos Philoſophes élevés dans toute la corruption des Colléges, n'ont garde de ſavoir cela.

C'eſt la foibleſſe de l'homme qui le rend ſociable; ce ſont nos miſeres communes qui portent nos cœurs à l'humanité: nous ne lui devrions rien ſi nous n'étions pas hommes. Tout

attachement eſt un ſigne d'inſuffiſance : ſi chacun de nous n'avoit nul beſoin des autres, il ne ſongeroit guere à s'unir à eux. Ainſi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux eſt un être ſolitaire : Dieu ſeul jouit d'un bonheur abſolu ; mais qui de nous en a l'idée ? Si quelque être imparfait pouvoit ſe ſuffire à lui-même, de quoi jouiroit-il ſelon nous ? Il ſeroit ſeul, il ſeroit miſérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a beſoin de rien, puiſſe aimer quelque choſe : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puiſſe être heureux.

Il ſuit de-là que nous nous attachons à nos ſemblables, moins par le ſentiment de leurs plaiſirs, que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre Nature, & les garans de leur attachement pour nous. Si nos beſoins communs nous

uniſſent par interêt, nos miſeres communes nous uniſſent par affection. L'aſpect d'un homme heureux inſpire aux autres moins d'amour que d'envie : on l'accuſeroit volontiers d'uſurper un droit qu'il n'a pas, en ſe faiſant un bonheur excluſif : & l'amour-propre ſouffre encore, en nous faiſant ſentir que cet homme n'a nul beſoin de nous. Mais qui eſt-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit ſouffrir ? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ſes maux, s'il n'en coûtoit qu'un ſouhait pour cela ? L'imagination nous met à la place du miſerable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on ſent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié eſt douce, parce qu'en ſe mettant à la place de celui qui ſouffre, on ſent pourtant le plaiſir de ne pas ſouffrir comme lui. L'envie eſt amere, en ce que l'aſpect d'un homme

heureux, loin de mettre l'envieux à ſa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il ſemble que l'un nous exempte des maux qu'il ſouffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la ſenſibilité naiſſante, & tourner ſon caractere vers la bienfaiſance & vers la bonté? N'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeuſe image du bonheur des hommes; n'expoſez point d'abord à ſes yeux la pompe des Cours, le faſte des palais, l'attrait des ſpectacles: ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes aſſemblées. Ne lui montrez l'extérieur de la grande ſociété qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoiſſe les hommes, ce

n'eſt pas le former ; c'eſt le corrompre : ce n'eſt pas l'inſtruire ; c'eſt le tromper.

Les hommes ne ſont naturellement ni Rois, ni Grands, ni Courtiſans, ni riches. Tous ſont nés nuds & pauvres, tous ſujets aux miſeres de la vie, aux chagrins, aux maux, aux beſoins, aux douleurs de toute eſpece ; enfin tous ſont condamnés à la mort. Voilà ce qui eſt vraiment de l'homme ; voilà de quoi nul mortel n'eſt exempt. Commencez donc par étudier, de la nature humaine, ce qui en eſt le plus inſéparable, ce qui conſtitue le mieux l'Humanité.

A ſeize ans l'adoleſcent ſait ce que c'eſt que ſouffrir, car il a ſouffert lui-même : mais à peine ſait-il que d'autres êtres ſouffrent auſſi : le voir ſans le ſentir, n'eſt pas le ſavoir, &, comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que ſentent les autres,

ne connoît de maux que les ſiens ; mais quand le premier développement des ſens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à ſe ſentir dans ſes ſemblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, & à ſouffrir de leurs douleurs. C'eſt alors que le triſte tableau de l'Humanité ſouffrante doit porter à ſon cœur le premier attendriſſement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'eſt pas facile à remarquer dans vos enfans, à qui vous en prenez-vous ? Vous les inſtruiſez de ſi bonne heure à jouer le ſentiment, vous leur en apprenez ſi-tôt le langage, que parlant toujours ſur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-mêmes, & ne vous laiſſent nul moyen de diſtinguer quand, ceſſant de mentir, ils commencent à ſentir ce qu'ils diſent. Mais voyez mon Émile ; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni ſenti ni menti. Avant de ſavoir ce que c'eſt

qu'aimer, il n'a dit à perſonne : *je vous aime bien*; on ne lui a point preſcrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de ſon pere, de ſa mere ou de ſon gouverneur malade; on ne lui a point montré l'art d'affecter la triſteſſe qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer ſur la mort de perſonne; car il ne ſait ce que c'eſt que mourir. La même inſenſibilité qu'il a dans le cœur, eſt auſſi dans ſes manieres. Indifférent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend intérêt à perſonne; tout ce qui le diſtingue, eſt qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'eſt pas faux comme eux.

Émile ayant peu réfléchi ſur les êtres ſenſibles, ſaura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ſes entrailles, l'aſpect du ſang qui coule lui fera détourner les yeux, les con-

vulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse, avant qu'il sache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit réfté stupide & barbare, il ne les auroit pas; s'il étoit plus instruit, il en connoîtroit la source: il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir, & pas assez pour concevoir ce qu'il sent.

Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la Nature. Pour devenir sensible & pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal souffrant; en quittant, pour ainsi dire,

notre être pour prendre le ſien ? Nous ne ſouffrons qu'autant que nous jugeons qu'il ſouffre ; ce n'eſt pas dans nous, c'eſt dans lui que nous ſouffrons. Ainſi nul ne devient ſenſible que quand ſon imagination s'anime & commence à le tranſporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette ſenſibilité naiſſante, pour la guider ou la ſuivre dans ſa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, ſi ce n'eſt d'offrir au jeune homme des objets ſur leſquels puiſſe agir la force expanſive de ſon cœur, qui le dilatent, qui l'étendent ſur les autres êtres, qui le faſſent par-tout retrouver hors de lui ; d'écarter avec ſoin ceux qui le reſſerrent, le concentrent, & tendent le reſſort du moi humain : c'eſt-à-dire, en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commiſération, la bienfaiſance, toutes les paſſions attirantes & douces qui plaiſent natu-

rellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes & cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non-seulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve?

Je crois pouvoir résumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précises, claires & faciles à saisir.

PREMIERE MAXIME.

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles sont plus apparentes que réelles. Ainsi l'on ne se met pas à la place du riche ou du Grand auquel on s'attache; même en s'attachant sincerement on ne fait que s'appro-

prier une partie de ſon bien-être. Quelquefois on l'aime dans ſes malheurs : mais tant qu'il proſpere, il n'a de véritable ami que celui qui n'eſt pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré ſa proſpérité.

On eſt touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & paſtorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'eſt point empoiſonné par l'envie : on s'intéreſſe à eux véritablement : pourquoi cela ? Parce qu'on ſe ſent maître de deſcendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité : c'eſt un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il ſuffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaiſir à voir ſes reſſources, à contempler ſon propre bien, même quand on n'en veut pas uſer.

Il ſuit de-là que, pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le ſort brillant des autres, il faut le lui montrer, par les côtés triſtes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conſéquence évidente, il doit ſe frayer une route au bonheur, qui ne ſoit ſur les traces de perſonne.

DEUXIEME MAXIME.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.

Je ne connois rien de ſi beau, de ſi profond, de ſi touchant, de ſi vrai que ce vers-là.

Pourquoi les Rois ſont-ils ſans pitié pour leurs Sujets? c'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches ſont-ils ſi durs envers les pauvres? c'eſt qu'ils n'ont pas peur de le

devenir. Pourquoi la Nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le peuple ? c'eſt qu'un noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous ? c'eſt que, dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancelantes, ils ne regardent point l'abbaiſſement & la miſere comme un état étranger à eux * ; chacun peut être demain ce qu'eſt aujourd'hui celui qu'il aſſiſte. Cette réflexion, qui revient ſans ceſſe dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne ſais quoi d'attendriſſant que n'a point tout l'apprêt de notre ſeche Morale.

N'accoutumez donc pas votre éleve à regarder du haut de ſa gloire les

* Cela paroît changer un peu maintenant : les états ſemblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent auſſi plus durs.

peines des infortunés, les travaux des miſerables, & n'eſperez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les conſidere comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le ſort de ces malheureux peut être le ſien, que tous leurs maux ſont ſous ſes pieds, que mille évenemens imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni ſur la naiſſance, ni ſur la ſanté, ni ſur les richeſſes; montrez-lui toutes les viciſſitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui d'un état plus élevé que le ſien ſont tombés au-deſſous de ces malheureux: que ce ſoit par leur faute ou non, ce n'eſt pas maintenant de quoi il eſt queſtion; ſait-il ſeulement ce que c'eſt que faute? N'empiétez jamais ſur l'ordre de ſes connoiſſances, & ne l'éclairez que par les lumieres qui ſont à ſa portée

il n'a pas beſoin d'être fort ſavant pour ſentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre ſi dans une heure il ſera vivant ou mourant ; ſi les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit ; ſi dans un mois il ſera riche ou pauvre ; ſi dans un an, peut-être, il ne ramera point ſous le nerf-de-bœuf dans les galeres d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme ſon catéchiſme : qu'il voye, qu'il ſente les calamités humaines : ébranlez, effrayez ſon imagination des périls dont tout homme eſt ſans ceſſe environné ; qu'il voye autour de lui tous ces abîmes, & qu'à vous les entendre décrire il ſe preſſe contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la ſuite, mais quant à préſent commençons par le rendre humain ; voilà ſur-tout ce qui nous importe.

TROISIEME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal, mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plaindre. Le ſentiment phyſique de nos maux eſt plus borné qu'il ne ſemble ; mais c'eſt par la mémoire qui nous en fait ſentir la continuité, c'eſt par l'imagination qui les étend ſur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà, je penſe une des cauſes qui nous endurciſſent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la ſenſibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint guère un cheval de chartier dans ſon écurie, parce qu'on ne préſume pas qu'en mangeant ſon foin il ſonge aux coups qu'il a reçus & aux fatigues

fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on ſache qu'il ſera bientôt égorgé, parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas ſon ſort. Par extenſion l'on s'endurcit ainſi ſur le ſort des hommes, & les riches ſe conſolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe. Ne vous étonnez donc plus ſi les politiques parlent du peuple avec tant de dédain, ni ſi la plupart des Philoſophes affectent de faire l'homme ſi méchant.

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain ; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états ; ſi cela eſt,

les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent : il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentimens dans le goujat & dans l'homme illuſtre ; il n'y diſcerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté, & ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent ; s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

Il y a, diſent encore nos ſages, même doſe de bonheur & de peine dans tous les états : maxime auſſi funeſte qu'inſoutenable ; car ſi tous ſont également heureux, qu'ai-je beſoin de m'incommoder pour perſonne ? Que chacun reſte comme il eſt : que l'eſclave ſoit maltraité, que l'infirme ſouffre,

que le gueux périſſe ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumeration des peines du riche & montrent l'inanité de ſes vains plaiſirs : quel groſſier ſophiſme ! les peines du riche ne lui viennent point de ſon état, mais de lui ſeul, qui en abuſe. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'eſt point à plaindre ; parce que ſes maux ſont tous ſon ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du miſérable lui vient des choſes, de la rigueur du ſort qui s'appéſantit ſur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puiſſe ôter le ſentiment phyſique de la fatigue, de l'épuiſement, de la faim : le bon eſprit ni la ſageſſe ne ſervent de rien pour l'exempter des maux de ſon état. Que gagne Épictete de prévoir que ſon maître va lui caſſer la jambe ? la lui caſſe-t-il moins pour cela ? il a par-deſſus ſon mal, le mal de la prévoyance.

Quand le peuple ſeroit auſſi ſenſé que nous le ſuppoſons ſtupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il eſt, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait ? Étudiez les gens de cet ordre, vous verrez que ſous un autre langage ils ont autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. Reſpectez donc votre eſpece ; ſongez qu'elle eſt compoſée eſſentiellement de la collection des peuples ; que quand tous les Rois & tous les Philoſophes en ſeroient ôtés, il n'y paroîtroit guères, & que les choſes n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre éleve à aimer tous les hommes & même ceux qui les dépriſent ; faites en ſorte qu'il ne ſe place dans aucune claſſe, mais qu'il ſe retrouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendriſſement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne deshonore point l'homme.

C'eſt par ces routes & d'autres ſemblables, bien contraires à celles qui ſont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adoleſcent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'étendre ſur ſes ſemblables; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'interêt perſonnel qu'il eſt poſſible : ſur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces ſentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres; car ces comparaiſons ne ſe font jamais ſans quelque impreſſion de haine contre ceux qui nous diſputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre eſtime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un ſot; tâchons d'éviter cette alternative. Ces paſſions ſi dangereuſes naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; cha-

que choſe a ſon tems & ſon lieu ; je dis ſeulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'eſprit de la méthode qu'il faut ſe preſcrire. Ici les exemples & les détails ſont inutiles ; parce qu'ici commence la diviſion preſque infinie des caracteres, & que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas peut-être à un ſur cent mille. C'eſt à cet âge auſſi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'obſervateur & du Philoſophe qui ſait l'art de ſonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne ſonge point encore à ſe contrefaire, & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui préſente, on voit dans ſon air, dans ſes yeux, dans ſon geſte, l'impreſſion qu'il en reçoit ; on lit ſur ſon viſage tous les mouvemens de ſon ame ; à force de les épier on parvient

à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en général que le ſang, les bleſſures, les cris, les géniſſemens, l'appareil des opérations douloureuſes, & tout ce qui porte aux ſens des objets de ſouffrance, ſaiſit plutôt & plus généralement tous les hommes. L'idée de deſtruction, étant plus compoſée, ne frappe pas de même ; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par devers ſoi l'expérience de mourir ; il faut avoir vu des cadavres pour ſentir les angoiſſes des agoniſans. Mais quand une fois cette image s'eſt bien formée dans notre eſprit, il n'y a point de ſpectacle plus horrible à nos yeux ; ſoit à cauſe de l'idée de deſtruction totale qu'elle donne alors par les ſens, ſoit parce que, ſachant que ce moment eſt inévitable pour tous les hommes, on ſe ſent plus vivement affecté d'une ſitua-

tion à laquelle on eſt ſûr de ne pouvoir échapper.

Ces impreſſions diverſes ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ſes habitudes anterieures; mais elles ſont univerſelles, & nul n'en eſt tout-à-fait exempt. Il en eſt de plus tardives & de moins générales, qui ſont plus propres aux ames ſenſibles. Ce ſont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, & de la triſteſſe. Il y a des gens qui ne ſavent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché des ſoupirs; jamais l'aſpect d'une contenance abattue, d'un viſage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux; ils

ſont jugés, la leur ne ſent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement, cruauté. Ils pourront être integres & juſtes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être juſtes, ſi toutefois un homme peut l'être quand il n'eſt pas miſéricordieux.

Mais ne vous preſſez pas de juger les jeunes gens par cette regle, ſurtout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoiſſent ; & cette apparente inſenſibilité, qui ne vient que d'ignorance, ſe change bientôt en attendriſſement, quand ils commencent à ſentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoiſſoient pas. Pour mon Émile, s'il a eu de la ſimplicité & du bon ſens dans

tion à laquelle on eſt ſûr de ne pouvoir échapper.

Ces impreſſions diverſes ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ſes habitudes anterieures; mais elles ſont univerſelles, & nul n'en eſt tout-à-fait exempt. Il en eſt de plus tardives & de moins génerales, qui ſont plus propres aux ames ſenſibles. Ce ſont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, & de la triſteſſe. Il y a des gens qui ne ſavent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché des ſoupirs; jamais l'aſpect d'une contenance abattue, d'un viſage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux; ils

ſont jugés, la leur ne ſent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement, cruauté. Ils pourront être integres & juſtes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être juſtes, ſi toutefois un homme peut l'être quand il n'eſt pas miſéricordieux.

Mais ne vous preſſez pas de juger les jeunes gens par cette regle, ſurtout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoiſſent ; & cette apparente inſenſibilité, qui ne vient que d'ignorance, ſe change bientôt en attendriſſement, quand ils commencent à ſentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoiſſoient pas. Pour mon Émile, s'il a eu de la ſimplicité & du bon ſens dans

ſon enfance, je ſuis bien ſûr qu'il aura de l'ame & de la ſenſiblité dans ſa jeuneſſe ; car la vérité des ſentimens tient beaucoup à la juſteſſe des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici ? Plus d'un Lecteur me reprochera, ſans doute, l'oubli de mes premieres réſolutions, & du bonheur conſtant que j'avois promis à mon élève. Des malheureux, des mourans, des ſpectacles de douleur & de miſere ! Quel bonheur ! quelle jouiſſance pour un jeune cœur qui naît à la vie ! ſon triſte inſtituteur qui lui deſtinoit une éducation ſi douce, ne le fait naître que pour ſouffrir. Voilà ce qu'on dira. Que m'importe ? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Eſt-ce ma faute ſi, toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité ?

Prenons deux jeunes gens ſortant de la premiere éducation, & entrant

dans le monde par deux portes directement oppoſées. L'un monte tout-à-coup ſur l'Olympe, & ſe répand dans la plus brillante ſociété. On le mene à la Cour, chez les Grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le ſuppoſe fêté par-tout, & je n'examine pas l'effet de cet accueil ſur ſa raiſon; je ſuppoſe qu'elle y réſiſte. Les plaiſirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amuſent, il ſe livre à tout avec un intérêt qui vous ſéduit. Vous le voyez attentif, empreſſé, curieux; ſa premiere admiration vous frappe; vous l'eſtimez content, mais voyez l'état de ſon ame: vous croyez qu'il jouit; moi je crois qu'il ſouffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoiſſoit pas, & dont la plupart n'étant qu'un moment à ſa portée, ne ſemblent ſe montrer

à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un Palais : vous voyez, à ſon inquiette curioſité qu'il ſe demande pourquoi ſa maiſon paternelle n'eſt pas ainſi. Toutes ſes queſtions vous diſent qu'il ſe compare ſans ceſſe au maître de cette maiſon ; & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguiſe ſa vanité en la révoltant, S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en ſecret contre l'avarice de ſes parens. Eſt-il plus paré qu'un autre : il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par ſa naiſſance ou par ſon eſprit, & toute ſa dorure humiliée devant un ſimple habit de drap. Brille-t-il ſeul dans une aſſemblée : s'éleve-t-il ſur la pointe du pied pour être mieux vû : qui eſt-ce qui n'a pas une diſpoſition ſecrette à rabaiſſer l'air ſuperbe & vain d'un jeune fat ?

Tout s'unit bien-tôt comme de concert ; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un cauſtique ne tardent pas d'arriver juſqu'à lui ; & ne fût-il dédaigné que d'un ſeul homme, le mépris de cet homme empoiſonne à l'inſtant les applaudiſſemens des autres.

Donnons-lui tout ; prodiguons-lui les agrémens, le mérite ; qu'il ſoit bien fait, plein d'eſprit, aimable ; il ſera recherché des femmes : mais en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux ; il aura de bonnes fortunes, mais il n'aura ni tranſports ni paſſions pour les goûter. Ses deſirs, toujours prévenus, n'ayant jamais le tems de naître, au ſein des plaiſirs il ne ſent que l'ennui de la gêne ; le ſexe fait pour le bonheur du ſien le dégoûte & le raſſaſie même avant qu'il le connoiſſe ; s'il continue à le voir, ce n'eſt

plus que par vanité ; & quand il s'y attacheroit par un goût véritable, il ne ſera pas ſeul jeune, ſeul brillant, ſeul aimable, & ne trouvera pas toujours dans ſes maitreſſes des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracaſſeries, des trahiſons, des noirceurs, des repentirs de toute eſpece inſéparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte, on le ſait ; je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illuſion.

Quel contraſte pour celui qui, renfermé juſqu'ici dans le ſein de ſa famille & de ſes amis, s'eſt vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre de choſes où il eſt compté pour ſi peu, de ſe trouver comme noyé dans une ſphère étrangere, lui qui fit ſi longtems le centre de la ſienne ! Que d'affronts ! que d'humiliations ne faut-

il pas qu'il eſſuye, avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de ſon importance pris & nourris parmi les ſiens ! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empreſſoit autour de lui ; jeune homme, il faut qu'il cède à tout le monde ; ou, pour peu qu'il s'oublie & conſerve ſes anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même ! L'habitude d'obtenir aiſément les objets de ſes deſirs, le porte à beaucoup déſirer, & lui fait ſentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente ; tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir ; il convoite tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer par-tout ; la vanité le ronge, l'ardeur des déſirs effrénés enflamme ſon jeune cœur, la jalouſie & la haine y naiſſent avec eux ; toutes les paſſions dévorantes y prennent à la fois leur eſſor : il en porte l'agitation dans le tumulte du monde ;

TAYLOR INC. OXFORD

il la rapporte avec lui tous les ſoirs ; il rentre mécontent de lui & des autres : il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaiſies ; & ſon orgueil lui peint juſques dans ſes ſonges les chimériques biens dont le deſir le tourmente, & qu'il ne poſſedera de ſa vie. Voilà votre éleve ; voyons le mien.

Si le premier ſpectacle qui le frappe eſt un objet de triſteſſe, le premier retour ſur lui-même eſt un ſentiment de plaiſir. En voyant de combien de maux il eſt exempt, il ſe ſent plus heureux qu'il ne penſoit l'être. Il partage les peines de ſes ſemblables ; mais ce partage eſt volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte ; il ſe ſent dans cet état de force qui nous étend au-de-là de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité ſuperflue à notre bien-

être.

être. Pour plaindre le mal d'autrui, ſans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le ſentir. Quand on a ſouffert, ou qu'on craint de ſouffrir, on plaint ceux qui ſouffrent; mais tandis qu'on ſouffre, on ne plaint que ſoi. Or ſi, tous étant aſſujettis aux miſeres de la vie, nul n'accorde aux autres que la ſenſibilité dont il n'a pas actuellement beſoin pour lui-même, il s'enſuit que la commiſération doit être un ſentiment très-doux, puiſqu'elle dépoſe en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur eſt toujours malheureux, puiſque l'état de ſon cœur ne lui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabondante, qu'il puiſſe accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences; nous le ſuppoſons où il eſt le moins; nous le cherchons où il ne ſauroit être: la gaieté n'en eſt qu'un ſigne très-équivoque. Un hom-

me gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens ſi rians, ſi ouverts, ſi ſereins dans un cercle, ſont preſque tous triſtes & grondeurs chez eux, & leurs domeſtiques portent la peine de l'amuſement qu'ils donnent à leurs ſociétés. Le vrai contentement n'eſt ni gai, ni folâtre; jaloux d'un ſentiment ſi doux, en le goûtant on y penſe, on le ſavoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere; il reſſerre, pour ainſi dire, le bonheur autour de ſon cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie eſt amie de la volupté; l'attendriſſement & les larmes accompagnent les plus douces jouiſſances, & l'exceſſive joie elle-même arrache plûtôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété

des amuſemens paroît contribuer au bonheur, ſi l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuſe; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte dans une modération de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au deſir & au dégoût. L'inquiétude des deſirs produit la curioſité, l'inconſtance; le vuide des turbulens plaiſirs produit l'ennui. On ne s'ennuie jamais de ſon état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les Sauvages ſont les moins curieux & les moins ennuyés; tout leur eſt indifférent: ils ne jouiſſent pas des choſes, mais d'eux; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuient jamais.

L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à ſon aiſe, quand il eſt

forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroît eſt tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me repréſenter ſur le viſage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne ſais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis; & ſur celui du mien, une phyſionomie intéreſſante & ſimple, qui montre le contentement, la véritable ſérénité de l'ame, qui inſpire l'eſtime, la confiance, & qui ſemble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la ſienne à ceux qui l'approchent. On croit que la phyſionomie n'eſt qu'un ſimple développement de traits déjà marqués par la Nature. Pour moi je penſerois qu'outre ce développement, les traits du viſage d'un homme viennent inſenſiblement à ſe former & prendre de la phyſionomie par l'impreſſion fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces af-

fections ſe marquent ſur le viſage, rien n'eſt plus certain; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laiſſer des impreſſions durables. Voilà comment je conçois que la phyſionomie annonce le caractère, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, ſans aller chercher des explications myſtérieuſes, qui ſuppoſent des connoiſſances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur, il rit ou il pleure, les intermédiaires ne ſont rien pour lui : ſans ceſſe il paſſe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne faſſent ſur ſon viſage aucune impreſſion conſtante, & qu'il ne prenne de la phyſionomie; mais dans l'âge où, devenu plus ſenſible, il eſt plus vivement ou plus conſtamment affecté, les impreſſions plus profondes laiſſent des traces plus difficiles

à détruire, & de l'état habituel de l'ame réſulte un arrangement de traits que le tems rend ineffaçable. Cependant il n'eſt pas rare de voir des hommes changer de phyſionomie à différens âges. J'en ai vû pluſieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pû bien obſerver & ſuivre, avoient auſſi changé de paſſions habituelles. Cette ſeule obſervation bien confirmée me paroîtroit déciſive, & n'eſt pas déplacée dans un traité d'éducation, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les ſignes exterieurs.

Je ne ſais ſi, pour n'avoir pas appris à imiter des manieres de convention, & à feindre des ſentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme ſera moins aimable; ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit ici: je ſais ſeulement qu'il ſera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puiſſe aſſez

bien ſe déguiſer pour plaire autant que celui qui tire de ſon attachement pour les autres, un nouveau ſentiment de bonheur. Mais quant à ce ſentiment même, je crois en avoir aſſez dit pour guider ſur ce point un Lecteur raiſonnable, & montrer que je ne me ſuis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, & je dis : quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des ſpectacles qui les retiennent, & non des ſpectacles qui les excitent : donnez le change à leur imagination naiſſante par des objets qui, loin d'enflammer leurs ſens, en répriment l'activité. Éloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodeſtie des femmes hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout préſente à leurs yeux des plaiſirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils ſauront les choiſir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la ſim-

plicité champêtre laiſſe les paſſions de leur âge ſe développer moins rapidement; ou ſi leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuſe oiſiveté. Choiſiſſez avec ſoin leurs ſociétés, leurs occupations, leurs plaiſirs; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modeſtes, qui les remuent ſans les ſéduire, & qui nourriſſent leur ſenſibilité ſans émouvoir leurs ſens. Songez auſſi qu'il y a partout quelques excès à craindre, & que les paſſions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre éleve un garde-malade, un frere de la Charité, d'affliger ſes regards par des objets continuels de douleurs & de ſouffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la grève aux priſons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aſpect des miſeres

humaines. Long-tems frappé des mêmes ſpectacles, on n'en ſent plus les impreſſions, l'habitude accoutume à tout; ce qu'on voit trop, on ne l'imagine plus; & ce n'eſt que l'imagination qui nous fait ſentir les maux d'autrui: c'eſt ainſi qu'à force de voir mourir & ſouffrir, les Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre éleve connoiſſe donc le ſort de l'homme & les miſeres de ſes ſemblables; mais qu'il n'en ſoit pas trop ſouvent le témoin. Un ſeul objet bien choiſi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendriſſement & de réflexion. Ce n'eſt pas tant ce qu'il voit, que ſon retour ſur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte; & l'impreſſion durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point de vue ſous lequel on le porte à ſe le rappeller. C'eſt ainſi qu'en ménageant les exem-

ples, les leçons, les images, vous émouſſerez long-tems l'aiguillon des ſens, & donnerez le change à la Nature, en ſuivant ſes propres directions.

A meſure qu'il acquiert des lumieres, choiſiſſez des idées qui s'y rapportent; à meſure que ſes deſirs s'allument, choiſiſſez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'eſt diſtingué par ſes mœurs, autant que par ſon courage, m'a raconté que dans ſa premiere jeuneſſe, ſon pere, homme de ſens, mais très-dévôt, voyant ſon tempérament naiſſant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin malgré tous ſes ſoins, le ſentant prêt à lui échapper, il s'aviſa de le mener dans un hôpital de vérolés, & ſans le prévenir de rien, le fit entrer dans une ſalle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le déſordre qui les y avoit

exposés. A ce hideux aspect, qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme faillit à se trouver mal. *Va, misérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *suis le vil penchant qui t'entraîne ; bien-tôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joint à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné, par son état, à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foiblesses ; mais parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique sans horreur.* Maître ! peu de discours ; mais apprenez à choisir les lieux, les tems, les

perſonnes ; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & ſoyez ſûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance eſt peu de choſe. Le mal qui s'y gliſſe n'eſt point ſans remede, & le mal qui s'y fait peut venir plus tard ; mais il n'en eſt pas ainſi du premier âge où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais aſſez pour l'uſage qu'on en doit faire, & ſon importance exige une attention ſans relâche : voilà pourquoi j'inſiſte ſur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture eſt, de tout retarder tant qu'il eſt poſſible. Rendez les progrès lents & ſûrs ; empêchez que l'adoleſcent ne devienne homme au moment où rien ne lui reſte à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les eſprits deſtinés à donner du baume au ſang & de la force aux fibres, ſe forment & s'élaborent. Si

vous leur faites prendre un cours différent, & que ce qui eſt deſtiné à perfectionner un individu ſerve à la formation d'un autre, tous deux reſtent dans un état de foibleſſe, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait. Les opérations de l'eſprit ſe ſentent à leur tour de cette altération, & l'ame, auſſi débile que le corps, n'a que des fonctions foibles & languiſſantes. Des membres gros & robuſtes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux ſubſtances ſont mal diſpoſés. Mais quelque bien diſpoſés qu'ils puiſſent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un ſang épuiſé, appauvri, & dépourvu de cette ſubſtance qui donne de la force & du jeu à tous les reſſorts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur

d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'eſt, ſans doute, une des raiſons pourquoi les peuples qui ont des mœurs ſurpaſſent ordinairement en bon ſens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne ſais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent eſprit, ſagacité, fineſſe; mais ces grandes & nobles fonctions de ſageſſe & de raiſon qui diſtinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des ſoins véritablement utiles, ne ſe trouvent guere que dans les premiers.

Les maîtres ſe plaignent que le feu de cet âge rend la Jeuneſſe indiſciplinable, & je le vois; mais n'eſt-ce pas leur faute? Si-tôt qu'ils ont laiſſé prendre à ce feu ſon cours par les ſens,

ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre ? Les longs & froids ſermons d'un pédant effaceront-ils dans l'eſprit de ſon élève l'image des plaiſirs qu'il a conçus ? Banniront-ils de ſon cœur les deſirs qui le tourmentent ? Amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il fait l'uſage ? Ne s'irritera-t-il pas contre les obſtacles qui s'oppoſent au ſeul bonheur dont il ait l'idée ? & dans la dure loi qu'on lui preſcrit ſans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, ſinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter ? Eſt-il étrange qu'il ſe mutine & le haïſſe à ſon tour ?

Je conçois bien qu'en ſe rendant facile, on peut ſe rendre plus ſupportable, & conſerver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi ſert l'autorité qu'on ne garde ſur ſon élève qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer ; c'eſt comme ſi pour

calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faiſoit ſauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adoleſcence ſoit un obſtacle à l'éducation, c'eſt par lui qu'elle ſe conſomme & s'acheve; c'eſt lui qui vous donne une priſe ſur le cœur d'un jeune homme, quand il ceſſe d'être moins fort que vous. Ses premieres affections ſont les rênes avec leſquelles vous dirigez tous ſes mouvemens; il étoit libre, & je le vois aſſervi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ſes beſoins; ſi-tôt qu'il aime, il dépend de ſes attachemens. Ainſi ſe forment les premiers liens qui l'uniſſent à ſon eſpece. En dirigeant ſur elle ſa ſenſibilité naiſſante, ne croyez pas qu'elle embraſſera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain ſignifiera pour lui quelque choſe. Non, cette ſenſibilité ſe bornera premierement à ſes ſemblables, & ſes ſemblables ne

ſeront

ſeront point pour lui des inconnus ; mais ceux avec leſquels il a des liaiſons, ceux que l'habitude lui a rendu chers ou néceſſaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penſer & de ſentir communes, ceux qu'il voit expoſés aux peines qu'il a ſouffertes, & ſenſibles aux plaiſirs qu'il a goûtés ; ceux, en un mot, en qui l'identité de la Nature plus manifeſtée lui donne une plus grande diſpoſition à s'aimer. Ce ne ſera qu'après avoir cultivé ſon naturel en mille manieres, après bien des réflexions ſur ſes propres ſentimens, & ſur ceux qu'il obſervera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliſer ſes notions individuelles, ſous l'idée abſtraite d'Humanité, & joindre à ſes affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec ſon eſpece.

En devenant capable d'attachement, il devient ſenſible à celui des

autres*, & par-là même, attentif aux ſignes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir ſur lui ? Que de chaînes vous avez miſes autour de ſon cœur avant qu'il s'en apperçût ! Que ne ſentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux ſur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui ; quand il pourra ſe comparer aux autres jeunes gens de ſon âge, & vous comparer aux autres gouverneurs ? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire ; ſi vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéiſſance en retour des ſoins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez ſurpris :

* L'attachement peut ſe paſſer de retour, jamais l'amitié. Elle eſt un échange, un contrat comme les autres, mais elle eſt le plus ſaint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre correlatif que lui-même. Tout homme qui n'eſt pas l'ami de ſon ami eſt très-ſûrement un fourbe ; car ce n'eſt qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

il ſe dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point conſenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'eſt que pour lui-même ; vous exigez, enfin ; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait ſans ſon aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & ſe trouve enrollé malgré lui, vous criez à l'injuſtice ; n'êtes-vous pas plus injuſte encore de demander à votre élève le prix des ſoins qu'il n'a point acceptés ?

L'ingratitude ſeroit plus rare, ſi les bienfaits à uſure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'eſt un ſentiment ſi naturel ! L'ingratitude n'eſt pas dans le cœur de l'homme ; mais l'intérêt y eſt : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéreſſés. Si vous me vendez

vos dons, je marchanderai ſur le prix; mais ſi vous feignez de donner, pour vendre enſuite à votre mot, vous uſez de fraude. C'eſt d'être gratuits qui les rend ineſtimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laiſſant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poiſſon vient, & reſte autour de lui ſans défiance; mais quand, pris à l'hameçon caché ſous l'appât, il ſent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur eſt-il le bienfaiteur, le poiſſon eſt-il l'ingrat? Voit-on jamais qu'un homme oublié par ſon bienfaiteur l'oublie? Au contraire, il en parle toujours avec plaiſir, il n'y ſonge point ſans attendriſſement: s'il trouve occaſion de lui montrer par quelque ſervice inattendu qu'il ſe reſſouvient des ſiens, avec quel contentement intérieur il ſatisfait alors ſa gratitude!

avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître ! avec quel tranſport il lui dit : mon tour eſt venu ! Voilà vraiment la voix de la Nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoiſſance eſt un ſentiment naturel, & que vous n'en détruiſiez pas l'effet par votre faute, aſſurez-vous que votre éleve, commençant à voir le prix de vos ſoins, y ſera ſenſible, pouvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix, & qu'ils vous donneront dans ſon cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien aſſuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faiſant valoir auprès de lui. Lui vanter vos ſervices, c'eſt les lui rendre inſupportables ; les oublier, c'eſt l'en faire ſouvenir. Juſqu'à ce qu'il ſoit tems de le traiter en homme, qu'il ne ſoit jamais queſtion de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il ſe doit. Pour

le rendre docile, laiſſez-lui toute ſa liberté, dérobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez ſon ame au noble ſentiment de la reconnoiſſance, en ne lui parlant jamais que de ſon intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faiſoit étoit pour ſon bien, avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce diſcours il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que pour ſon valet. Mais maintenant qu'il commence à ſentir ce que c'eſt qu'aimer, il ſent auſſi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zèle qui vous fait occuper de lui ſans ceſſe, il ne voit plus l'attachement d'un eſclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids ſur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue; car on ſait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami ſe trompe; mais non qu'il veuille nous tromper.

Quelquefois on réſiſte à ſes conſeils ; mais jamais on ne les mépriſe.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un ſecond pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'eſſayerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conſcience ; & comment des ſentimens d'amour & de haine naiſſent les premieres notions du bien & du mal. Je ferois voir que *juſtice* & *bonté* ne ſont point ſeulement des mots abſtraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement ; mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raiſon, & qui ne ſont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives ; que par la raiſon ſeule, indépendamment de la conſcience, on ne peut établir aucune loi naturelle ; & que tout le droit de la Nature n'eſt qu'une chimere, s'il n'eſt fondé ſur un beſoin naturel au cœur

humain *. Mais je ſonge que je n'ai point à faire ici des Traités de Métaphyſique & de Morale, ni des cours d'études d'aucune eſpece ; il me ſuffit de marquer l'ordre & le progrès de nos ſentimens & de nos connoiſſances,

* Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agiſſe avec nous, n'a de vrai fondement que la conſcience & le ſentiment ; car où eſt la raiſon préciſe d'agir étant moi comme ſi j'étois un autre, ſurtout quand je ſuis moralement ſûr de ne jamais me trouver dans le même cas ? & qui me répondra qu'en ſuivant bien fidelement cette maxime j'obtiendrai qu'on la ſuive de même avec moi ? Le méchant tire avantage de la probité du juſte & de ſa propre injuſtice ; il eſt bien aiſe que tout le monde ſoit juſte excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en diſe, n'eſt pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expanſive m'identifie avec mon ſemblable, & que je me ſens, pour ainſi dire, en lui, c'eſt pour ne pas ſouffrir que je ne veux pas qu'il ſouffre ; je m'intéreſſe à lui pour l'amour de moi, & la raiſon du précepte eſt dans la Nature elle-même, qui m'inſpire le deſir de mon bien-être en quelque lieu que je me ſente exiſter. D'où je conclus qu'il n'eſt pas vrai que les préceptes de la loi naturelle ſoient fondés ſur la raiſon ſeule ; ils ont une baſe plus ſolide & plus ſûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi eſt le principe de la juſtice humaine. Le ſommaire de toute Morale eſt donné dans l'évangile par celui de la loi.

relativement à notre conſtitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Émile n'ayant juſqu'à préſent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette ſur ſes ſemblables le porte à ſe comparer avec eux; & le premier ſentiment qu'excite en lui cette comparaiſon, eſt de déſirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de ſoi ſe change en amour-propre, & où commencent à naître toutes les paſſions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider ſi celles de ces paſſions qui domineront dans ſon caractere, ſeront humaines & douces, ou cruelles & malfaiſantes, ſi ce ſeront des paſſions de bienfaiſance & de commiſération, ou d'envie & de convoitiſe, il faut ſavoir à quelle place il ſe ſentira parmi les hommes, & quels genres d'obſtacles il pourra croire avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'eſpece, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la meſure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre ſocial.

Il faut étudier la ſociété par les hommes, & les hommes par la ſociété : ceux qui voudront traiter ſéparément la Politique & la Morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles paſſions en doivent naître. On voit que c'eſt réciproquement par le progrès des paſſions que ces relations ſe multiplient & ſe reſſerrent. C'eſt moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque deſire peu de choſes tient à

peu de gens ; mais confondant toujours nos vains desirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il y a dans l'état de Nature une égalité de fait réelle & indestructible, parce qu'il est impossible dans cet état que la seule différence d'homme à homme soit assez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique & vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire ; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'espece d'équilibre que la Nature avoit mis entr'eux *. De

* L'esprit universel des Loix de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le foible, & celui qui a, contre celui qui n'a rien ; cet inconvénient est inévitable, & il est sans exception.

cette premiere contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude ſera ſacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier. Toujours ces noms ſpécieux de juſtice & de ſubordination ſerviront d'inſtrument à la violence & d'armes à l'iniquité : d'où il ſuit que les ordres diſtingués qui ſe prétendent utiles aux autres, ne ſont, en effet, utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres ; par où l'on doit juger de la conſidération qui leur eſt dûe ſelon la juſtice & ſelon la raiſon. Reſte à voir ſi le rang qu'ils ſe ſont donné eſt plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour ſavoir quel jugement chacun de nous doit porter de ſon propre ſort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe ; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par ſon maſque, on n'auroit pas beſoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reſte; mais puiſque le maſque n'eſt pas l'homme, & qu'il ne faut pas que ſon vernis les ſéduiſe, en leur peignant les hommes, peignez-les leur tels qu'ils ſont; non pas afin qu'ils les haïſſent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas reſſembler. C'eſt, à mon gré, le ſentiment le mieux entendu que l'homme puiſſe avoir ſur ſon eſpece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route oppoſée à celle que nous avons ſuivie juſqu'à préſent, & d'inſtruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui, que par la ſienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais ſi, reſpecté d'eux, il les voit ſe tromper mutuellement, il en aura pitié. Le ſpectacle du monde, diſoit Pitagore, reſ-

ſemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit ; les autres y payent de leur perſonne, & cherchent la gloire ; d'autres ſe contentent de voir les jeux, & ceux-ci ne ſont pas les pires.

Je voudrois qu'on choisît tellement les ſociétés d'un jeune homme, qu'il pensât bien de ceux qui vivent avec lui ; & qu'on lui apprît à ſi bien connoître le monde, qu'il pensât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il ſache que l'homme eſt naturellement bon, qu'il le ſente, qu'il juge de ſon prochain par lui-même ; mais qu'il voye comment la ſociété déprave & pervertit les hommes : qu'il trouve dans leurs préjugés la ſource de tous leurs vices : qu'il ſoit porté à eſtimer chaque individu, mais qu'il mépriſe la multitude : qu'il voye que tous les hommes portent à peu près le même maſque ; mais

qu'il ſache auſſi qu'il y a des viſages plus beaux que le maſque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ſes inconvéniens, & n'eſt pas facile dans la pratique ; car s'il devient obſervateur de trop bonne heure, ſi vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médiſant & ſatyrique, déciſif & prompt à juger ; il ſe fera un odieux plaiſir de chercher à tout de ſiniſtres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui eſt bien. Il s'accoutumera du moins au ſpectacle du vice, & à voir les méchans ſans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux ſans pitié. Bientôt la perverſité générale lui ſervira moins de leçon que d'exemple ; il ſe dira, que ſi l'homme eſt ainſi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que ſi vous voulez l'inſtruire par principes, & lui faire connoître avec

la nature du cœur humain l'application des cauſes externes qui tournent nos penchans en vices, en le tranſportant ainſi tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels, vous employez une Métaphyſique qu'il n'eſt point en état de comprendre; vous retombez dans l'inconvénient, évité ſi ſoigneuſement juſqu'ici, de lui donner des leçons qui reſſemblent à des leçons, de ſubſtituer dans ſon eſprit l'expérience & l'autorité du maître à ſa propre expérience, & au progrès de ſa raiſon.

Pour lever à la fois ces deux obſtacles, & pour mettre le cœur humain à ſa portée ſans riſquer de gâter le ſien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres tems ou dans d'autres lieux, & de ſorte qu'il pût voir la ſcène ſans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'Hiſtoire; c'eſt par elle qu'il lira dans les

les cœurs ſans les leçons de la Philoſophie ; c'eſt par elle qu'il les verra ; ſimple ſpectateur, ſans intérêt & ſans paſſion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accuſateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs diſcours & cachent leurs actions ; mais dans l'Hiſtoire elles ſont dévoilées, & on les juge ſur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils ſont à ce qu'ils diſent, on voit à la fois ce qu'ils ſont & ce qu'ils veulent paroître ; plus ils ſe déguiſent, mieux on les connoît.

Malheureuſement cette étude a ſes dangers, ſes inconvéniens de plus d'une eſpece. Il eſt difficile de ſe mettre dans un point de vue, d'où l'on puiſſe juger ſes ſemblables avec équité. Un des grands vices de l'Hiſtoire eſt,

qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'eſt intéreſſante que par les révolutions, les cataſtrophes, tant qu'un peuple croît & proſpere dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui-même, il prend part aux affaires de ſes voiſins, ou les laiſſe prendre part aux ſiennes ; elle ne l'illuſtre que quand il eſt déjà ſur ſon déclin : toutes nos Hiſtoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui ſe détruiſent, ce qui nous manque eſt celle des peuples qui ſe multiplient ; ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins. Nous ne

savons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons sont oubliés ou tournés en ridicule ; & voilà comment l'Histoire, ainsi que la Philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Histoire, ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Historien, ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le Lecteur au lieu de la scène, pour voir un évenement tel qu'il s'est passé ? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue,

à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de pouſſiere élevé par le vent, ont décidé de l'évenement d'un combat, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu ? Cela empêche-t-il que l'Hiſtorien ne vous diſe la cauſe de la défaite ou de la victoire avec autant d'aſſurance que s'il eût été par-tout ? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raiſon m'en reſte inconnue ; & quelles leçons puis-je tirer d'un évenement dont j'ignore la vraie cauſe ? L'Hiſtorien m'en donne une, mais il la controuve ; & la Critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjecturer ; l'art de

choisir, entre plusieurs mensonges, celui qui ressemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lû Cléopâtre ou Cassandre, ou d'autres livres de cette espece ? L'Auteur choisit un évenement connu ; puis l'accommodant à ses vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé, & de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces Romans & vos Histoires, si ce n'est que le Romancier se livre d'avantage à sa propre imagination, & que l'Historien s'asservit plus à celle d'autrui ; à quoi j'ajouterai, si l'on veut, que le premier se propose un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne se soucie guere.

On me dira que la fidélité de l'Histoire intéresse moins que la vérité des mœurs & des caracteres; pourvu que

le cœur humain ſoit bien peint, il importe peu que les évenemens ſoient fidelement rapportés ; car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans ? On a raiſon, ſi les portraits ſont bien rendus d'après Nature ; mais ſi la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'Hiſtorien, n'eſt-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des Écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître ? Si mon éleve ne doit voir que des tableaux de fantaiſie, j'aime mieux qu'ils ſoient tracés de ma main que d'une autre ; ils lui ſeront, du moins, mieux appropriés.

Les pires Hiſtoriens pour un jeune homme, ſont ceux qui jugent les faits. Eh ! qu'il juge lui-même ; c'eſt ainſi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide ſans ceſſe, il ne fait que voir par l'œil d'un

autre ; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laiſſe à part l'Hiſtoire moderne ; non-ſeulement parce qu'elle n'a plus de phyſionomie, & que nos hommes ſe reſſemblent tous ; mais parce que nos Hiſtoriens, uniquement attentifs à briller, ne ſongent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui ſouvent ne repréſentent rien *. Généralement les Anciens ſont moins de portraits, mettent moins d'eſprit & plus de ſens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire ; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus ſimples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluſte ; Tacite eſt le livre des vieillards, les

* Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Verrot eſt preſque le ſeul qui ſavoit peindre ſans faire de portraits.

jeunes gens ne ſont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir ſonder les profondeurs ; il faut ſavoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La Philoſophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La Jeuneſſe ne doit rien généraliſer ; toute ſon inſtruction doit être en regles particulieres.

Thucydide eſt, à mon gré, le vrai modele des Hiſtoriens. Il rapporte les faits ſans les juger ; mais il n'omet aucune des circonſtances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte ſous les yeux du Lecteur ; loin de s'interpoſer entre les évenemens & les Lecteurs, il ſe dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureuſement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit preſque dans ſes récits que la choſe du monde la

moins inſtructive, ſavoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de Céſar, ont à peu près la même ſageſſe & le même défaut. Le bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intereſſer & de plaire, ſeroit, peut-être, le meilleur des Hiſtoriens, ſi ces mêmes détails ne dégéneroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la Jeuneſſe qu'à le former : il faut déjà du diſcernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, ſon tour viendra ; mais il eſt politique, il eſt rhéteur, il eſt tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Hiſtoire en générale eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient regiſtre que de faits ſenſibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates ; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne

peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. On trouve ſouvent dans une bataille, gagnée ou perdue, la raiſon d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guere que manifeſter des évenemens déjà déterminés par des cauſes morales que les Hiſtoriens ſavent rarement voir.

L'eſprit philoſophique a tourné de ce côté les réflexions de pluſieurs Écrivains de ce ſiecle; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des ſyſtêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choſes comme elles ſont, mais comme elles s'accordent avec ſon ſyſtême.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'Hiſtoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains momens choiſis, dans leurs vétemens de parade; elle n'expoſe que l'homme public

qui s'eſt arrangé pour être vu. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſon cabinet, dans ſa famille, au milieu de ſes amis : elle ne le peint que quand il repréſente ; c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'Hiſtorien le pourſuit par-tout ; il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du ſpectateur, & c'eſt quand l'un croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amuſent plus aux conſeils qu'aux évenemens, plus à ce qui ſe paſſe au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors ; ceux-là me ſont plus propres : voilà pourquoi c'eſt mon homme que Plutarque.*

Il eſt vrai que le génie des hommes

assemblés ou des peuples est fort different du caractere de l'homme en particulier, & que ce seroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux Anciens, par les raisons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractéristiques, étant bannis du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos Auteurs dans leurs vies privées que sur la scène du monde. La décence, non moins sévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle per-

met d'y faire ; & comme on ne peut montrer les hommes que repréſentans toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que ſur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones *.

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans leſquels nous n'oſons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choſes, & il eſt ſi heureux dans le choix de ſes traits, que ſouvent un mot, un ſourire, un geſte lui ſuffit pour caracteriſer ſon héros. Avec un mot plaiſant Annibal raſſure ſon armée effrayée, & il la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie : Agéſilas à cheval ſur un bâton, me

* Un ſeul de nos hiſtoriens qui a imité Tacite dans les grands traits, a oſé imiter Suétone & quelquefois tranſcrire Comines dans les petits ; & cela même qui ajoute au prix de ſon Livre, l'a fait critiquer parmi nous.

fait aimer le vainqueur du grand Roi : Céſar traverſant un pauvre village & cauſant avec ſes amis, décele ſans y penſer le fourbe qui diſoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un ſeul mot ; c'eſt le plus beau moment de ſa vie : Ariſtide écrit ſon propre nom ſur une coquille, & juſtifie ainſi ſon ſurnom : Philopemen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuiſine de ſon hôte. Voilà le véritable art de peindre. La phyſionomie ne ſe montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions : c'eſt dans les bagatelles que le naturel ſe découvre. Les choſes publiques ſont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'eſt preſque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos Auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du ſiecle dernier fut inconteſtablement

M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connoître & aimer; mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auroient fait connoître & aimer d'avantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsai n'eût eu garde d'écrire, quand il l'auroit su.

Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veste blanche & en bonnet étoit à la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient, & trompé par l'habillement le prend pour un aide de cuisine, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas légere lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à

genoux tout éperdu. *Monſeigneur, j'ai cru que c'étoit George.... Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en ſe frottant le derriere, *il ne falloit pas frapper ſi fort.* Voilà donc ce que vous n'oſez dire? Miſerables! ſoyez donc à jamais ſans naturel, ſans entrailles: trempez, durciſſez vos cœurs de fer dans votre vile décence: rendez-vous mépriſables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui ſens avec attendriſſement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis auſſi les petiteſſes de ce grand homme, dès qu'il étoit queſtion de ſa naiſſance & de ſon nom. Songe que c'eſt le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à ſon neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maiſon ſouveraine. Rapproche ces contraſtes, aime la Nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

Il

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures, ainſi dirigées, peuvent operer ſur l'eſprit tout neuf d'un jeune homme. Appeſantis ſur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire ſans penſer, ce que nous liſons nous frappe d'autant moins que, portant déjà dans nous-mêmes les paſſions & les préjugés qui rempliſſent l'hiſtoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroît naturel, parce que nous ſommes hors de la Nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on ſe repréſente un jeune homme élevé ſelon mes maximes : qu'on ſe figure mon Émile, auquel dix-huit ans de ſoins aſſidus n'ont eu pour objet que de conſerver un jugement integre & un cœur ſain ; qu'on ſe le figure, au lever de la toile, jettant, pour la premiere fois, les yeux ſur la ſcène du monde ; ou plutôt, placé derriere

le théâtre, voyant les acteurs prendre & poſer leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le groſſier preſtige abuſe les yeux des ſpectateurs. Bientôt à ſa premiere ſurpriſe ſuccederont des mouvemens de honte & de dédain pour ſon eſpece; il s'indignera de voir ainſi tout le genre humain, dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfans; il s'affligera de voir ſes freres s'entredéchirer pour des rêves, & ſe changer en bêtes féroces pour n'avoir pas ſu ſe contenter d'être hommes.

Certainement avec les diſpoſitions naturelles de l'éleve, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans ſes lectures, pour peu qu'il le mette ſur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice ſera pour lui un cours de Philoſophie pratique, meilleur ſûrement, & mieux entendu, que toutes les vaines ſpéculations dont on brouille l'eſprit des jeunes gens dans

nos écoles. Qu'après avoir ſuivi les romaneſques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du Monde, dont il ne puiſſe jouir dès à préſent ſans tant de tourment ; nous ne voyons là qu'un bon mot qui paſſe : mais Émile y verra une réflexion très-ſage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de ſon eſprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Quand enſuite en liſant la vie de cet inſenſé, il trouvera que tous ſes grands deſſeins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme ; au lieu d'admirer cet héroïſme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un ſi grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un ſi grand politique, ſi ce n'eſt autant de pas pour aller chercher cette malheureuſe tuile, qui devoit terminer ſa vie & ſes projets par une mort deshonorante ?

Tous les conquerans n'ont pas été tués ; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes ; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires : mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miſeres dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs deſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leur terme. Il les verra ſemblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, penſent les franchir à chaque montagne, & quand ils ſont au ſommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguſte, après avoir ſoumis ſes concitoyens, & détruit ſes rivaux, régit durant quarante ans le plus grand

Empire qui ait exiſté ; mais tout cet immenſe pouvoir l'empêchoit-il de frapper les murs de ſa tête, & de remplir ſon vaſte palais de ſes cris, en redemandant à Varus ſes légions exterminées ? Quand il auroit vaincu tous ſes ennemis, de quoi lui auroient ſervi ſes vains triomphes, tandis que les peines de toute eſpece naiſſoient ſans ceſſe autour de lui, tandis que ſes plus chers amis attentoient à ſa vie, & qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ſes proches ? L'infortuné voulut gouverner le Monde, & ne ſut pas gouverner ſa maiſon ! Qu'arriva-t-il de cette négligence ? Il vit périr à la fleur de l'âge ſon neveu, ſon fils adoptif, ſon gendre ; ſon petit-fils fut réduit à manger la bourre de ſon lit pour prolonger de quelques heures ſa miſerable vie ; ſa fille & ſa petite-fille, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de mi-

ſere & de faim dans une iſle déſerte, l'autre en priſon par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reſte de ſa malheureuſe famille, fut réduit par ſa propre femme à ne laiſſer après lui qu'un monſtre pour lui ſuccéder. Tel fut le ſort de ce maître du Monde, tant célebré pour ſa gloire & pour ſon bonheur : croirai-je qu'un ſeul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix ?

J'ai pris l'ambition pour exemple ; mais le jeu de toutes les paſſions humaines offre de ſemblables leçons à qui veut étudier l'Hiſtoire pour ſe connoître, & ſe rendre ſage aux dépens des morts. Le tems approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une inſtruction plus prochaine que celle d'Auguſte. Émile ne ſe reconnoîtra guère dans les étranges objets qui frapperont ſes regards durant ces nouvelles études ; mais il ſaura d'avance

écarter l'illuſion des paſſions avant qu'elles naiſſent, & voyant que, de tous les tems, elles ont aveuglé les hommes, il ſera prévenu de la maniere dont elles pourront l'aveugler à ſon tour, ſi jamais il s'y livre. Ces leçons, je le ſais, lui ſont mal appropriées ; peut-être au beſoin ſeront-elles tardives, inſuffiſantes : mais ſouvenez-vous que ce ne ſont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant je me propoſois un autre objet ; & ſûrement, ſi cet objet eſt mal rempli, ce ſera la faute du maître.

Songez qu'auſſi-tôt que l'amour-propre eſt développé, le *moi* relatif ſe met en jeu ſans ceſſe, & que jamais le jeune homme n'obſerve les autres ſans revenir ſur lui-même & ſe comparer avec eux. Il s'agit donc de ſavoir à quel rang il ſe mettra parmi ſes ſemblables, après les avoir examinés. Je vois, à la maniere dont on fait lire l'Hiſ-

toire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainſi dire, dans tous les perſonnages qu'ils voient; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorſqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que ſoi. Cette méthode a certains avantages dont je ne diſconviens pas; mais quant à mon Émile, s'il arrive une ſeule fois, dans ces paralleles, qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout eſt manqué: celui qui commence à ſe rendre étranger à lui-même, ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne ſont point les Philoſophes qui connoiſſent le mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la Philoſophie, & je ne ſache aucun état où l'on en ait tant. Un ſauvage nous juge plus ſainement que ne

fait un Philoſophe. Celui-ci ſent ſes vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui-même: nous ſommes tous méchans; l'autre nous regarde ſans s'émouvoir, & dit: vous êtes des foux. Il a raiſon, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon éleve eſt ce ſauvage, avec cette différence qu'Émile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, ſe tient plus en garde contre lui-même & ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce ſont nos paſſions qui nous irritent contre celles des autres; c'eſt notre intérêt qui nous fait haïr les méchans; s'ils ne nous faiſoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils ſe font eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aiſément leurs vices, ſi nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous ſen-

tons l'offenſe, & nous ne voyons pas le châtiment ; les avantages ſont apparens, la peine eſt intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ces vices, n'eſt pas moins tourmenté que s'il n'eût point réuſſi ; l'objet eſt changé, l'inquiétude eſt la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir il n'en faut pas avoir un ſemblable.

Les paſſions que nous partageons nous ſéduiſent ; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconſéquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'averſion & l'illuſion ſont inévitables, quand on eſt forcé de ſouffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit ſi l'on étoit à ſa place.

Que faudroit-il donc pour bien obſerver les hommes ? Un grand intérêt

à les connoître, une grande impartialité à les juger ; un cœur assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, & assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Émile ; plutôt ils lui eussent été étrangers, plus tard il leur eût été semblable. L'opinion, dont il voit le jeu, n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions, dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse à ses freres ; il est équitable, il juge ses pairs. Or sûrement s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux ; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent, étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il désire est à sa portée. De qui dépendroit-il ; se suffisant à lui-même, & libre de préjugés ? Il a des bras, de

la ſanté *, de la modération, peu de beſoins, & de quoi les ſatisfaire. Nourri dans la plus abſolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit eſt la ſervitude. Il plaint ces miſérables Rois eſclaves de tout ce qui leur obéit : il plaint ces faux ſages enchaînés à leur vaine réputation ; il plaint ces riches ſots, martyrs de leur faſte ; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere à l'ennui, pour paroître avoir du plaiſir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même, car dans ſes méchancetés il verroit ſa miſere. Il ſe diroit : en ſe donnant le beſoin de me nuire, cet homme a fait dépendre ſon ſort du mien.

Encore un pas, & nous touchons

* Je crois pouvoir compter hardiment la ſanté & la bonne conſtitution au nombre des avantages acquis par ſon éducation ; ou plutôt au nombre des dons de la Nature que ſon éducation lui a conſervés.

au but. L'amour-propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux ; ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal. Émile, en conſiderant ſon rang dans l'eſpece humaine & s'y voyant ſi heureuſement placé, ſera tenté de faire honneur à ſa raiſon de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à ſon mérite l'effet de ſon bonheur. Il ſe dira : je ſuis ſage & les hommes ſont foux. En les plaignant il les mépriſera, en ſe félicitant il s'eſtimera davantage, & ſe ſentant plus heureux qu'eux, il ſe croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle eſt la plus difficile à détruire. S'il reſtoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos ſoins ; & s'il falloit opter, je ne ſais ſi je n'aimerois pas mieux encore l'illuſion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abuſent point ſur leur ſupériorité ; ils la voient,

la ſentent, & n'en ſont pas moins modeſtes. Plus ils ont, plus ils connoiſſent tout ce qui leur manque. Ils ſont moins vains de leur élévation ſur nous, qu'humiliés du ſentiment de leur miſere, & dans les biens excluſifs qu'ils poſſedent, ils ſont trop ſenſés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne ſe ſont pas fait. L'homme de bien peut être fier de ſa vertu, parce qu'elle eſt à lui; mais de quoi l'homme d'eſprit eſt-il fier? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon? qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin?

Ici c'eſt toute autre choſe encore. Reſtons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai ſuppoſé dans mon éleve ni un génie tranſcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choiſi parmi les eſprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation ſur l'homme. Tous les cas rares ſont hors de regle. Quand donc, en conſéquence

de mes ſoins, Émile préfere ſa maniere d'être, de voir, de ſentir à celle des autres hommes, Émile a raiſon. Mais quand il ſe croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureuſement né qu'eux, Émile a tort. Il ſe trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne ſoit trop tard enſuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puiſſe déſabuſer un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, ſi toutefois quelque choſe en peut guérir: à ſa naiſſance au moins, on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raiſonnemens, pour prouver à l'adoleſcent qu'il eſt homme comme les autres & ſujet aux mêmes foibleſſes. Faites-le lui ſentir, ou jamais il ne le ſaura. C'eſt encore ici un cas d'exception à mes propres regles; c'eſt le cas

d'expoſer volontairement mon éleve à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'eſt pas plus ſage que nous. L'aventure du Bateleur ſeroit répétée en mille manieres ; je laiſſerois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui ; ſi des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laiſſerois courir le danger ; ſi des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe * ; je le laiſſerois en-

* Au reſte notre éleve donnera peu dans ce piége, lui que tant d'amuſemens environnent, lui qui ne s'ennuya de ſa vie, & qui ſait à peine a quoi ſert l'argent. Les deux mobiles avec leſquels on conduit les enfans étant l'intérêt & la vanité, ces deux mêmes mobiles ſervent aux courtiſanes & aux eſcrocs pour s'emparer d'eux dans la ſuite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenſes; quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au Collége, vous voyez comment on leur fera laiſſer à vingt leur bourſe dans un brelan & leur ſanté dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus ſavant de ſa claſſe deviendra le plus joueur & le plus débauché. Or les moyens dont on n'uſa point dans l'enfance, n'ont point dans la jeuneſſe le même

cenſer,

cenſer, plumer, dévaliſer par eux; & quand, l'ayant mis à ſec, ils finiroient par ſe moquer de lui, je les remercierois encore, en ſa préſence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les ſeuls pièges dont je le garantirois avec ſoin, ſeroient ceux des Courtiſannes. Les ſeuls ménagemens que j'aurois pour lui, ſeroient de partager tous les dangers que je lui laiſſerois courir, & tous les affronts que je lui laiſſerois recevoir. J'endurerois tout en ſilence, ſans plainte, ſans reproche, ſans jamais lui en dire un ſeul mot; & ſoyez ſûr qu'avec cette diſcrétion bien ſoutenue, tout ce qu'il m'aura vu ſouffrir pour lui, fera plus d'impreſſion ſur ſon cœur, que ce qu'il aura ſouffert lui-même.

---

abus. Mais on doit ſe ſouvenir qu'ici ma conſtante maxime eſt de mettre par-tout la choſe au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice, & puis je le ſuppoſe, afin d'y remédier.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fauſſe dignité des gouverneurs qui, pour jouer ſottement les ſages, rabaiſſent leurs éleves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de ſe diſtinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainſi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame; faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent, & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, deſcendez à eux ſans honte, ſans ſcrupule. Songez que votre honneur n'eſt plus dans vous, mais dans votre éleve; partagez ſes fautes pour l'en corriger; chargez-vous de ſa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir ſon armée & ne pouvant la rallier, ſe mit à fuir à la tête de ſes ſoldats, en criant: *ils ne fuient pas, ils ſuivent leur capitaine.* Fut-il deshonoré pour cela? tant s'en faut: en ſacrifiant ainſi ſa gloire, il l'augmen-

ta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos ſuffrages & renverſent nos inſenſés préjugés. Si je recevois un ſoufflet en rempliſſant mes fonctions auprès d'Émile, loin de me venger de ce ſoufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme aſſez vil pour ne pas m'en reſpecter davantage.

Ce n'eſt pas que l'éleve doive ſuppoſer dans le maître des lumieres auſſi bornées que les ſiennes, & la même facilité à ſe laiſſer ſéduire. Cette opinion eſt bonne pour un enfant qui, ne ſachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à ſa portée, & ne donne ſa confiance qu'à ceux qui ſavent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Émile, & auſſi ſenſé que lui, n'eſt plus aſſez ſot pour prendre ainſi le change, & il ne ſeroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit

avoir en ſon gouverneur eſt d'une autre eſpece ; elle doit porter ſur l'autorité de la raiſon, ſur la ſupériorité des lumieres, ſur les avantages que le jeune homme eſt en état de connoître, & dont il ſent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il eſt aimé de ſon conducteur ; que ce conducteur eſt un homme ſage, éclairé, qui, voulant ſon bonheur, ſait ce qui peut le lui procurer. Il doit ſavoir que, pour ſon propre intérêt, il lui convient d'écouter ſes avis. Or ſi le maître ſe laiſſoit tromper comme le diſciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence & de lui donner des leçons. Encore moins l'éleve doit-il ſuppoſer que le maître le laiſſe, à deſſein, tomber dans des pièges, & tend des embuches à ſa ſimplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel ;

être ſimple & vrai comme lui, l'avertir des périls auxquels il s'expoſe, les lui montrer clairement, ſenſiblement, mais ſans exageration, ſans humeur, ſans pédanteſque étalage; ſur-tout ſans lui donner vos avis pour des ordres, juſqu'à ce qu'ils le ſoient devenus, & que ce ton impérieux ſoit abſolument néceſſaire. S'obſtine-t-il, après cela, comme il fera très-ſouvent: alors ne lui dites plus rien; laiſſez-le en liberté, ſuivez-le, imitez-le, & cela gaiment, franchement; livrez-vous, amuſez-vous autant que lui, s'il eſt poſſible. Si les conſéquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours-là pour les arrêter; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaiſance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre! Toutes ſes fautes ſont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au beſoin. Or ce qui fait ici

le plus grand art du maître, c'eſt d'amener les occaſions & de diriger les exhortations, de maniere qu'il ſache d'avance quand le jeune homme cédera & quand il s'obſtinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience, ſans jamais l'expoſer à de trop grands dangers.

Avertiſſez-le de ſes fautes avant qu'il y tombe; quand il y eſt tombé, ne les lui reprochez point: vous ne feriez qu'enflammer & mutiner ſon amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot: *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il ſe ſouvienne de ce qu'on lui a dit, eſt de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera ſûrement à vous, en voyant que vous vous

oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraſer, vous le conſolez. Mais ſi à ſon chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & ſe fera une loi de ne vous plus écouter, comme pour vous prouver qu'il ne penſe pas comme vous ſur l'importance de vos avis.

Le tour de vos conſolations peut encore être pour lui une inſtruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui diſant, (je ſuppoſe,) que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de ſon compte, vous le corrigez en ne paroiſſant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'eſt une excuſe bien mortifiante que de ſe conſoler par leur exemple ; c'eſt concevoir que le plus qu'il peut prétendre, eſt qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes eſt celui des

fables. En cenſurant le coupable ſous un maſque étranger, on l'inſtruit ſans l'offenſer ; & il comprend alors que l'apologue n'eſt pas un menſonge, par la vérité dont il ſe fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un ſot. Ainſi d'un fait il tire une maxime ; & l'expérience, qu'il eût bientôt oubliée, ſe grave, au moyen de la fable, dans ſon jugement. Il n'y a point de connoiſſance morale qu'on ne puiſſe acquérir par l'expérience d'autrui ou par la ſienne. Dans les cas où cette expérience eſt dangereuſe, au lieu de la faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'Hiſtoire. Quand l'épreuve eſt ſans conſéquence, il eſt bon que le jeune homme y reſte expoſé ; puis, au moyen de l'apologue,

on rédige en maximes les cas particuliers qui lui ſont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'eſt ſi vain, ſi mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plûpart des fables ; comme ſi cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de maniere à la rendre ſenſible au Lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaiſir de la trouver de ſon chef. Le talent d'inſtruire eſt de faire que le diſciple ſe plaiſe à l'inſtruction. Or, pour qu'il s'y plaiſe, il ne faut pas que ſon eſprit reſte tellement paſſif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait abſolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laiſſe toujours quelque priſe au ſien ; il faut qu'il ſe puiſſe dire : je conçois, je pénetre, j'agis, je m'inſtruis.

Une des choſes qui rendent ennuyeux le Pantalon de la Comédie Italienne, eſt le ſoin qu'il prend toujours d'interprèter au Parterre des platiſes qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur ſoit Pantalon, encore moins un Auteur. Il faut toujours ſe faire entendre ; mais il ne faut pas toujours tout dire : celui qui dit tout, dit peu de choſes ; car à la fin on ne l'écoute plus. Que ſignifient ces quatre vers que la Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle ? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris ? A-t-il beſoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-deſſous des objets qu'il peint ? Loin de généraliſer par-là ſa morale, il la particulariſe, il la reſtreint, en quelque ſorte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en re-

tranchât toutes ces concluſions, par leſquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire auſſi clairement qu'agréablement. Si votre éleve n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, ſoyez ſûr qu'il ne l'entendra pas même ainſi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des ſentimens & des lumieres du jeune adoleſcent. Conçoit-on rien de moins raiſonnable que d'aller ſuivre exactement l'ordre numérique du livre, ſans égard au beſoin ni à l'occaſion ? D'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai ſur le cœur ces deux mulets, parce que je me ſouviens d'avoir vû un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdiſſoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent & cent

fois, ſans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit deſtiné. Non-ſeulement je n'ai jamais vû d'enfans faire aucune application ſolide des fables qu'ils apprenoient ; mais je n'ai jamais vû que perſonne ſe ſouciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude eſt l'inſtruction morale ; mais le véritable objet de la mere & de l'enfant, n'eſt que d'occuper de lui toute une compagnie, tandis qu'il récite ſes fables : auſſi les oublie-t-il toutes en grandiſſant, lorſqu'il n'eſt plus queſtion de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'inſtruire dans les fables, & voici pour Émile le tems de commencer.

Je montre de loin, (car je ne veux pas non plus tout dire,) les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en ſui-

vant celle que j'ai marquée, votre éleve achetera la connoiſſance des hommes & de ſoi-même au meilleur marché qu'il eſt poſſible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune ſans envier le ſort de ſes favoris, & d'être content de lui ſans ſe croire plus ſage que les autres. Vous avez auſſi commencé à le rendre acteur pour le rendre ſpectateur, il faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroiſſent; mais de la ſcène on les voit tels qu'ils ſont. Pour embraſſer le tout il faut ſe mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces myſteres ténébreux? Des intrigues de plaiſirs bornent les intérêts de ſon âge: il ne diſpoſe encore que de lui-même; c'eſt comme s'il ne diſpoſoit de rien. L'homme eſt la plus vile des marchan-

diſes ; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la perſonne eſt toujours le moindre de tous.

Quand je vois que, dans l'âge de la plus grande activité, l'on borne les jeunes gens à des études purement ſpéculatives, & qu'après, ſans la moindre expérience, ils ſont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raiſon que la Nature, & je ne ſuis plus ſurpris que ſi peu de gens ſachent ſe conduire. Par quel bizarre tour d'eſprit nous apprend-on tant de choſes inutiles, tandis que l'art d'agir eſt compté pour rien ? On prétend nous former pour la ſociété, & l'on nous inſtruit comme ſi chacun de nous devoit paſſer ſa vie à penſer ſeul dans ſa cellule, ou à traiter des ſujets en l'air avec des indifferens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enſeignant certaines contorſions

du corps & certaines formules de paroles qui ne ſignifient rien. Moi auſſi, j'ai appris à vivre à mon Émile ; car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à ſavoir gagner ſon pain : mais ce n'eſt pas aſſez. Pour vivre dans le monde, il faut ſavoir traiter avec les hommes ; il faut connoître les inſtrumens qui donnent priſe ſur eux ; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la ſociété civile, & prévoir ſi juſte les évenemens, qu'on ſoit rarement trompé dans ſes entrepriſes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réuſſir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de diſpoſer de leur propre bien ; mais que leur ſerviroient ces précautions, ſi, juſqu'à l'âge preſcrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience ? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & ſeroient tout auſſi neufs

à vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par ſon ignorance ou trompé par ſes paſſions, ne ſe faſſe du mal à lui-même ; mais à tout âge il eſt permis d'être bienfaiſant, à tout âge on peut protéger, ſous la direction d'un homme ſage, les malheureux qui n'ont beſoin que d'appui.

Les nourrices, les meres s'attachent aux enfans par les ſoins qu'elles leur rendent ; l'exercice des vertus ſociales porte au fond des cœurs l'amour de l'Humanité ; c'eſt en faiſant le bien qu'on devient bon : je ne connois point de pratique plus ſûre. Occupez votre éleve à toutes les bonnes actions qui ſont à ſa portée ; que l'intérêt des indigens ſoit toujours le ſien ; qu'il ne les aſſiſte pas ſeulement de ſa bourſe, mais de ſes ſoins ; qu'il les ſerve, qu'il les protége, qu'il leur conſacre ſa perſonne & ſon tems ; qu'il ſe faſſe leur hom-

me

me d'affaires, il ne remplira de ſa vie un ſi noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront juſtice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu; quand il forcera les portes des Grands & des riches; quand il ira, s'il le faut, juſqu'aux pieds du Trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords ſont fermés par leur miſere, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oſer s'en plaindre!

Mais ferons-nous d'Émile un chevalier errant, un redreſſeur des torts, un Paladin? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire le ſage & le défenſeur des loix chez les Grands, chez les Magiſtrats, chez le Prince, faire le ſolliciteur chez les Juges & l'Avocat dans les tribunaux? Je ne ſais rien de tout cela. Les noms badins

& ridicules ne changent rien à la nature des choſes. Il fera tout ce qu'il ſait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il ſait que rien n'eſt utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à ſon âge. Il ſait que ſon premier devoir eſt envers lui-même, que les jeunes gens doivent ſe défier d'eux, être circonſpects dans leur conduite, reſpectueux devant les gens plus âgés, retenus & diſcrets à parler ſans ſujet, modeſtes dans les choſes indifférentes, mais hardis à bien faire & courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illuſtres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, paſſoient leur jeuneſſe à pourſuivre le crime & à défendre l'innocence, ſans autre intérêt que celui de s'inſtruire, en ſervant la juſtice & protégeant les bonnes mœurs.

Émile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-ſeulement entre les hom-

mes *, pas même entre les animaux.

* Mais ſi on lui cherche querelle à lui-même, comment ſe conduira-t-il ? je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais aſſez pour en avoir. Mais enfin, pourſuivra-t-on, qui eſt-ce qui eſt à l'abri d'un ſoufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, qui, pour avoir le plaiſir de tuer ſon homme, commence par le deshonorer ? C'eſt autre choſe ; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie ſoit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin ; & l'on ne peut pas plus ſe préſerver d'un pareil accident que de la chûte d'une tuile. Un ſoufflet & un démenti reçus & endurés ont des effets civils, que nulle ſageſſe ne peut prévenir & dont nul Tribunal ne peut venger l'offenſé. L'inſuffiſance des Loix lui rend donc en cela ſon indépendance ; il eſt alors ſeul Magiſtrat, ſeul Juge entre l'offenſeur & lui : il eſt ſeul interprete & Miniſtre de la Loi Naturelle, il ſe doit juſtice & peut ſeul ſe la rendre ; & il n'y a ſur la terre nul gouvernement aſſez inſenſé pour le punir de ſe l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'eſt une extravagance ; je dis qu'il ſe doit juſtice & qu'il en eſt le ſeul diſpenſateur. Sans tant de vains Edits contre les duels, ſi j'étois Souverain, je réponds qu'il n'y auroit jamais ni ſoufflet, ni démenti donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort ſimple dont les Tribunaux ne ſe mêleroient point. Quoi qu'il en ſoit, Emile ſait en pareil cas la juſtice qu'il ſe doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la ſûreté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'inſulte : mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne ſe vante long-tems de l'avoir inſulté.

TAYLOR INST. OXFORD

Il n'excita jamais deux chiens à ſe battre; jamais il ne fit pourſuivre un chat par un chien. Cet eſprit de paix eſt un effet de ſon éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ſes plaiſirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il ſouffre quand il voit ſouffrir; c'eſt un ſentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & ſe complaît à voir tourmenter un être ſenſible, c'eſt quand un retour de vanité le fait ſe regarder comme exempt des mêmes peines par ſa ſageſſe ou par ſa ſupériorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'eſprit, ne ſauroit tomber dans le vice qui en eſt l'ouvrage. Émile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte; & quand il peut contribuer à le produire, c'eſt un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas ſuppoſé, qu'en voyant des malheureux, il

n'auroit pour eux que cette pitié ſtérile & cruelle, qui ſe contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaiſance active lui donne bien-tôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquiſes, ou qu'il eût acquiſes beaucoup plus tard. S'il voit régner la diſcorde entre ſes camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du ſujet de leurs peines : s'il voit deux hommes ſe haïr, il veut connoître la cauſe de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puiſſant & du riche, il cherche de quelles manœuvres ſe couvrent ces vexations ; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les miſérables, les moyens de finir leurs maux ne ſont jamais indifferens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces diſpoſitions d'une maniere convenable à ſon âge ? De régler ſes ſoins & ſes connoiſſances, & d'em-

ployer ſon zèle à les augmenter.

Je ne me laſſe point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en diſcours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enſeigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler ſans ſujet de rien dire ; de croire leur faire ſentir, ſur les bancs d'un Collége, l'énergie du langage des paſſions, & toute la force de l'art de perſuader, ſans interêt de rien perſuader à perſonne ! Tous les préceptes de la Rhétorique ne ſemblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en ſent pas l'uſage pour ſon profit. Qu'importe à un écolier de ſavoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ſes ſoldats à paſſer les Alpes ? Si, au lieu de ces magnifiques harangues, vous lui diſiez comment il doit s'y prendre pour porter ſon Préfet à lui donner congé, ſoyez ſûr qu'il ſeroit plus attentif à vos règles.

Si je voulois enſeigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les paſſions fuſſent déjà développées, je lui préſenterois ſans ceſſe des objets propres à flatter ces paſſions, & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriſer ſes deſirs. Mais mon Émile n'eſt pas dans une ſituation ſi avantageuſe à l'Art oratoire. Borné preſque au néceſſaire phyſique, il a moins beſoin des autres que les autres n'ont beſoin de lui; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur perſuader ne le touche pas d'aſſez près pour l'émouvoir exceſſivement. Il ſuit de-là qu'en géneral il doit avoir un langage ſimple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & ſeulement pour être entendu. Il eſt peu ſentencieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliſer ſes idées; il a peu d'images, parce qu'il eſt rarement paſſionné.

Ce n'eſt pas pourtant qu'il ſoit tout à-fait flegmatique & froid. Ni ſon âge, ni ſes mœurs, ni ſes goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adoleſcence, les eſprits vivifians retenus & cohobés dans ſon ſang portent à ſon jeune cœur une chaleur qui brille dans ſes regards, qu'on ſent dans ſes diſcours, qu'on voit dans ſes actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhémence. Le noble ſentiment qui l'inſpire lui donne de la force & de l'élévation ; pénétré du tendre amour de l'Humanité, il tranſmet, en parlant, les mouvemens de ſon ame ; ſa génereuſe franchiſe a je ne ſais quoi de plus enchanteur que l'artificieuſe éloquence des autres, ou plutôt lui ſeul eſt véritablement éloquent, puiſqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il ſent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y penſe, plus je trouve qu'en

mettant ainſi la bienfaiſance en action, & tirant de nos bons ou mauvais ſuccès des réflexions ſur leurs cauſes, il y a peu de connoiſſances utiles qu'on ne puiſſe cultiver dans l'eſprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai ſavoir qu'on peut acquérir dans les Colléges, il acquerra de plus une ſcience plus importante encore, qui eſt l'application de cet acquis aux uſages de la vie. Il n'eſt pas poſſible que, prenant tant d'interêt à ſes ſemblables, il n'apprenne de bonne heure à peſer & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaiſirs, & à donner en géneral une plus juſte valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intereſſant à perſonne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, ſe paſſionnent trop pour juger ſainement des choſes. Rapportant tout à eux ſeuls & réglant ſur

leur ſeul intérêt les idées du bien & du mal, ils ſe rempliſſent l'eſprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voient auſſi-tôt le bouleverſement de tout l'Univers.

Étendons l'amour-propre ſur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait ſa racine. Moins l'objet de nos ſoins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illuſion de l'intérêt particulier eſt à craindre; plus on généraliſe cet intérêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'eſt autre choſe en nous que l'amour de la juſtice. Voulons-nous donc qu'Émile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoiſſe? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ſes ſoins ſeront conſacrés au bonheur d'autrui, plus ils ſeront éclairés & ſages, & moins il ſe trompera ſur ce

qui eſt bien ou mal : mais ne ſouffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement ſur des acceptions de perſonnes ou ſur d'injuſtes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour ſervir l'autre ? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous : c'eſt-là le premier intérêt du ſage, après l'intérêt privé ; car chacun eſt partie de ſon eſpece, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foibleſſe, il faut donc la généraliſer, & l'étendre ſur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle eſt d'accord avec la juſtice, parce que de toutes les vertus, la juſtice eſt celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpece encore plus que de notre prochain, & c'eſt une

très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reſte il faut ſe ſouvenir que tous ces moyens par leſquels je jette ainſi mon éleve hors de lui-même, ont cependant toujours un rapport direct à lui ; puiſque non-ſeulement il en réſulte une jouiſſance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaiſant au profit des autres, je travaille à ſa propre inſtruction.

J'ai d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans ſa tête ! Quels ſentimens ſublimes étouffent dans ſon cœur le germe des petites paſſions ! Quelle netteté de judiciaire ! Quelle juſteſſe de raiſon je vois ſe former en lui de ſes penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borne des poſſibles, & fait qu'un homme ſupérieur aux autres, ne

pouvant les élever à ſa meſure, ſait s'abaiſſer à la leur ! Les vrais principes du juſte, les vrais modèles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre ſe gravent dans ſon entendement ; il voit la place de chaque choſe & la cauſe qui l'en écarte ; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les paſſions humaines, il connoît leurs illuſions & leur jeu.

J'avance, attiré par la force des choſes, mais ſans m'en impoſer ſur les jugemens des Lecteurs. Depuis long-tems ils me voient dans le pays des chimeres ; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant ſi fort des opinions vulgaires, je ne ceſſe de les avoir préſentes à mon eſprit ; je les examine, je les médite, non pour les ſuivre ni pour les fuir, mais pour les peſer à la balance du raiſonnement. Toutes les fois qu'il me

force à m'écarter d'elles, inſtruit par l'expérience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas ; je ſais que, s'obſtinant à n'imaginer que ce qu'ils voient, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantaſtique, parce qu'il differe de ceux auxquels ils le comparent ; ſans ſonger qu'il faut bien qu'il en differe, puiſqu'élevé tout différemment, affecté de ſentimens tout contraires, inſtruit tout autrement qu'eux, il ſeroit beaucoup plus ſurprenant qu'il leur reſſemblât que d'être tel que je le ſuppoſe. Ce n'eſt pas l'homme de l'homme, c'eſt l'homme de la Nature. Aſſurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne ſuppoſois rien que tout le monde ne pût obſerver ainſi que moi, parce qu'il eſt un point, ſavoir la naiſſance de l'homme, duquel nous partons tous

également ; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la Nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon éleve à ſix ans differoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le tems de défigurer ; maintenant ils n'ont plus rien de ſemblable, & l'âge de l'homme fait dont il approche, doit le montrer ſous une forme abſolument differente, ſi je n'ai pas perdu tous mes ſoins. La quantité d'acquis eſt peut-être aſſez égale de part & d'autre ; mais les choſes acquiſes ne ſe reſſemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des ſentimens ſublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe ; mais conſiderez auſſi que ceux-ci ſont déjà tous Philoſophes & Théologiens, avant qu'Émile ſache ce que c'eſt que Philoſophie, & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de ce que vous ſuppoſez n'exiſte ; les jeu-

nes gens ne ſont point faits ainſi ; ils ont telle ou telle paſſion ; ils font ceci ou cela : c'eſt comme ſi l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges ſi prompts à la cenſure de conſiderer que ce qu'ils diſent là, je le ſais tout auſſi bien qu'eux ; que j'y ai probablement réfléchi plus longtems, & que, n'ayant nul intérêt à leur en impoſer, j'ai droit d'exiger qu'ils ſe donnent au moins le tems de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien la conſtitution de l'homme, qu'ils ſuivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonſtance, afin de voir combien un individu peut differer d'un autre par la force de l'éducation ; qu'enſuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils diſent en quoi j'ai mal raiſonné ; je n'aurai rien à répondre.

Ce

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excuſable de l'être, c'eſt qu'au lieu de me livrer à l'eſprit de ſyſtême, je donne le moins qu'il eſt poſſible au raiſonnement, & ne me fie qu'à l'obſervation. Je ne me fonde point ſur ce que j'ai imaginé, mais ſur ce que j'ai vû. Il eſt vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un ſeul ordre de gens : mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie paſſée à les obſerver, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre, d'un état & non pas d'un autre ; & je n'ai regardé comme appartenant inconteſtablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, ſi ſuivant cette méthode vous

ſuivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, & qui tiendra le moins qu'il eſt poſſible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui, de mon éleve ou des vôtres, penſez-vous qu'il reſſemblera le plus ? Voilà, ce me ſemble, la queſtion qu'il faut réſoudre, pour ſavoir ſi je me ſuis égaré.

L'homme ne commence pas aiſément à penſer ; mais ſi-tôt qu'il commence, il ne ceſſe plus. Quiconque a penſé penſera toujours ; & l'entendement, une fois exercé à la réflexion, ne peut plus reſter en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'eſprit humain n'eſt point naturellement ſi prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-tems inſcrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais conſiderez premierement que,

voulant former l'homme de la Nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un ſauvage, & de le reléguer au fond des bois; mais qu'enfermé dans le tourbillon ſocial, il ſuffit qu'il ne s'y laiſſe entraîner ni par les paſſions, ni par les opinions des hommes, qu'il voye par ſes yeux, qu'il ſente par ſon cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de ſa propre raiſon. Dans cette poſition, il eſt clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens ſentimens dont il eſt affecté, les divers moyens de pourvoir à ſes beſoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût acquiſes plus lentement. Le progrès naturel à l'eſprit eſt accéleré, mais non renverſé. Le même homme qui doit reſter ſtupide dans les forêts, doit devenir raiſonnable & ſenſé dans les villes, quand il y ſera ſimple ſpectateur. Rien n'eſt plus propre à rendre ſage

que les folies qu'on voit ſans les partager ; & celui même qui les partage s'inſtruit encore, pourvu qu'il n'en ſoit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Conſiderez auſſi que, bornés par nos facultés aux choſes ſenſibles, nous n'offrons preſque aucune priſe aux notions abſtraites de la philoſophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous ſommes ſi fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapidement & preſque d'un ſaut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'eſt pas capable, & pour lequel il faut, même aux hommes, bien des échelons faits exprès pour eux. La premiere idée abſtraite eſt le premier de ces échelons; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'aviſe de le conſtruire.

L'Etre incompréhenſible qui embraſſe tout, qui donne le mouvement au Monde, & forme tout le ſyſtême des êtres, n'eſt ni viſible à nos yeux, ni palpable à nos mains ; il échappe à tous nos ſens. L'ouvrage ſe montre ; mais l'ouvrier ſe cache. Ce n'eſt pas une petite affaire de connoître enfin qu'il exiſte, & quand nous ſommes parvenus là, quand nous nous demandons : quel eſt-il ? où eſt-il ? notre eſprit ſe confond, s'égare, & nous ne ſavons plus que penſer.

Locke veut qu'on commence par l'étude des eſprits, & qu'on paſſe enſuite à celle des corps : cette méthode eſt celle de la ſuperſtition, des préjugés, de l'erreur ; ce n'eſt point celle de la raiſon, ni même de la Nature bien ordonnée ; c'eſt ſe boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long-tems étudié les corps pour ſe faire une véritable notion des eſprits

& ſoupçonner qu'ils exiſtent. L'ordre contraire ne ſert qu'à établir le matérialiſme.

Puiſque nos ſens ſont les premiers inſtrumens de nos connoiſſances, les êtres corporels & ſenſibles ſont les ſeuls dont nous avons immédiatement l'idée. Ce mot *eſprit*, n'a aucun ſens pour quiconque n'a pas philoſophé. Un eſprit n'eſt qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent-ils pas des eſprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit ? or on m'avouera que des eſprits qui ont des bras & des langues reſſemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du Monde, ſans excepter les Juifs, ſe ſont fait des Dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Eſprit, de Trinité, de Perſonnes, ſommes pour la plupart de vrais Anthropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu eſt par-tout ;

mais nous croyons auſſi que l'air eſt par-tout, au moins dans notre atmoſphère, & le mot *eſprit* dans ſon origine ne ſignifie lui-même que *ſouffle* & *vent*. Si-tôt qu'on accoutume les gens à dire des mots ſans les entendre, il eſt facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le ſentiment de notre action ſur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que, quand ils agiſſoient ſur nous, c'étoit d'une maniere ſemblable à celle dont nous agiſſons ſur eux. Ainſi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il ſentoit l'action. Se ſentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puiſſance, il l'a ſuppoſée illimitée, & il en fit des Dieux auſſi-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vû de mort dans la Nature. L'idée de la matiere n'a pas

été moins lente à ſe former en eux que celle de l'eſprit, puiſque cette premiere idée eſt une abſtraction elle-même. Ils ont ainſi rempli l'Univers de Dieux ſenſibles. Les aſtres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maiſons mêmes, tout avoit ſon ame, ſon Dieu, ſa vie. Les marmouſets de Laban, les manitous des Sauvages, les fétiches des Nègres, tous les ouvrages de la Nature & des hommes ont été les premieres Divinités des mortels : le polythéïſme a été leur premiere religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pû reconnoître un ſeul Dieu que quand, généraliſant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cauſe, de réunir le ſyſtême total des êtres ſous une ſeule idée, & de donner un ſens au mot *ſubſtance*, lequel eſt au fond la plus grande des abſtractions. Tout enfant qui croit en

Dieu eſt donc néceſſairement idolâtre, ou du moins Anthropomorphite ; & quand une fois l'imagination a vû Dieu, il eſt bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà préciſément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne ſais comment, à l'idée abſtraite de la ſubſtance, on voit que, pour admettre une ſubſtance unique, il lui faudroit ſuppoſer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la penſée & l'étendue, dont l'une eſt eſſentiellement diviſible, & l'autre exclut toute diviſibilité. On conçoit d'ailleurs que la penſée, ou, ſi l'on veut, le ſentiment, eſt une qualité primitive & inſéparable de la ſubſtance à laquelle elle appartient, qu'il en eſt de même de l'étendue par rapport à ſa ſubſtance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités, perdent la ſubſtance à laquelle elle appartient ;

que par conſéquent la mort n'eſt qu'une ſéparation de ſubſtances, & que les êtres où ces deux qualités ſont réunies, ſont compoſés des deux ſubſtances auſquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, conſiderez maintenant quelle diſtance reſte encore entre la notion des deux ſubſtances & celle de la nature divine; entre l'idée incompréhenſible de l'action de notre ame ſur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu ſur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puiſſance, celles des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à ſi peu d'hommes de voir auſſi confuſes & auſſi obſcures qu'elles le ſont, & qui n'ont rien d'obſcur pour le peuple parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment ſe préſenteront-elles dans toute leur force, c'eſt-à-dire, dans toute leur obſcurité,

à de jeunes eſprits encore occupés aux premieres opérations des ſens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent ? C'eſt en vain que les abîmes de l'infini ſont ouverts tout autour de nous ; un enfant n'en ſait point être épouvanté, ſes foibles yeux n'en peuvent ſonder la profondeur. Tout eſt infini pour les enfans, ils ne ſavent mettre des bornes à rien ; non qu'ils faſſent la meſure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-dé-là qu'au de-çà des dimenſions qui leur ſont connues. Ils eſtimeront un eſpace immenſe, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux ; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir, mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puiſſance de Dieu, ils l'eſtimeront preſque auſſi fort que leur pere. En toute choſe leur connoiſſance étant pour eux

la mesure des possibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils savent. Tels sont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foiblesse d'esprit. Ajax eût craint de se mesurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoît Achille & ne connoît pas Jupiter. Un payſan Suisse qui se croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier si le Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de Lecteurs seront surpris de me voir suivre tout le premier âge de mon éleve sans lui parler de religion. A quinze ans il ne savoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit n'est-il pas encore tems qu'il l'apprenne : car s'il l'apprend plûtôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais.

Si j'avois à peindre la stupidité fâ-

cheuſe, je peindrois un pédant enſeignant le catéchiſme à des enfans; ſi je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en diſant ſon catéchiſme. On m'objectera que la plupart des dogmes du Chriſtianiſme étant des myſteres, attendre que l'eſprit humain ſoit capable de les concevoir, ce n'eſt pas attendre que l'enfant ſoit homme, c'eſt attendre que l'homme ne ſoit plus. A cela je réponds premierement, qu'il y a des myſteres qu'il eſt non-ſeulement impoſſible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enſeigner aux enfans, ſi ce n'eſt de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les myſteres, il faut comprendre, au moins, qu'ils ſont incompréhenſibles; & les enfans ne ſont pas même capables de cette conception-là. Pour l'âge où tout eſt myſtere, il n'y a point de myſteres proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être sauvé. Ce dogme mal entendu est le principe de la sanguinaire intolérance, & la cause de toutes ces vaines instructions qui portent le coup mortel à la raison humaine en l'accoutumant à se payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel : mais si, pour l'obtenir, il suffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de sansonnets & de pies, tout aussi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le Philosophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la religion chrétienne, que croit-il ? ce qu'il conçoit ; & il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que si vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout aussi vo-

lontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes eſt une affaire de géographie. Seront-ils récompenſés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un que Mahomet eſt le Prophete de Dieu, & il dit que Mahomet eſt le Prophete de Dieu; on dit à l'autre que Mahomet eſt un fourbe, & il dit que Mahomet eſt un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre, s'ils ſe fuſſent trouvés tranſpoſés. Peut-on partir de deux diſpoſitions ſi ſemblables pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer ? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'eſt pas en Dieu qu'il croit, c'eſt à Pierre ou à Jacques qui lui diſent qu'il y a quelque choſe qu'on appelle Dieu; & il le croit à la maniere d'Euripide :

O Jupiter ! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom *.

* *Plutarque, Traité de l'Amour; trad. d'Amyot.* C'eſt ainſi que commençoit d'abord la Tragédie de Ménalippe; mais les clameurs du Peuple d'Athènes forcerent Euripide à changer ce commencement.

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raiſon ne ſera privé du bonheur éternel ; les Catholiques croient la même choſe de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, ſoit dans l'enfance, ſoit dans la démence, quand l'eſprit humain eſt incapable des opérations néceſſaires pour reconnoître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous & moi, eſt que vous prétendez que les enfans ont à ſept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aye tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une ſimple obſervation d'hiſtoire naturelle.

Par le même principe, il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera pas

pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre vie, ſi ſon aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours. Vous en convenez pour les inſenſés qu'une maladie prive de leurs facultés ſpirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conſéquent du droit aux bienfaits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir auſſi pour ceux qui, ſequeſtrés de toute ſociété dès leur enfance, auroient mené une vie abſolument ſauvage, privés des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes * ? Car il eſt d'une impoſſibilité démontrée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ſes réflexions juſqu'à la connoiſſance du vrai Dieu. La raiſon nous dit que l'homme n'eſt puniſſable que par les fautes de ſa volonté, &

* Sur l'état naturel de l'eſprit humain & ſur la lenteur de ſes progrès, *Voyez la premiere partie du diſcours ſur l'inégalité.*

qu'une ignorance invincible ne lui ſauroit être imputée à crime. D'où il ſuit que devant la Juſtice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres néceſſaires, eſt réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur ſe ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la verité à ceux qui ne ſont pas en état de l'entendre, car c'eſt y vouloir ſubſtituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées baſſes, fantaſtiques, injurieuſes, indignes d'elle; c'eſt un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que ſi l'on diſoit que Plutarque eſt injuſte, envieux, jaloux, & ſi tyran, qu'il exige plus qu'il ne laiſſe le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'eſprit

des enfans eſt qu'elles y reſtent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suiſſe une bonne & pieuſe mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point inſtruire ſon fils de la religion dans le premier âge, de peur que, content de cette inſtruction groſſiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raiſon. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & révérence, & ſi-tôt qu'il en vouloit parler lui-méme on lui impoſoit ſilence comme ſur un ſujet trop ſublime & trop grand pour lui. Cette réſerve excitoit ſa curioſité, & ſon amour-propre aſpiroit au moment de connoître ce myſtere qu'on lui cachoit avec tant de ſoin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on ſouffroit qu'il en parlât lui-méme, & plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu

par-tout ; & ce que je craindrois de cet air de myſtere indiſcrettement affecté, ſeroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'alterât ſa tête, & qu'enfin l'on n'en fît un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de ſemblable pour mon Émile, qui, refuſant conſtamment ſon attention à tout ce qui eſt au-deſſus de ſa portée, écoute avec la plus profonde indifference les choſes qu'il n'entend pas. Il y en a tant ſur leſquelles il eſt habitué à dire : cela n'eſt pas de mon reſſort, qu'une de plus ne l'embarraſſe guere ; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes queſtions, ce n'eſt pas pour les avoir entendu propoſer, mais c'eſt quand le progrès de ſes lumieres porte ſes recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'eſprit humain cultivé s'approche de ces myſteres, & je conviendrai volontiers

qu'il n'y parvient naturellement, au ſein de la ſociété même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même ſociété des cauſes inévitables par leſquelles le progrès des paſſions eſt accéléré, ſi l'on n'accéleroit de même le progrès des lumieres qui ſervent à régler ces paſſions, c'eſt alors qu'on ſortiroit veritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre ſeroit rompu. Quand on n'eſt pas maître de moderer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correſpondre, en ſorte que l'ordre ne ſoit point interverti, que ce qui doit marcher enſemble ne ſoit point ſéparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de ſa vie, ne ſoit pas à tel point par une de ſes facultés, & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici!

difficulté d'autant plus grande, qu'elle eſt moins dans les choſes que dans la puſillanimité de ceux qui n'oſent la réſoudre : commençons, au moins, par oſer la propoſer. Un enfant doit être élevé dans la religion de ſon pere; on lui prouve toujours très-bien que cette religion, quelle qu'elle ſoit, eſt la ſeule véritable ; que toutes les autres ne ſont qu'extravagance & abſurdité. La force des argumens dépend abſolument, ſur ce point, du pays où l'on les propoſe. Qu'un Turc, qui trouve le Chriſtianiſme ſi ridicule à Conſtantinople, aille voir comment on trouve le Mahométiſme à Paris: c'eſt ſur-tout en matiere de religion que l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons ſecouer ſon joug en toute choſe, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enſeigner à notre Émile qu'il ne pût apprendre de lui-même par

tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous? à quelle ſecte aggrégerons-nous l'homme de la Nature? La réponſe eſt fort ſimple, ce me ſemble; nous ne l'aggrégerons ni à celle-ci, ni à celle-là: mais nous le mettrons en-état de choiſir celle où le meilleur uſage de ſa raiſon doit le conduire.

Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

N'importe; le zele & la bonne foi m'ont juſqu'ici tenu lieu de prudence. J'eſpere que ces garants ne m'abandonneront point au beſoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la vérité: je n'oublierai jamais ma deviſe; mais il m'eſt trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je penſe, je vous dirai ce que penſoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la vérité des faits qui vont être rap-

portés ; ils ſont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais tranſcrire : c'eſt à vous de voir ſi l'on peut en tirer des réflexions utiles ſur le ſujet dont il s'agit. Je ne vous propoſe point le ſentiment d'un autre ou le mien pour regle ; je vous l'offre à examiner.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES MATIERES,
POUR LES DEUX PREMIERS VOLUMES.

I. Désigne le Tome premier.
II. le Tome second.
n. les notes.

Abbé de St. Pierre; comment établiſſoit ſes enfans. T. II. *p.* 129
Comment appelloit les hommes. I. 111
Académies, ſont des écoles publiques de menſonges. II. 155
Accent, s'il faut ſe piquer de n'en point avoir. I. 133
Ce que le François met à la place. *Ibid.*
Les enfans en ont peu. I. 412
Achille, allégorie de ſon immerſion dans le Styx. I. 37
Comment le Poëte lui ôte le mérite de la valeur. I. 64
Activité, ſurabondante dans les enfans, & défaillante dans les vieillards. I. 113
Adoleſcence, ſignes des approches de cet âge. I. 173
Peut être accélérée ou retardée par l'éducation. II. 198

Affaires, comment un jeune homme peut les apprendre. II. 317
Ceux qui ne traitent que les leurs propres, s'y paſſionnent trop. II. 329
Affectation d'un parler modeſte, mauvaiſe avec les enfans. II. 193
Affronts déshonorans, à qui en appartient la vengeance. II. 323 *n.*
Age de force. II. 1
Son emploi. II. 6
Age prodigieux. I. 70 *n.*
Ajax, eût craint Achille & défie Jupiter. II. 348
Alexandre, croyoit à la vertu. I. 271
Alimens ſolides, nourriſſent mieux que les liquides. I. 79 *n.*
Alimens des premiers hommes. I. 421
Amateurs & Amatrices, comment font à Paris leurs ouvrages. II. 146
Exceptions. *Ibid.*
Amour, exigé des connoiſſances. II. 183
A de meilleurs yeux que nous. *Ibid.*
Fixe & rend excluſif le penchant de la Nature. *Ibid.*
Paſſions qu'il entraîne à ſa ſuite. II. 185
Amour de ſoi, principe de toutes nos paſſions. II. 177
Toujours bon & conforme à l'ordre. II. 178
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent. II. 181

Amour-propre, pourquoi n'eſt jamais content. II. 181
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent. *Ibid*
Devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites. II 186
Comment ſe transforme en vertu. II. 330
Analyſe II. 24
Analogie grammaticale, les enfans la ſuivent mieux que nous. I. 126
Angle viſuel, comment nous trompe. I. 379
Anglois, ſe diſent un peuple de bon naturel I. 450 *n.*
Angloiſe, à dix ans, excelloit ſur le clavecin. I. 407
Animaux, ont tous quelque éducation. I. 94
Dorment plus l'hiver que l'été. I. 338
Antoine (*Marc*), tems où l'hiſtoire de ſa vie eſt inſtructive. II. 194
Antrhopomorphites. II. 342, 345
Appétit des enfans. I. 429
Apprentiſſages, comment Emile en fait deux à la fois. II. 143
Araignées, quels enfans en ont peur. I. 97
Arme-à-feu. I. 99
Art de gouverner ſans préceptes. I. 301
Art d'obſerver les enfans. II. 134
Arts, en quel ordre l'eſtime publique les range. II. 83

Arts, Emile les rangera dans la ſienne en un ordre inverſe. *Ibid.*
Autre maniere d'ordonner les *Arts*, ſelon les rapports de néceſſité qui les lient. II. 91
Arts ſauvages & Arts civils, diſtinction des uns & des autres. II. 81
Artiſan, ſon état eſt le plus indépendant de tous. II. 120
Artiſans des villes, ſottement ingénieux. II 93
Aſtianax. I. 99
Attachement des enfans, n'eſt d'abord qu'habitude. II. 180
En quoi l'*attachement* differe de l'*amitié*. II. 258
Avertiſſemens négligés, s'il en faut reparler après coup. II. 210
Auguſte, étoit le précepteur de ſes petits-fils. I. 44 *n.*
S'il eſt vrai qu'il ait été heureux. II. 292
Autorité, il ne faut rien lui donner, quand on ne veut rien donner à l'opinion. II. 165
Si celle du maître doit ſe conſerver aux dépens des mœurs. II. 255

Banians. I. 430 *n.*
Bâton, à moitié plongé dans l'eau. II. 154
Berceau. I. 86 *n.*
Bibliotheque d'Emile. II. 77

Bienfaiteurs intereſſés, plus communs que les obligés ingrats. II. 259
Biens & maux, de la vie humaine examinés. I. 152 *& ſuiv.*
Bonheur de l'homme naturel, en quoi conſiſte. II. 51
Si la meſure du bonheur eſt égale dans tous les états. II. 227
Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences. II. 241
Bons-mots, ſecret pour en trouver. I. 249
Bonté, de tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. I. 111
Bouchers, en quel pays ne ſont pas reçus en témoignage. I. 431
Bouillie, nourriture peu ſaine. I. 122
Boule roulée entre deux doigts croiſés. II. 152, 164
Bouſſole, comment nous l'inventons. II. 42
Bruit d'une arme-à-feu. I. 99
Buffon (*M. de*) cité. I, 22, 87 *n.* 355 *n.*

CADRES *dorés*, à quoi bons. I. 397
Campagne, renouvelle les générations des villes. I. 82
Canard de la foire. II. 32
Caprice, ne vient point de la liberté. I. 304
N'eſt point l'ouvrage de la Nature. I. 307

Caprice, exemples de la maniere d'en guérir un enfant. I. 308, 314
Cartes géographiques. II. 25, 26
Caton le Cenſeur, éleva ſon fils dès le berceau. I. 44 *n.*
Cerf-volant. I. 465
Chardin cité. I. 331
Charité, maniere inepte dont on croit l'inſpirer aux enfans. I. 240
Chat, examine tous les objets nouveaux. I. 331
Châtiment, doit être ignoré des enfans. I. 19, 131
Cheval, réflexion ſur cet exercice. I. 347
Chimeres, ornent les objets réels. I. 447
Ciceron cité. I. 18
Citoyenne. I. 12
Citoyens, ce qu'il faut faire quand ils ſont forcés d'être fripons. II. 114
Climat. I. 56
Climats temperés, leurs avantages. *Ibid.*
Coëffures des enfans. I. 331
Colléges. I. 14, 111
Colere. I. 215
Commander & *obéir*, mots qui doivent être inconnus à l'enfant. I 186
Concurrence, quand doit ceſſer d'être un inſtrument de l'éducation. II. 75
Confidentes, ſont ordinairement des nour-

rices dans les drames anciens. I. 75
Connoiſſances, leur choix relativement aux bornes de l'intelligence humaine. II. 7
Bien vues par leurs rapports, préſervent des préjugés pour celle qu'on a cultivée. I. 108
Conſolations, tour qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre. II. 311
Contradictions de l'ordre ſocial, quelle eſt leur ſource. II. 268
Conventions & devoirs, ouvrent la porte à tous les vices. I. 231
Corps débile affoiblit l'ame. I. 62 II. 253
Corps humain, différence de l'habitude qui lui convient dans l'exercice, ou dans l'inaction. I. 330
Coſmographie, ſa premiere leçon. II. 20
Courage, en quels lieux il faut le chercher. I. 66
Courſe. I. 381
Inſtruction que l'enfant peut tirer de cet exercice. I. 387
Couvens. I. 131
Cris des enfans. I. 103
Cuiſine Françoiſe. I. 424
Culture, un de ſes grands préceptes eſt de tout retarder. II. 252
Curioſité, ſa premiere ſource. II. 11
Comment ſe fait ſon développement. *Ib.*
Quelle ſeroit celle d'un Philoſophe relegué dans une iſle déſerte. *Ibid.*

Curioſité, raiſon pourquoi le Philoſophe en a tant, & le Sauvage ſi peu. II. 156
Cyclopes. I. 431
Czar Pierre. II. 142

DANSE. I. 376, 377
Déclamer. I. 416
Définitions, comment pourroient être bonnes. I. 258 *n*.
Dents, moyen de faciliter leur éruption. I. 121 *& ſuiv*.
Dépendance des choſes & dépendance des hommes. I. 172
La premiere ne nuit point à la liberté. *Ibid*.
Déſordre moral, par où commence. I. 33
Deſſein, réflexions ſur cet art. I. 393
Dette ſociale, comment ſe paye. II. 118
Devoir, impoſé mal-à-propos aux enfans. I. 192
Effet de cette indiſcrétion. I. 193
Ce qu'on doit mettre à la place. I. 194
Dialogue de morale entre le maître & l'enfant. I. 189
Dieux du paganiſme, comment furent imaginés. II. 343
Diſtances, moyen d'apprendre aux enfans à en juger. I. 102
Divinité, il vaut mieux n'en point parler aux enfans, que de leur en donner de fauſſes idées. II. 354

Docilité, effets de celle qu'on exige des enfans. II. 54
Domination, tient à l'opinion comme tout le reſte. I. 166
Douleur, l'homme doit apprendre à la connoître. I. 144, 179
Comment perd ſon amertume au goût des enfans. I. 343

Eau, dans quel état l'enfant la doit boire I. 335
Education, ſes diverſes eſpeces. I. 5, 13
Oppoſition entre elles. I. 9
Choix. I. 7, 16
But. I. 7
Sens de ce mot chez les Anciens. I. 19
Commence à la naiſſance. I. 93
Ne ſe partage pas. I. 55
Nouvelles difficultés. I. 47
Quelle en doit être le véritable inſtrument. I. 197
Importance de la retarder. I. 202
Difficulté. I. 207
Doit être d'abord purement négative. I. 203
Progrès de ſes différences. II. 335
Education exclusive, préfere les inſtructions coûteuſes. I. 347
Education naturelle, doit rendre l'homme propre à toutes les conditions humaines. I. 58.
Maintient l'enfant dans la ſeule dépendance des choſes. I. 173

Education vulgaire, diſpenſe les enfans d'apprendre à penſer. I. 297
Quel eſprit elle leur donne. I. 229
Egalité civile & naturelle, leur différence. II. 267.
Egalité conventionnelle, rend néceſſaires le droit poſitif & les loix. II. 96
A fait inventer la monnoie. II. 67
Eleve imaginaire que l'Auteur ſe donne. I. 51
Eleve ne doit point s'enviſager comme devant être un jour ſéparé de ſon gouverneur. I. 59
Inconvénient qu'il paſſe ſucceſſivement par diverſes mains. I. 75
Avantage qu'il n'apprît rien du tout juſqu'à douze ans. I. 204
Comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raiſonnement. I. 294
Ne doit recevoir de leçons que de l'expérience. I. 298
Doit toujours croire faire ſa volonté en faiſant la vôtre. I. 303
Le mal de ſon inſtruction eſt moins dans ce qu'il n'entend point, que dans ce qu'il croit entendre. II. 68
Comment je m'y prends, pour que le mien ne ſoit pas auſſi fainéant qu'un Sauvage. II. 147
Utilité de ſes travaux dans les arts. II. 53
En parcourant les ateliers, doit mettre

lui-même la main à l'œuvre. II. 83
Eleve, choix de son métier, s'il a du goût pour les sciences spéculatives. II. 141
En cessant d'être enfant, doit sentir la supériorité du maître. II. 307
Différence du vôtre & du mien. II. 335
Eleves, ce qu'on leur apprend, plutôt qu'à nager. I. 347
Eloquence, maniere inepte de l'enseigner aux jeunes gens. II. 326
Vrai moyen. II. 327
Emile, pourquoi paroît d'abord peu sur la scène. I. 52
Riche, & pourquoi. I. 58
A de la naissance, & pourquoi. *Ibid.*
Orphelin, en quel sens. *Ibid.*
Premiere chose qu'il doit apprendre, I. 144
N'aura ni maillot, I. 86
Ni charriots, ni bourlets, ni lisieres. I. 146
Pourquoi je l'éleve d'abord à la campagne. I. 81, 210
Son dialogue avec le jardinier Robert. I. 223
N'apprendra jamais rien par cœur. I. 375
Comment apprend à lire. I. 391
A dessiner. I. 392
A nager. I. 348
Boira sans eau froide ayant chaud; précaution. I. 335

Emile, avis que je lui donne ſur les ſurpriſes nocturnes. I. 370
Penſif & non queſtionneur dans ſa curioſité. II. 18
Son aventure à la foire. II. 32
Sa premiere leçon de coſmographie. II. 20
De ſtatique. II. 45
De phyſique ſyſtématique. II. 49
Mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie. II. 56
Queſtion qui, de ma part, ſuit infailliblement toutes les ſiennes. *Ibid.*
Comment je lui fais ſentir l'utilité de ſavoir s'orienter. II. 62
Quel livre compoſera longtems ſeul ſa bibliotheque. II. 77
Emule de lui-même. II. 76
S'intereſſe à des queſtions qui ne pourroient pas même effleurer l'attention d'un autre; exemple. II. 100
Pourquoi peu fêté des femmes dans ſon enfance, & avantage de cela. II. 106 *n.*
Pourquoi je veux qu'il apprenne un métier. II. 122
Choix de ſon métier. II. 140
Fait à la fois deux apprentiſſages. II. 143
Comment je loue ſon ouvrage, quand il eſt bien fait. II. 145
Queſtion qu'il me fait, quand il juge que je ſuis riche, & ma réponſe. II. 148

Emile, eſt un Sauvage fait pour habiter les villes. II. 157
Ne répond point étourdiment à mes queſtions. II. 159
Sait l'*à quoi bon* ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi* ſur tout ce qu'il croit. II. 166
Etat de ſes progrès à douze ans. I. 452
A quinze. 166
N'eſt pas faux comme les autres enfans. II. 215
Saura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. *Ibid.*
Quand il commence à ſe comparer à ſes ſemblables. II. 265
Quelles paſſions domineront dans ſon caractere. *Ibid.*
Impreſſion que feront ſur lui les leçons de l'Hiſtoire. II. 289
Ne ſe transformera point dans ceux dont il lira les vies. II. 296
Jugera trop bien les autres pour envier leur ſort. II. 298
Pourra s'enorgueillir de ſa ſupériorité. II. 301
Remede à cela. II. 303
Comment s'inſtruira dans les affaires. II. 320
Aime la paix. II. 324
Son parler n'eſt ni véhément. II. 327
Ni froid. II. 328
Etendue de ſes idées, & élévation de ſes ſentimens. II. 332
Ne s'inquiette point des idées qui paſſent ſa portée. II. 356

Emile, à quelle ſecte doit être aggrégé. II. 358
Encre, comment elle ſe fait. II. 68
Utilité de ſavoir cela. II. 73
Enfance, premier état. I. 105
Deuxiéme état. I. 141
Troiſiéme état. II. 2
Court tableau de ſa dépravation. I. 41
Seul moyen de l'en garantir. I. 43
Ses premiers développemens ſe font preſque tous à la fois. I. 139
Doit être aimée & favoriſée. I. 149
Son état par rapport à l'homme. II. 183 *& ſuiv.*
Ne peut guere abuſer de la liberté. I. 186
A des manieres de penſer qui lui ſont propres. I. 191
Doit meurir dans les enfans. I. 206
Il y a des hommes qui n'y paſſent point. I. 248
Ne point ſe preſſer de la juger. I. 254
Semblable dans les deux ſexes. II. 172
Enfans, comment traités à leur naiſſance. I. 22, 86, 183
Supportent des changemens que ne ſupporteroient pas les hommes. I. 39
Doivent être nourris à la campagne. I. 81
Leurs premieres ſenſations purement affectives. I. 95
Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténebres. I. 96
Ont rarement peur du tonnerre. I. 100

Enfans, comment apprennent à juger des distances. I. 102
Ont les muscles de la face très-mobiles. I. 105
Pourquoi font si volontiers du dégât. I. 112
Comment deviennent impérieux. I. 114
Maximes de conduite avec eux. I. 115
En grandissant deviennent moins remuans. *Ibid.*
Ne point les flatter pour les faire taire. I. 118
Sont presque tous sevrés de trop bonne heure. I. 141
Suivent mieux que nous l'analogie grammaticale. I. 116
On s'empresse trop de les faire parler. I. 127, 137 & *suiv.*
Et de corriger leurs fautes de la langue. I. 127
Apprennent à parler plus distinctement dans les Couvens & dans les Colléges. II. 130
Pourquoi ceux des Paysans articulent mieux que les nôtres. II. 129
Donnent souvent aux mots d'autres sens que nous. II. 138
Ne point montrer un air allarmé quand ils se blessent. II. 143
Avantages pour eux d'être petits & foibles. II. 144
Souffrent plus de la gêne qu'on leur impose, que des incommodités dont on les garantit. I. 178

Enfans, en les gâtant, on les rend miſérables. I. 179 & *ſuiv.*
Régles pour accorder ou refuſer leurs demandes. I. 186. *n.*
On les conduit par les paſſions qu'on leur donne. I. 196
D'où vient leur pétulance. I. 198
Abus des longs diſcours qu'on leur tient. I. 212
Ne ſont point naturellement portés à mentir. I. 233 & *ſuiv.*
Pourquoi trouvent quelquefois d'heureux traits. I. 249
Leur apparente facilité d'apprendre, cauſe leur perte. I. 256
On ne leur apprend que des mots. I. 260
N'ont point une véritable mémoire. I. 257
Comment ſe cultive celle qu'ils ont. I. 274
Quelle eſt leur Géographie. I. 264
Si l'Hiſtoire eſt à leur portée. I. 265
Comment ſe perd leur jugement. I. 272
De leurs vétemens. I. 326
Et de leur coëffure. I. 331
Généralement trop vétus. I. 332
Sur-tout dans les villes. I. 86 *n.*
En quel mois il en meurt le plus. I. 333
S'ils doivent boire ayant chaud. I. 336
Ont beſoin d'un long ſommeil. I. 337
Moyen de les faire dormir. I. 340
Et ſe réveiller d'eux-mêmes. I. 341
Comment ſupportent gaiment la douleur. I. 343

Enfans, peuvent être exercés aux jeux d'adreſſe. I. 403
S'ils doivent avoir les mêmes alimens que nous. I. 423
Difficulté de les obſerver. I. 465
On ne ſait point ſe mettre à leur place. II. 24
Effet de la docilité qu'on en exige. II. 54
Ne les payer que de raiſons qu'ils puiſſent entendre. II. 58
Font peu d'attention aux leçons en diſcours. II. 60
Si l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes. II. 106 *n.*
Un appareil de machines & d'inſtrumens les effraye ou les diſtrait. II. 144
Ne s'intéreſſent qu'aux choſes purement phyſiques II. 152
Sont naturellement portés à la bienveillance. II. 180
Mais leurs premiers attachemens ne ſont qu'habitude. II. 201
Leur curioſité ſur certaines matieres. II. 189
Comment doit être éludée. II. 191 *& ſuiv.*
Apprennent à jouer le ſentiment. II. 214
Inconvénient de cela. *Ibid.*
Tout eſt infini pour eux. II. 245
Enfant, augmente de prix en avançant en âge. I. 40
Doit ſavoir être malade. I. 68

Enfant, ſuppoſé homme à ſa naiſſance. I. 90
Pourquoi tend la main avec effort pour ſaiſir un objet éloigné. I. 102, 110
A quelle dépendance doit être aſſujetti. I. 173
Ne doit point être contraint dans ſes mouvemens. I. 174
Ne doit rien obtenir par des pleurs. I. 175
Ne doit pas avoir plus de mots que d'idées. I. 139
De la premiere fauſſe idée qui entre dans ſa tête naiſſent l'erreur & le vice. I. 187
Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idées que nous. I. 150
Gouverne le maître dans les éducations ſoignées. I. 301
Comment n'épiera pas les mœurs du maître. I. 305
Ne doit point apprendre à déclamer. I. 432
Moyen de le rendre curieux. II. 13
Ne peut être ému par le ſentiment. II. 16
Ne s'intereſſe à rien dont il ne voye l'utilité. II. 74
Situation où tous les beſoins naturels de l'homme, & les moyens d'y pourvoir ſe développent ſenſiblement à ſon eſprit. II. 77
Comment il faut lui montrer les relations ſociales. II. 83
Sa premiere étude eſt une ſorte de phy-

fique experimentale. II. 322
Enfant, ne doit rien faire ſur ſa parole. II. 353
Enfant qui ſe croit brûlé par la glace. II. 151
Enfant diſcole, maniere de le contenir. II. 128
Enfant-fait. I. 447
Sa peinture. I. 449 & *ſuiv.*
Ennui, d'où vient. II. 243
Entendement humain, ſon premier terme & ſes progrès. I. 90
Envie, eſt amere & pourquoi. II. 211
Epictete, ſa prévoyance ne lui ſert de rien. II. 227
Erreur, le ſeul moyen de l'éviter, eſt l'ignorance. II. 156
Erreurs de nos ſens, ſont des erreurs de nos jugemens; exemple. II. 151
Eſprit, chaque *Eſprit* a ſa forme ſelon laquelle il doit être gouverné. I. 205
Ses caracteres. II. 150
Eſprit (l') d'un enfant doit être d'abord exhalé moderément, puis retenu. I. 251
Eſprit, de votre éleve & du mien. I. 299
Eſprit vulgaire, à quoi ſe reconnoît dans l'enfance. I. 252
Sens du mot *eſprit*, pour le peuple & pour les enfans. II. 342
Sens primitif. II. 345
Etat de Nature, en en ſortant, nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi. II. 112

Etat de Nature, quelle occupation nous en rapproche le plus. II. 120
Etat de Nature, état civil : ce qu'il faudroit pour en réunir les avantages. I. 173
Etudes, s'il y en a où il ne faille que des yeux. I. 265
S'il y en a qui conviennent aux enfans. I. 271
Etudes ſpéculatives, trop cultivées aux dépens de l'art d'agir. II. 318
Etudier par cœur, habitue à mal prononcer. I. 331
Euripide, ce qu'il dit de Jupiter. II. 351
Excès d'indulgence ou de rigueur à éviter. I. 177
Exercice du corps, s'il nuit aux opérations de l'eſprit. I. 295
Explications en diſcours, font peu d'impreſſion ſur les enfans. II. 60
Mauvaiſe *explication* par les choſes. II. 69.

FABLES, ſi leur étude convient aux enfans. I. 275.
Analyſe d'une de celles de la Fontaine. I. 278
Examen de leur morale. I. 284
Quel eſt leur vrai tems. II. 312
La morale n'y doit pas être développée. II. 313
Facultés ſuperflues de l'homme, cauſes de ſa miſere. I. 158
Famille, comment ſe diſſout. I. 145.

Fantaisie des enfans gâtés. I. 181
Farineux. I. 73
Favorin, cité. I. 158
Fautes, leur tems est celui des Fables. II. 312
Félicité de l'homme ici bas est négative. I. 152
Femme, considerée comme un homme imparfait. II. 172
N'est, à bien des égards, qu'un grand enfant. *Ibid.*
Femmes, notre premiere éducation leur appartient. I. 2 *n.*
Ne veulent plus être nourrices ni meres. I. 29, 25
Quel air leur plaît dans les hommes. II. 10
Fétiches. II. 244
Feu de la jeunesse, pourquoi la rend indisciplinable. II. 254
C'est par lui qu'on la peut gouverner. II. 256
Foi des enfans, à quoi tient. II. 351
Foiblesse, en quoi consiste. I. 157
D'où vient celle de l'homme. II. 2
C'est elle qui le rend sociable. II. 209
Force, en quoi consiste. I. 157
A quel âge l'homme a le plus de force relative. II. 5
Comment il en doit employer l'excédent. II. 6
Force du génie & de l'ame, comment s'annonce dans l'enfance. I. 252

Forêt de Montmorenci. II. 62
François, ce qui rend leur abord repouſſant & déſagréable. I. 133, 383 *n.*

GAITÉ, ſigne très-équivoque du contentement. II. 242
Gauffres iſoperimetres. I. 403
Gaures. I. 430
Génevois, peut-être ne ſeroient plus libres, s'ils n'avoient ſû marcher ſans ſouliers. I. 375
Génie, a ſouvent dans l'enfance l'apparence de la ſtupidité. I. 252
Génie des hommes, différent dans les peuples & dans les individus. II. 284
Géographie, idée qu'en ont les enfans. I. 264
Ses premieres leçons. II. 25
Géométrie, s'il eſt vrai que les enfans l'apprennent. I. 257
Notre maniere de l'enſeigner donne plus à l'imagination qu'au raiſonnement. I. 398
Comment Emile en apprendra les premiers élémens. I. 399
Moyen de la rendre intéreſſante. II. 9
Gourmandiſe, préférable à la vanité, pour mener les enfans. I. 425
Vice des cœurs ſans étoffe. I. 426
Goût. Remarques ſur ce ſens. I. 419 *& ſuiv.*
Goûts naturels, ſont les plus ſimples. I. 421

Et les plus universels. I. 422
Gouvernement politique, à quoi doit se borner l'idée qu'il en faut donner à l'enfant. II. 97
Gouverneur, premiere qualité qu'il devroit avoir. I. 47
Moyen d'éviter la difficulté du choix. I. 48
Doit être jeune. I. 53
S'il doit avoir déjà fait une éducation. I. 54
Doit choisir aussi son éleve. I. 55
Ne doit point s'enviſager comme en devant être un jour séparé. I. 59
Ne doit point se charger d'un éleve infirme. I. 61
Doit avoir de l'autorité sur tout ce qui entoure son éleve, & moyen d'acquérir cette autorité. I. 109
Doit se faire apprentif avec son éleve. II. 83
Abus à éviter dans leurs communs travaux. II. 94
Fondement de la confiance que l'éleve doit avoir en lui. II. 308
Comment doit se conduire dans les fautes de son éleve devenu grand. II. 309
Gouverneurs, leur fausse dignité. II. 306
Grand Seigneur devenu gueux. II. 115
Graſſeyer. I. 428
Griſſes, pain de Piémont. I. 124
Gymnaſtique. I. 325

Habitude, n'eſt point la Nature. I. 7
Seule *habitude* qu'on doit donner à l'enfant dans le premier âge. I. 96
D'où vient l'attrait de l'*habitude*. I. 455
Habitude du corps, convenable à l'exercice, differente de celle qui convient à l'inaction. I. 132
Haleine de l'homme, mortelle à l'homme. I. 82
Henri IV. Mot de ce Prince ſur les prédictions des Aſtrologues. I. 249
Heritier, comment s'éleve. I. 312
Hermès. II. 76
Herodote, cité. I. 332, 440
Hiſtoire, n'eſt point à la portée des enfans. I. 265
Exemple. I. 267
Tems de ſon étude. II. 272
Calomnie le genre humain. II. 274
N'eſt jamais fidelle. II. 275
En quoi ſemblable aux Romans. II. 277
Doit peindre ſans faire de portraits. II. 279
Montre plus les actions que les hommes. II. 282
Hiſtoire moderne, n'a point de phyſionomie. II. 279
Hiſtoriens anciens. I. 440 *n*.
Hobbes, comment appelloit le méchant. I. 111
En quel ſens ſon grand principe eſt vrai. I. 180

Hochets.

Hochets. I. 121, 122
Homme, comment déſapprend à mourir. I. 66
Son haleine eſt mortelle à ſes ſemblables. I. 82
Fort par lui-même, rendu foible par la ſociété. I. 168, 171
Doit s'armer contre les accidens imprévus. I. 375
Eſt le même dans tous les états. II. 114
Ce qui le rend eſſentiellement bon ou méchant. II. 182
Doit être formé avant d'uſer de ſon ſexe. II. 252
Ne pas le montrer aux jeunes gens par ſon maſque. II. 269
Commence difficilement à penſer & ne ceſſe plus. II. 338
Homme courant d'étude en étude, à quoi comparé. II. 27
Homme du monde, tout entier dans ſon maſque. II. 243
Homme naturel, en quoi conſiſte ſon bonheur. II. 51
Homme naturel, vivant dans l'état de Nature, fort différent de l'homme naturel vivant dans l'état civil. II. 157, 339
Borné par ſes facultés aux choſes ſenſibles. II. 340
Homme, pourquoi j'en parle ſi tard à mon éleve. II. 88
Hommes vulgaires, ont ſeuls beſoin d'être élevés. I. 55

Humanité, premier devoir de l'homme. I. 149
Ce qui la conſtitue. II. 213
Comment s'excite & ſe nourrit dans le cœur d'un jeune homme. II. 217, 229
Maximes pour cela. II. 218 *& ſuiv.*
Hygiene. I. 68

IDÉES, diſtinguées des images. I. 256
Et des ſenſations. II. 150
La maniere de les former eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. *Ibid.*
Idées ſimples, ce que c'eſt. II. 151
Identité ſucceſſive, comment nous avons le ſentiment de la nôtre. I. 147
Jeunes femmes, leur manége pour ne pas nourrir leurs enfans. I. 29
Jeunes gens corrompus de bonne heure, ſont durs & cruels. II. 208
Caractere de ceux qui conſervent longtems leur innocence. *Ibid.*
Pourquoi paroiſſent quelquefois inſenſibles, quoiqu'ils ne le ſoient pas. II. 233
Inconvénient de les rendre trop obſervateurs. II. 171
Jeune homme, objets qu'on doit lui montrer à certain âge. II. 217, 247
Exemple. II. 250
Doit penſer bien de ceux qui vivent avec lui. II. 270
Eſtimer les individus, & mépriſer la multitude. *Ibid.*

Jeux, par qui & à quelle occaſion inventés. I. 440
Jeux de nuit, utilité & pratique. I. 354, 366
Jeux olympiques, à quoi comparés. II. 270
Imagination, étend la meſure des poſſibles. I. 155
Transforme en vices les paſſions des êtres bornés. II. 203
Imitation, goût naturel. I. 244
Comment dégénere en vice. I. 245
Indigeſtions, comment les enfans n'en auront jamais. I. 439
Infans. I. 141
Infini. II. 345
Ingratitude, n'eſt pas dans le cœur de l'homme. II. 259
D'où elle vient. II. 260
Inoculation. I. 345
Inſtinct, comment devient ſentiment. II. 179
Inſtruction, à quel prix on la donne aux enfans. I. 197
Doit être renvoyée autant qu'on peut. I. 213
L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité. II. 75
Inſtructions de la Nature ſont tardives, celles des hommes prématurées. II. 177
Inſtrumens méchaniques, leur multitude nuit à l'adreſſe des mains & à la juſteſſe des ſens. II. 47
Intelligence, épreuve & meſure de ſon

développement. II. 9
Intolérance, quel dogme eſt ſon principe. II. 350
Jugemens actifs & paſſifs. II. 152
Diſtinction. *Ibid.*
Comment on apprend à bien juger. II. 157
Juſtice, quel eſt en nous ſon premier ſentiment. I. 218
Juſtice humaine, ſon principe. II. 264 *n.*
Juſtice & *bonté* ne ſont pas de purs êtres moraux. II. 263
Juvenal cité. II. 137

LA Fontaine, ſi ſes Fables conviennent aux enfans. I. 275
Lait, ſi le choix du lait de la mere ou d'une autre, eſt indifférent. I. 30
D'abord ſéreux, puis prend de la conſiſtance. I. 73
Eſt une ſubſtance végétale. I. 77
Se caille toujours dans l'eſtomac. I. 79
Langue naturelle. I. 104
Langues, ſi leur étude convient aux enfans. I. 162.
Un enfant n'en apprend jamais qu'une. I. 262
Pourquoi l'on enſeigne aux enfans par préférence les *langues* mortes. I. 263
Leçons, doivent être plus en action qu'en diſcours. I. 227
Liberté, le premier de tous les biens. I. 168

Liberté bien reglée, ſeul inſtrument d'une bonne éducation. I. 197
Lire, maniere d'apprendre à lire aux enfans. I. 289
Liſiere, laiſſe une mauvaiſe démarche aux enfans. I. 145 n.
Lit, moyen de n'en trouver jamais de mauvais. I. 339
Quel eſt le meilleur. I. 340
Litarge. II. 70
Livre qui compoſera ſeul la bibliothèque d'Emile. II. 77
Livres, inſtrumens de la miſere des enfans. I. 289
Locke recommande de ne point droguer les enfans. I. 67
Examen de ſa maxime, qu'il faut raiſonner avec eux. I. 188
Comment veut qu'on rende un enfant liberal. I. 241
Veut qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dés. I. 290
Inconſéquence de cet Auteur, ſur leur boiſſon. I. 334, 335
Métier qu'il donne à ſon Gentilhomme. II. 128
Veut qu'on étudie les eſprits avant les corps. I. 341
Loix, ce qu'il leur manque pour rendre des hommes libres. I. 172
Favoriſe le fort contre le foible. II. 265 n.
Loix de la Nature, dans leur recherche ne pas prendre les faits pour des

raisons. II. 49
Loix de la Nature, exemple sur la pesanteur. II. 50
Lotophages. I. 431
Louche, précaution pour qu'un enfant ne le devienne pas. I. 65
Lune, au-delà d'un nuage en mouvement, paroît se mouvoir en sens contraire. II. 253
Lydiens, comment donnerent le change à leur faim. I. 440

Machines, leur appareil effraye ou distrait les enfans. II. 44
Nous ferons nous-même les nôtres. II. 45
A force d'en rassembler autour de soi, l'on n'en trouve plus en soi-même. I. 47
Maigre, n'échauffe que par l'assaisonnement. I. 80
Maillot. I. 24, 86, 117
Maître, gouverné par l'enfant. I. 301
Mal, n'en faire à personne, la premiere & la plus importante leçon de morale. I. 245
Maux entassés sur l'enfance. I. 38
Maux physiques, moins cruels que les autres. I. 141
Maux moraux, tous dans l'opinion, hors un seul. I. 160
Maux de l'ame, n'excitent pas si généralement à compassion que les autres. II. 232
Manitou. II. 344

Marcel, célebre maître à danſer. I. 376 *n.*
Marmouſets de Laban. II. 344
Maroc, ce que Montagne a dit d'un de ſes Rois. I. 344
Maſques, comment on empêche un enfant d'en avoir peur. I. 98
Matiere. II. 343
Maximes de conduite avec les enfans. I. 115
Maximes ſur la pitié. II. 218
Médecine, d'où vient ſon empire. I. 62
Maux qu'elle nous donne. I. 63
Sophiſme ſur ſon uſage. I. 64
Auſſi nuiſible à l'ame qu'au corps. I. 65
N'a fait aucun bien aux hommes. I. 160
Médecin, ne doit être appellé qu'à l'extremité. I. 67
Mélancolie, amie de la volupté. II. 242
Mémoire, les enfans n'en ont pas une veritable. I. 257, 272
Comment ſe cultive celle qu'ils ont. I. 274
Menalippe, Tragédie d'Euripide. I. 351 *n.*
Menſonge de fait & de droit. I. 232
Ni l'un, ni l'autre n'eſt naturel aux enfans. I. 233 *& ſuiv.*
Menuiſerie, II. 141
Meres, d'elles dépend tout l'ordre moral. I. 34
Avantage pour elles de nourrir leurs enfans. I. 39
Meridienne à tracer. II. 31
Aventure qu'elle amene. II. 32
Meſures naturelles. I. 322

Métaux, choisis pour termes moyens des échanges. II. 97
Méthode, il en faudroit une pour apprendre difficilement les sciences. II. 46
La mieux appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, est la meilleure. II. 109
Métier, pourquoi je veux qu'Emile en apprenne un. II. 122
Métiers, raisons de leur distinction. II. 110
Miseres de l'homme, le rendent humain. II. 209 & *suiv.*
Mœurs, comment peuvent renaître. I. 34
Comment l'enfant n'épiera pas celles de son gouverneur. I. 305
En quoi les peuples qui en ont surpassent ceux qui n'en ont pas. II. 254
Monnoie, pourquoi inventée. II. 97
N'est qu'un terme de comparaison. *Ibid.*
Tout peut être monnoie. *Ibid.*
Pourquoi marquée. I. 98
Son usage. *Ibid.*
Effets moraux de cette invention ne peuvent être expliqués aux enfans. I. 99
Monseigneur, il faut que je vive: réflexion sur ce mot & sur la réponse. II. 112
Montaigne cité. I. 325, 344. II. 283
Montre du sage. II. 90
Morale, comment on l'enseigne aux enfans. I. 189
Unique leçon qu'on leur en doit donner. I. 245
Morale & politique ne peuvent se traiter séparément. II. 266
Morale des fables, examinée. I. 284

Morale, ne doit pas être développée. II. 313
Moralité, il n'y en a point dans nos actions avant l'âge de raiſon. I. 112
Mort, comment devient un grand mal pour l'homme. I. 159
Comment ſe fait peu ſentir. I. 344
L'idée s'en imprime tard dans l'eſprit des enfans. II. 231
Mots, l'enfant n'en doit pas plus ſavoir qu'il n'a d'idées. I. 139
Seule choſe qu'on apprenne aux enfans. I. 260
Difficulté de leur donner toujours le même ſens. I. 258 *n.*
Mouvement, c'eſt par lui que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous. I. 102
Muſcles de la face, plus mobiles dans l'enfant que dans l'homme. I. 105
Muſique, moyen de l'entendre par les doigts. I. 373
Peut ſervir à parler aux ſourds. *Ibid.*
De la maniere de l'enſeigner aux enfans. I. 413
Myſteres. II. 349

NAGER, quel exercice on préfère à celui-là dans la grande éducation. I. 347
Ce qui le rend périlleux. I. 348
Naiſſance de l'homme, a, pour ainſi dire, deux époques. II. 172, 175
Nature, routes contraires par leſquelles on en ſort dès l'enfance. I. 36
Exerce inceſſamment les enfans. I. 37

Nature, comme l'homme en ſort par ſes paſſions. II. 178
Ses inſtructions tardives & lentes. II. 187
Son progrès en développant la puiſſance du ſexe. II. 206
Nature de l'homme. I. 7
Nature Divine. II. 346
Newton, portoit l'hyver ſes habits d'été. I. 330
Notions morales, leur progrès dans mon éleve. II. 10
Nourrice, la véritable. I. 43
La meilleure au gré de l'accoucheur. I. 72
Choix. I. 73
Doit être la gouvernante de ſon nourriſſon. I. 75
Ne doit pas changer de maniere de vivre. I. 76
Nourrices, comment traitées, & pourquoi. I. 32
Raiſon de leur attachement à l'uſage du maillot. I. 88
Excellent dans l'art de diſtraire un enfant qui pleure. I. 111
Précaution qu'elles négligent. *Ibid.*
Diſent aux enfans trop de mots inutiles. I. 124
Nuage, paſſant entre la lune & l'enfant lui paroît immobile, & la lune en mouvement. II. 153
Nuit, d'où vient l'effroi qu'elle cauſe. I. 355
Remede. I. 356
Expédition *nocturne* de l'Auteur dans ſon enfance.

Objections.
Contre la liberté laiſſée aux enfans. I. 156
Contre l'éducation retardée. I. 207
Contre la méthode inactive de ne rien apprendre aux enfans. I. 293
Contre l'emploi que l'Auteur fait de l'enfance. I. 324
Contre la culture prématurée d'un corps non formé. I. 408
Contre la pratique de former à l'enfant un jugement à lui. II. 85
Contre le choix des objets que l'Auteur offre à l'adoleſcent. II. 234
Objets, choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant. I. 97, 98
De nos premieres obſervations, ſi-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous. II. 12
Objets purement *phyſiques*, les ſeuls qui puiſſent intereſſer les enfans. II. 152
Objets intellectuels ne ſont pas ſi-tôt à la portée des jeunes gens. II. 272
Obſervation des mœurs, inconvénient d'y livrer trop un jeune homme. I. 271
Odorat, réflexion ſur ce ſens. I. 441
Oiſiveté eſt un vol public. II. 120
Opinion, ce qu'il faut faire pour régner par elle. II. 122
Pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité. II. 165
Eleve ſon thrône ſur les paſſions des hommes. II. 186
Ordre à ſuivre dans les études. II. 30

Ordre moral, comment l'homme y entre. II. 263
Ordre ſocial, tems d'en expoſer le tableau au jeune homme. II. 266
Source de toutes ſes contradictions. II. 268
Témerité de s'y fier. II. 115
Organes des plaiſirs ſecrets & des beſoins dégoûtans, pourquoi placés dans les mêmes lieux. II. 195
Ottomans, ancien uſage des Princes de cette Maiſon. II. 143
Ovide cité. I. 140
Ouie, culture de ce ſens. I. 409
Organe actif qui lui correſpond. I 411
Outils, plus les nôtres ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits. II. 37

PANTALON, pourquoi ennuyeux. II. 314
Parallele de mon éleve & du vôtre entrant tous deux dans le monde. II. 235 *& ſuiv.*
Pareſſe, comment on en guérit les enfans. I. 342
Paſſions, une ſeule eſt naturelle à l'homme. I. 199
Sont les inſtrumens de notre conſervation. II. 175
Quelle eſt celle qui ſert de principe aux autres. II. 177
Comment par elles l'homme ſort de la Nature. II. 178
Comment ſe dirigent au bien ou au mal. II. 182

Paſſions, ſommaire de la ſageſſe humaine dans leur uſage. II. 204
Leur progrès force d'accélerer celui des lumieres. II. 357
Paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi ; *paſſions haineuſes & iraſcibles* naiſſent de l'amour-propre. II. 181
Paſſions impétueuſes, moyen d'en faire peur aux enfans. II. 214
Paſſions naiſſantes, moyen de les ordonner. II. 202
Paume, exercice pour les garçons. I. 404
Pauvre, n'a pas beſoin d'éducation. I. 57
Payſan Suiſſe, idée qu'il avoit de la puiſſance Royale. II. 348
Payſans, n'ont point peur des araignées. I. 97
Leurs enfans articulent mieux que les nôtres. I. 130
Ne graſſeyent jamais. I. 128
Pourquoi plus groſſiers que les Sauvages. I. 296
Pédarete, citoyen. I. 12
Pere, ſa tâche. I. 45
Ne doit point avoir de préferenee entre ſes enfans. I. 60
Perſpective, ſans ſes illuſions nous ne verrions aucun eſpace. I. 378
Péruviens, comment traitoient les enfans. I. 87 *n.*
Petite-vérole. I. 345
Pétrone cité. II. 84
Pétulance des enfans, d'où vient. I. 113, 198

Peuple, a autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. II. 228
Peuples corrompus, n'ont ni vigueur, ni vrai courage. II. 254
Peuples qui ont des mœurs, qualités qui leur ſont propres. *Ibid.*
Philippe, *Médecin d'Alexandre*, ſon hiſtoire. I. 267
Philoſophie en maximes, ne convient qu'à l'expérience. II. 280
Philoſophie de notre ſiecle, un de ſes plus fréquens abus. II. 187
Phyſionomie. II. 244
Phyſique, ſes premieres leçons. II. 43
Phyſique experimentale, veut de la ſimplicité dans ſes inſtrumens. II. 44
Phyſique ſyſtématique, à quoi bonne. II. 49
Sa premiere leçon. *Ibid.*
Pithagore, à quoi comparoit le ſpectacle du Monde. II. 270
Pitié, comment elle agit ſur nous. II. 216
Eſt douce, & pourquoi. II. 211
Comment on l'empêche de dégénerer en foibleſſe. II. 351
Pitié pour les méchans, cruelle au genre humain. II. 312
Plan que l'Auteur s'eſt tracé. I. 51
Pleurs des enfans, I. 105 *& ſuiv.* 119, 120 147, 175
Plutarque cité. I. 44, *n.* II. 351
En quoi il excelle. II. 285
Poiſon, quelle idée en ont les enfans. I. 270
Politeſſe, idée de celle qu'on donne aux enfans des riches. I. 176

Poupées ambulantes. II. 4
Précepteur, quel eſt le vrai. I. 43
Incapacité de l'Auteur pour ce métier. I. 49
Préjugé qui mépriſe les métiers, comment j'apprends à Emile à le vaincre. II. 122
Préjugés, s'enorgueillir de les vaincre, c'eſt s'y ſoumettre. II. 143
Préſent, ne doit point être ſacrifié à l'avenir dans l'éducation. I. 148
Prêtres & Médecins, peu pitoyables. II. 249
Prévoyance, ſource de nos miſeres. I. 162
Prévoyance des beſoins, marque une intelligence déjà fort avancée. II. 52
Principes des choſes, pourquoi tous les peuples qui en ont reconnu deux, ont regardé le mauvais comme inferieur au bon. I. 111
Progrès d'Emile à douze ans. I. 145
A quinze. II. 166
Propriété, exemple de la maniere d'en donner la premiere idée à l'enfant. I. 221
Puberté, varie dans les individus ſelon les temperamens, & dans les hommes ſelon les climats. II. 187
Peut être accélérée ou retardée par des cauſes morales. *Ibid.*
Toujours plus hâtive chez les peuples policés. II. 188
Et dans les Villes. *Ibid.*
Pudeur, les enfans n'en ont point. II. 194
Puiſſance du ſexe, comment les enfans l'accélerent. II. 205
Pyrrhus, jugement d'Emile ſur ſa vie. II. 291

Question par laquelle on réprime les ſottes & faſtidieuſes queſtions des enfans. II. 56
Ses avantages. II. 57
Queſtion ſcabreuſe, & réponſe. II. 195
Quintilien cité. II. 292

Races, periſſent ou dégénérent dans les villes. I. 82
Raiſon, frein de la force. I. 191
Comment on la décrédite dans l'eſprit des enfans. I. 205
Raiſon ſenſitive. I. 322
Ses inſtrumens. I. 323
Raiſons, importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puiſſent entendre. I. 58
Raiſonnement, de quelle eſpece eſt celui des enfans. I. 258
Si-tôt que l'eſprit eſt parvenu juſqu'aux idées, tout jugement eſt un *raiſonnement*. II. 163
Reconnoiſſance, ſentiment naturel au cœur humain. II. 260
Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme. II. 261
Réfraction. II. 158 & *ſuiv.*
Refus, n'en être point prodigue & n'en jamais révoquer. I. 175
Régime pithagoricien. I. 80 *n.* 431
Régime végétal, convenable aux nourrices. I. 77
Relations ſociales, comment on doit les montrer

montrer à l'enfant. II. 83
Religion, choix de celle d'Emile. II. 359
Repas ruſtique, comparé avec un feſtin d'appareil. II. 103
Réprimande que m'adreſſe un Bâteleur en préſence d'Emile. II. 39
République de Platon, n'eſt pas un traité de Politique. I. 13
Ce que c'eſt. I. 14
Comment les enfans y ſont élevés. I. 255
Riche, l'éducation de ſon état ne lui convient point. I. 57
Riche appauvri. II. 115
Riches, trompés en tout. I. 72
Rivage, pourquoi, quand on le cotoye en bateau, paroît ſe mouvoir en ſens contraire. II. 155
Robert, jardinier, ſon dialogue avec l'Auteur & ſon éleve. I. 223
Robinſon Cruſoé. II. 78
Romains illuſtres, à quoi paſſoient leur jeuneſſe. II. 322
Romans orientaux, plus attendriſſans que les nôtres. II. 221
Romulus, devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. II. 178

Sagesse humaine, en quoi conſiſte. I. 154, II. 204
Savans, ſont plus loin de la verité que les ignorans. II. 155
Saveurs fortes, nous répugnent naturellement. II. 421
Inconvénient de s'y accoutumer. I. 422

Sauvages, pourquoi plus ſubtils que les payſans. I. 296
Devroient, ſelon les Médecins, être perclus de rhumatiſmes. I. 334 *n.*
Pourquoi cruels. I. 431
De tous les hommes les moins curieux & les moins ennuyés. II. 243
Science humaine, la portion propre aux Savans très-petite, en comparaiſon de celle qui eſt commune à tous. I. 93
Sens, lequel ſe développe le plus tard. I. 101 *n.*
De l'art de les exercer. I. 349 *& ſuiv.*
Deux manieres de vérifier leurs rapports. II. 158
Sens-commun, ce que c'eſt. I. 446
Senſations & ſentimens ont des expreſſions differentes. I. 103
Diſtinguées des idées. II. 150
Comment chacune peut devenir pour nous une idée. II. 158
Moyen d'en avoir à la fois deux contraires en touchant le même corps. II. 152
Senſations affectives précédent les *repréſentatives*. I. 95
Senſibilité, comment on l'étouffe ou l'empêche de germer. II. 212
Comment elle naît. II. 214
A quoi d'abord elle ſe borne dans un jeune homme. II. 256
Doit ſervir à le gouverner. II. 258
Sentimens, gradation de ceux d'un enfant. II. 179

Sentimens, quel eſt le premier dont ſoit ſuſceptible un jeune homme bien élevé. II. 207
Sevrer, tems & moyen. I. 121
Signe, ne doit jamais être ſubſtitué à la choſe que quand il eſt impoſſible de la montrer. II. 23
Situations où les beſoins naturels de l'homme & les moyens d'y pourvoir ſe développent ſenſiblement à l'eſprit d'un enfant. II. 77
Société, a fait l'homme foible. I. 168
Toute ſociété conſiſte en échanges.
Application de ce principe au commerce & aux arts. II. 95
D'où il ſuit que toute ſociété a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle. II. 96
Soleil, ſon lever. II. 15
Sommeil des enfans. I. 337
Moyens d'en regler la durée. I. 340, 342
Sourds, moyen de leur parler en muſique. I. 372
Spartiates, élevés en poliſſons, n'étoient pas pour cela groſſiers étant grands. I. 301
Spectacle du Monde, à quoi comparé. II. 270
Sphere armillaire, machine mal compoſée. II. 23
Statique, ſa premiere leçon. II. 45
Stupidité d'un enfant toujours élevé dans la maiſon. I. 320

Stupidité fâcheuſe, ſous quels traits je la peindrois. II. 349
Subſtance animale en putrefaction fourmille de vers. I. 7
Subſtances, combien il y en a. II. 345
Sucs nourriſſans, doivent être exprimés d'alimens ſolides. I. 79
Suétone cité I 44 *n.*
Surpriſes nocturnes. I. 369
Synthèſe. . . . II. 24

TACITE, à quel âge cet Auteur eſt bon à lire. II. 279
Tailleurs, inconnus chez les Anciens. II. 136 *n.*
Talens élevés, inconvénient de n'avoir qu'eux pour toute reſſource. II. 123
Talens naturels, facilité de s'y tromper. II. 131
Exemple. II. 132
Thémiſtocle, comment ſon fils gouvernoit la Grèce. I. 166 *n.*
Thucydide, modele des Hiſtoriens. II. 280
Tems, c'eſt plus le perdre d'en mal uſer que de n'en rien faire. I. 254
Quand il eſt avantageux d'en perdre. I. 202
Trop long dans le premier âge, & trop court dans celui de l'inſtruction. II. 28
Quand les enfans commencent à connoître ſon prix. II. 52
Ténebres, on y doit de bonne heure accoutumer les enfans. I. 96

Tonnerre, rarement les enfans en ont peur. I. 100
Toucher, culture de ce ſens. I. 352 *& ſuiv.*
Ses jugemens bornés & ſûrs. I. 371
Comment peut ſuppléer à la vue. I. 353
A l'ouie. I. 372
Moyens de l'aiguiſer ou de l'émouſſer. I. 373
Sans lui nous n'aurions aucune idée de l'étendue. I. 390
Tréſor de Saint Marc à Veniſe, ce qui lui manque. I. 325
Turenne, trait de douceur de ce grand homme. II. 287
Petiteſſe. II. 288

Valere-Maxime cité. I. 141
Vanité, ſuites mortifiantes de ſon premier mouvement dans Emile. II. 41
Varron cité. I. 19
Vertu, en la prêchant aux enfans on leur fait aimer le vice. I. 239
Vertus, ſont des apprentiſſages de l'enfance. I. 344
Vertus par imitation, I. 239
Vêtemens, obſervations ſur ceux des enfans. I. 326, 332
Vérité, doit coûter quelque choſe à connoître, pour que l'enfant y faſſe attention. II. 19
Quand on peut ſans riſque exiger qu'un enfant la diſe. I. 318 *n.*
Viande, ſon goût n'eſt pas naturel à l'homme. I. 430

Viande, lambeau de Plutarque, ſur cet aliment I. 431
Vice, il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puiſſe dire comment il y eſt entré. I. 199
Vie, pour qui la peur de la perdre en fait tout le prix. I. 63
A quel point commence véritablement celle de l'individu. I. 147
On doit la laiſſer goûter aux enfans. I. 150
Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens. I. 167
Vie dure, multiplie les ſenſations agréables. I. 339
Vie humaine, ſes plus grands riſques ſont dans ſon commencement. I. 147
Courte à plus d'un égard. II. 172
Vies particulieres, préférables à l'Hiſtoire. II. 283
Vieillards, déplaiſent aux enfans. I. 53
Aiment à voir tout en repos autour d'eux. I. 113
Vigueur d'eſprit, comment ſe contracte. II. 117
Villes, ſont le gouffre de l'eſpece humaine. I. 82
Pourquoi les races y dégénerent. II. 189
Vin, nous ne l'aimons pas naturellement. I. 422.
Falſifié par de la litarge eſt un poiſon, II. 67
Moyen de connoître cette falſification. II. 69
Virgile, ſon plus beau vers. II. 220

Virginité, importance de la conſerver longtems, II. 190, 200
Préceptes. II. 191, 247
Viſages plus beaux que leurs maſques. II. 271
Vivre, ce que c'eſt. I. 21
Vocabulaire de l'enfant, doit être court. I. 139
Voix, combien de ſortes l'homme en a. I. 411
Volant, eſt un jeu de femme. I. 404
Uſage, en prendre preſque toujours le contre-pied pour bien faire. I. 204
Uſages, en toute choſe doivent être bien expliqués avant de montrer les abus. II. 99
Utilité, ſens de ce mot dans l'eſprit des enfans. II. 52
Pourquoi ce mot, dans notre bouche les frappe ſi peu. II. 56
Exemple de l'art de le leur faire entendre. II. 62
Vue, exercice de ce ſens. I. 377 *& ſuiv.*
Ce qui rend ſes jugemens équivoques. I. 378, 379
Comment la courſe exerce un enfant à mieux voir. I. 387

XENOPHON cité. I. 55

ZURICH, comment paſſent maîtres les Conſeillers de cette Ville. II. 146

Fin de la Table.

4 vols.
R. Hatchwell
11.10.79
£50.00

79000541